



George Müller

**Sermons
choisis.1**

Éditions Bible et Foi
Collection “Les Anciens Sentiers”

Sermons

Choisis.1

Par George Müller (1805-1898)

Évangéliste chrétien qui a fondé l'orphelinat Ashley Down, offrant des soins et un soutien à plus de 10 000 orphelins au cours de sa vie. Il a parcouru plus de 320 000 kilomètres pour prêcher l'Évangile de Jésus-Christ dans 42 pays.



« Ne nous croyons pas assez sages pour comprendre la Bible par nous-mêmes. Cherchons le secours du Saint-Esprit, demandons-lui de nous éclairer, et il le fera ! »
George Müller



Éditions Bible et Foi
www.bible-foi.com
Bibliothèque Chrétienne en ligne

Chères amies, chers amis,

Afin que ces messages portent en vous tout leur fruit divin et ne restent pas seulement des paroles intellectuelles, nous vous invitons instamment à les aborder dans un esprit de prière continuelle. Comme le déclare l'Écriture : « *Car mes pensées ne sont pas vos pensées, et vos voies ne sont pas mes voies, dit l'Éternel* » (Ésaïe 55.8). Les pensées de Dieu transcendent infiniment les nôtres ; elles ne s'ouvrent qu'au cœur qui cherche le Seigneur avec humilité et résolution.

Suivons donc l'exhortation de tant de serviteurs fidèles du passé : T. Austin Sparks qui insistait sur la nécessité d'une compréhension spirituelle véritable de Christ, Watchman Nee qui appelait à une révélation des Écritures par l'Esprit, Andrew Murray qui liait intimement la Parole et la prière pour une communion vivante avec Dieu, ou encore Frederick B. Meyer qui soulignait la dépendance absolue au Saint-Esprit pour discerner les profondeurs de la vérité. **Lisez et relisez ces lignes, mais surtout priez-les.** Christ, la Lumière de Dieu, vous ouvrira les yeux du cœur (Éphésiens 1.18), et insistez auprès de Lui pour qu'Il vous révèle ce dont votre esprit a véritablement besoin à travers cette lecture.

« Seigneur, je refuse de me contenter d'une simple connaissance intellectuelle de ta croix et de la vie victorieuse en toi. Je te demande que ton Saint-Esprit me fasse entrer dans toutes les révélations de ta personne ! »

Que le Seigneur vous accorde, à chacun, cette faim spirituelle profonde et cette illumination divine qui transforment la lecture de Sa Parole, et de ces textes inspirés, en une rencontre vivante, personnelle et transformative avec Lui-même.

Votre frère en Christ,

Frédéric

© **Adaptation française : Éditions Bible et Foi – 2023**

Nous espérons que ce livre vous enrichira et vous rapprochera du Seigneur. Nous vous invitons à le télécharger, à le lire et à le partager largement, gratuitement et dans son intégralité.

Pour toute reproduction sur un site ou un blog, un simple lien vers www.bible-foi.com serait très apprécié.

Merci de tout cœur pour votre intérêt et votre bienveillance.

- Découvrir d'autres livres Pdf de la collection : « [Les Anciens-Sentiers](#) ».
- Laisser un témoignage dans notre Livre d'or : « [Livre d'or](#) ».
- Découvrir nos livres papiers : « [La collection](#) ».

Que le Seigneur vous bénisse abondamment dans votre lecture et votre marche avec Lui.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES.....	5
1. Une parole certaine.....	6
2. Un jardin fermé.....	14
3. Compte rendu d'une tournée de prédication.....	21
4. Compte rendu d'une deuxième tournée de prédication.....	27
5. Discours sur Ecclésiaste 9.10.....	37
6. Extrait d'un discours sur Ésaïe 3.10-11.....	43
7. Discours sur Matthieu 28.20.....	46
8. Discours sur le Psaume 40.1-8.....	52
9. Discours sur le Psaume 119.68.....	56
10. Discours aux jeunes convertis.....	76
11. Discours aux jeunes gens.....	85
12. Voyez quel amour !.....	99
13. Christ, le refuge des pécheurs.....	108
14. Crucifiés, morts et ressuscités avec Jésus.....	117
15. La nourriture de l'homme intérieur.....	121
16. Se glorifier dans la croix de Christ.....	124
17. Il a été blessé pour nos péchés.....	132
18. Retenir fermement l'Évangile.....	145
19. Comment vivre une vie heureuse.....	152

1. UNE PAROLE CERTAINE.

Notes d'un sermon prêché par George Müller lors de l'ouverture de la chapelle de Salem, à North Common, près de Bristol, le 27 février 1872.

« C'est une parole certaine et entièrement digne d'être reçue, que Jésus-Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs, dont je suis le premier... pour que je servisse d'exemple à ceux qui croiraient en lui pour la vie éternelle » (1 Timothée 1.15-16).

Eh bien, chers amis, vous m'êtes presque tous inconnus. Je ne connais pas votre condition spirituelle, il m'est impossible de la connaître. Par conséquent, je ne sais pas de quoi vous avez le plus besoin d'entendre parler ce soir. C'est pourquoi, conscient de ma propre faiblesse, j'ai demandé au Seigneur, encore et encore, de me diriger vers un passage à partir duquel je pourrais m'adresser à vous. Après avoir prié, j'ai été conduit vers deux versets du chapitre que nous venons de lire.

C'est exactement le passage qui nous convient à tous ; il n'y a pas une seule personne ici présente pour qui il n'y ait pas quelque chose à tirer de ce texte, car nous sommes tous pécheurs, sans la moindre exception. C'est un point que je désire particulièrement graver dans vos cœurs, tout comme dans le mien. Par la grâce de Dieu, j'en suis convaincu ; mais tous ceux qui sont ici présents sont-ils convaincus qu'ils sont pécheurs ? Nous sommes tous des pécheurs, et de grands pécheurs, et c'est là que réside le problème.

Certains se trouvent des excuses et disent qu'ils ne sont pas aussi mauvais que d'autres, ils n'ont tué personne, ils n'ont volé personne. Mais là n'est pas la question. Naturellement, nous suivons tous notre propre voie, au lieu de suivre celle que Dieu voudrait que nous prenions. Et c'est précisément ce qui est détestable aux yeux de Dieu : le fait que, par nature, nous cherchions à nous satisfaire nous-mêmes, que nous suivions notre propre chemin et que nous fassions tout selon notre bon plaisir, au lieu de nous soucier de la voie de Dieu et de chercher à lui plaire.

C'est parce que nous cherchons à nous satisfaire nous-mêmes et que nous ne plaçons pas Dieu au centre de notre vie, que nous sommes des pécheurs dont les fautes sont profondément odieuses à Dieu.

Si nous recevions ce que nous méritons tous, nous irions tous vers le lieu de la perdition. Il n'y aurait aucun secours pour nous. Cependant, ce verset souligne que, même si nous sommes les premiers des pécheurs, il y a de l'espoir. Aussi mauvais et coupables que nous puissions être, il n'y a aucune raison de désespérer, à condition que nous soyons prêts à être sauvés par le moyen que Dieu lui-même a établi. Ces versets nous présentent donc la situation en très peu de mots.

Le Saint-Esprit, par l'intermédiaire de l'apôtre Paul, cherche à recommander la manière dont un pécheur doit être sauvé. Dieu aurait pu s'exprimer sous forme de commandement ou de menace : « *Si vous ne croyez pas, je vous enverrai en enfer !* » Mais Dieu supplie, il raisonne avec les pécheurs. Cela correspond au cœur de Dieu, si miséricordieux et si compatissant, afin d'attirer le pécheur à lui. C'est pourquoi il déclare : « *C'est une parole certaine* » ; c'est tout à fait vrai, il n'y a aucune faille, tout est réel, et elle est excellente cette parole selon laquelle « *Jésus-Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs* ». Vous n'y perdez rien, vous ne risquez rien ; vous pouvez être assurés qu'il en est bien ainsi.

Elle est « *entièrement digne d'être reçue* ». Elle mérite qu'on l'accepte. Or, avons-nous tous accepté cette affirmation ? Par la grâce de Dieu, je l'ai acceptée, et il y a de nombreuses personnes ici présentes qui l'ont également acceptée. Maintenant, posez-vous simplement cette question, les uns après les autres. Qu'aucun cœur ici ne soit mis de côté. Les personnes âgées en ont autant besoin que les jeunes. L'ai-je acceptée ? Voyez-vous, je suis un témoin pour Dieu, et je vous dis que je l'ai acceptée. Je pourrais désigner telle personne, puis telle autre, et encore une autre qui l'ont acceptée ; mais la véritable question est de savoir si nous l'avons tous acceptée. Le cœur de ceux qui l'ont acceptée désire ardemment que tous puissent l'accepter.

S'il y a ici des personnes qui en doutent encore, qu'elles acceptent cette déclaration dès maintenant. Nous devons particulièrement prêter attention à ceci : « *Jésus-Christ est venu dans le monde !* » Qu'est-ce que cela implique ? Qu'il existait déjà auparavant. Cela nous enseigne également la divinité du Seigneur Jésus-Christ. Il est le Fils du Dieu vivant, le Créateur de l'univers par qui toutes choses ont été faites, par qui tout est maintenu en vie, et pour l'honneur et la gloire duquel tout a été créé. Sans lui, aucun de nous n'existerait, sans lui, aucun de nous ne serait maintenu en vie. Comment est-il venu dans le monde ? En tant que prince ? Non pas en tant que Son Altesse Royale, pour laquelle des actions de grâces sont rendues aujourd'hui, mais il est venu comme un petit bébé dans une crèche. Il était le fils d'un charpentier, travaillant à l'établi

comme charpentier, et pour cette raison, on l'appelait le fils du charpentier ; il a continué ainsi jusqu'à l'âge de trente ans.

C'est ainsi qu'il est venu dans le monde, en prenant la forme d'un serviteur, comme un homme pauvre, humble et méprisé. Il n'est pas venu comme un prince, ni comme le fils d'un noble, mais comme un homme pauvre, prenant la condition de serviteur, et il a vécu ainsi pendant trente-trois ans. Et pour quelle raison est-il venu dans notre monde ? **Pour sauver les pécheurs ; c'est exactement son but.** Il n'est pas venu dans le monde pour sauver les gens bons, et s'il y a ici des personnes qui se considèrent comme bonnes, alors elles ne font pas partie de ceux que Jésus est venu sauver. Si vous persistez dans cette attitude, vous ne bénéficierez pas de ce salut.

Nous devons être amenés à comprendre que nous avons besoin du Sauveur, que nous sommes des êtres mauvais qui ne méritent rien d'autre que le châtement. Tant que nous aurons une haute opinion de nous-mêmes, que nous ferons de notre mieux pour plaire à Dieu, et que nous tenterons de compenser la moindre petite chose qui pourrait manquer, nous serons complètement dans l'erreur et nous ne connaissons encore rien du chemin qui mène au ciel. Nous devons d'abord reconnaître que nous sommes des pécheurs : c'est-à-dire que nous sommes mauvais même si nous ne sommes pas des ivrognes ; que nous sommes mauvais même si nous ne sommes pas des meurtriers ; que nous sommes mauvais même si nous ne sommes pas des voleurs ; que nous sommes mauvais, même si nous sommes travailleurs et que nous n'avons escroqué personne.

Pourquoi ? Parce que, par nature, nous suivons notre propre voie, nous cherchons à nous satisfaire, à faire ce qu'il nous plaît, au lieu de faire ce que Dieu voudrait que nous fassions. Par nature, nous sommes tous privés de la gloire de Dieu ; nous nous sommes tous égarés loin de Dieu, comme des brebis perdues. Si Dieu passait de l'un à l'autre pour marquer à la craie ceux qui sont pécheurs, tout le monde serait marqué. Je serais marqué, et vous seriez marqués ; personne ne serait épargné, absolument tous seraient marqués en tant que pécheurs.

Et si la question était : « *Y a-t-il de grands pécheurs ici ?* » et que Dieu devait marquer tous les grands pécheurs, il me marquerait, il vous marquerait, il marquerait chacun d'entre nous. Mais il y a de l'espoir, de l'espoir pour les misérables pécheurs que vous et moi sommes, mais cet espoir ne se trouve que dans la voie établie par Dieu. L'espoir est en Jésus, et d'aucune autre manière. L'espoir réside dans le sang versé de Jésus, et d'aucune autre manière. L'espoir vient du fait que Dieu n'a pas épargné son Fils unique, le blessant, le meurtrissant et faisant retomber sur lui le châtement qui nous était dû.

Ce Saint béni se tient là, et Dieu a transféré et placé sur lui tous nos péchés et toutes nos iniquités. Vous vous souvenez tous de la récente guerre entre les Allemands et les Français. Dans ces pays, que les gens le veuillent ou non, ils doivent être soldats si leur santé et leur force le leur permettent. Supposons maintenant qu'il ait été possible pour quelqu'un d'acheter un remplaçant, c'est-à-dire de donner une somme d'argent à un autre homme qui n'avait pas l'obligation de s'occuper de ses propres affaires, pour qu'il serve à sa place. Alors, le remplaçant prend la place de cet autre homme, part au combat et se bat à sa place. C'est ainsi que le Seigneur Jésus-Christ est devenu un remplaçant pour des personnes comme vous et moi.

Nous devrions être punis pour nos iniquités, pour toutes nos mauvaises actions et nos mauvaises pensées, pour notre fierté et notre orgueil, pour notre obstination, notre mauvais caractère et pour toutes ces choses. Mais le Seigneur Jésus béni a pris sur lui le châtiment pour tous nos péchés ; il s'est tenu à notre place, et, au lieu de nous, il a enduré le tourment, l'angoisse et la punition que nous aurions dû subir pour l'éternité. Il est devenu un homme véritable et a réellement subi la punition. Mais il ne suffisait pas qu'il soit un homme ; il devait aussi être divin afin de donner de la valeur à ces souffrances. Tout le malheur, la misère et l'angoisse qui auraient dû s'abattre sur nous pour l'éternité se sont concentrés à ce moment où le Seigneur Jésus était suspendu à la croix. Il est venu dans le monde pour sauver les pécheurs, pour les délivrer de l'enfer, de la puissance du péché, et pour les faire passer dans son propre royaume.

À présent, vous voyez ce que le pécheur doit faire : dépendre de Jésus pour son salut. Nous n'avons pas besoin d'aller à Paris, à Bath ou à Bristol ; ici même, en ce lieu et à cette heure même, le salut est accessible. Il n'y a pas d'argent à payer pour l'obtenir, il suffit seulement d'accepter ce que Dieu, dans sa grâce et sa miséricorde merveilleuses, a pourvu par l'intermédiaire de son cher Fils. Si nous faisons cela, nous obtiendrons le pardon de nos péchés, nous serons acceptés par Dieu, nous serons justifiés, nous serons héritiers de Dieu et cohéritiers avec Christ, et nous aurons finalement le ciel. Maintenant, combien d'entre vous sont prêts à recevoir cette bénédiction ? Qui dira : « *C'est une bonne nouvelle, je l'accepte* » ? Ou allez-vous encore la mépriser ? La personne la plus vile, la plus endurcie, la plus misérable, peut, à l'instant même, obtenir la plénitude de la bénédiction grâce à Jésus.

L'apôtre dit : « *dont je suis le premier* ». Il ne dit pas qu'il est venu dans le monde pour sauver de misérables pécheurs tels que vous, tout en ajoutant : « Quant à moi, je suis quelqu'un de très bien et je n'en ai pas besoin ». Il dit plutôt qu'il est le premier d'entre eux, le chef de file des pécheurs.

Il ne désigne pas les autres comme étant très mauvais pour se faire passer lui-même pour quelqu'un de très bon. Je ne veux pas dire, chers amis, que vous êtes pires que moi. Si je devais parler à cœur ouvert, je dirais que je suis l'un des pécheurs les plus vils et les plus coupables, l'un de ceux qui ont cherché avec le plus d'avidité à trouver satisfaction dans ce monde, et qui ne l'ont pas trouvée.

Quel encouragement est contenu dans cette parole pour vous et moi : « *afin que Jésus-Christ fît voir en moi le premier toute sa longanimité* » ! Qu'est-ce que cela signifie ? Simplement ceci : bien que je sois un pécheur aussi mauvais et coupable, bien que j'aie commis des actes aussi abominables, moi, Saul, un grand persécuteur, qui cherchais à tourmenter à l'extrême ceux qui croyaient en Jésus, qui essayais de les faire blasphémer contre Christ, qui les harcelais à un tel point et cherchais à utiliser tous les moyens possibles pour les éloigner de Christ, au point de les forcer souvent à blasphémer, et qui ai parcouru une grande distance jusqu'à une grande ville, Damas, pour les ramener à Jérusalem et les y tourmenter...

Pourtant, j'ai été converti au moment même où j'allais entrer dans Damas. Le Seigneur Jésus lui est apparu et a dit : « *Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ?* » (Actes 9.4). Cet abominable misérable qu'était Saul, a été accepté par Jésus, et non seulement il a obtenu le pardon de ses péchés, mais il est devenu l'un des principaux instruments de la prédication de l'Évangile. Voyez quel encouragement cela représente. L'apôtre Paul a été converti pour qu'ensuite pas un seul pécheur ne puisse désespérer, pour qu'aucun ne puisse dire : « *Oh ! Je suis vraiment un trop grand pécheur !* » Vous devriez plutôt dire : « *Oh ! Paul a été converti ; Paul était un modèle pour montrer que ce que le Seigneur a fait pour lui, il le ferait pour d'autres. Saul a été converti, et c'est pourquoi je n'ai aucune raison de désespérer !* »

Maintenant, s'il y a quelqu'un ici qui dit : « *Je suis trop vieux pour Christ !* » sachez que vous n'êtes pas trop vieux ; Paul a été donné en exemple. Si quelqu'un dit : « *Je suis trop endurci !* » vous n'êtes pas trop endurci, regardez Saul. Si quelqu'un dit : « *J'ai négligé le Seigneur Jésus pendant trop longtemps !* » sachez que si vous désirez obtenir la bénédiction par le moyen que Dieu a établi, il y a de l'espoir ; et l'on vous rappelle, pour vous encourager, que Paul a été converti.

Si quelqu'un dit : « *J'ai péché contre la lumière et la connaissance, je les ai négligées et j'y ai résisté jusqu'à ce jour, sans jamais prendre ces choses à cœur !* » ; il est vrai qu'il est très tard, mais il n'est pas trop tard si vous êtes prêt, ce soir même, à accepter Christ.

« *Viens, aussi noir que tu sois !* » dit Christ, « *et me voici les bras ouverts, prêt à te recevoir !* » « *Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous donnerai du repos* » (*Matthieu 11.28*). Venir à lui, cela signifie croire en lui, se confier en lui.

Pour conclure, voici une parole précieuse, en particulier pour vous et moi qui croyons en Jésus. Nous croyons, mais pour quoi, et dans quel but ? Et quelle est la finalité de notre foi ? Pour la vie éternelle ; c'est-à-dire que, par cette foi dans le Seigneur Jésus-Christ, nous sommes unis au Seigneur Jésus-Christ. Par cette foi au Seigneur Jésus-Christ, nous devenons un avec le Christ ressuscité, qui vit pour toujours ; et si nous croyons en lui, la vie du Seigneur Jésus sera la nôtre pour l'éternité.

Quel bonheur, quel bonheur ineffable, de savoir qu'au moment même où le pécheur se repose sur Jésus, il obtient la vie éternelle ! Le corps peut mourir, et dans des millions et des millions de cas il est mort ; mais aussi sûrement que l'âme se confie en Jésus-Christ pour son salut, tout aussi sûrement, dès cet instant, nous obtenons la vie éternelle. En effet, c'est une vie céleste, une vie divine, la vie du Seigneur Jésus ressuscité, aussi certaine que la présence de ce Sauveur béni à la droite de Dieu.

Pendant toute l'éternité, nous serons un peuple heureux ; pendant toute l'éternité, nous vivrons spirituellement ; pendant toute l'éternité, nous prendrons part aux fleuves de délices à la droite de Dieu, et nous profiterons de la présence de Dieu et de son cher Fils. Oh, combien il est béni et précieux de savoir que, lorsque cette courte période de vie touchera à sa fin, il y aura le plein épanouissement de cette vie éternelle qui est déjà en nous, aussi sûrement que nous avons placé notre confiance en Jésus ! Oh, le bonheur indicible d'être au ciel, où, à mesure que les siècles s'écouleront, notre joie deviendra de plus en plus grande !

Maintenant, chers compagnons disciples, veillons à porter du fruit pendant le peu de temps que nous passons ici sur terre. Nous sommes appelés à proclamer les louanges de celui qui nous a rachetés. Nous ne nous appartenons plus ; nous appartenons à celui qui s'est donné pour nous. Notre rôle est de nous donner à lui, avec nos biens, avec tout ce que nous sommes. Nous devons nous consacrer à lui et chercher, pendant le peu de temps que nous vivons ici-bas, à porter du fruit pour l'honneur et la louange de son nom. Pour qu'il en soit ainsi, venons à ce livre précieux afin d'y puiser la nourriture et la force pour nos âmes.

À présent, lisez-vous la Bible ? Il y a aujourd'hui tellement de publications religieuses qu'elles constituent une grande tentation de négliger ce livre béni pour lire toutes sortes d'autres livres, de revues et de journaux.

Or, si vous voulez connaître le vrai bonheur et recevoir une véritable force spirituelle, cherchez jour après jour à vous plonger dans ce livre béni. Avez-vous l'habitude de lire la Bible en entier et de façon régulière ? Certains se contentent d'ouvrir la Bible, et lisent là où elle s'ouvre toute seule ; mais après quelque temps, elle s'ouvrira toujours au même endroit.

Comment lisons-nous les autres livres ? Nous commençons par le début et nous tournons les pages l'une après l'autre. C'est ainsi que nous devrions lire le livre béni de Dieu. Je vous recommande une méthode dont je connais les bienfaits depuis quarante ans. Après ma conversion, je ne lisais pas beaucoup la Bible, je lisais plutôt des journaux missionnaires et d'autres livres. Cependant, depuis juillet 1829 (il y a maintenant près de 43 ans), je lis le livre béni de Dieu : je lis parfois dans l'Ancien Testament, et parfois dans le Nouveau Testament. Je place un marque-page là où je me suis arrêté, et je reprends ma lecture à partir de là la fois suivante, poursuivant ainsi régulièrement.

Au cours de ces 43 années, j'ai lu la Bible en entier environ cent fois. Et je ne m'en lasse toujours pas. Elle est toujours aussi fraîche, aussi nouvelle et aussi agréable ; j'en suis tout aussi ravi que si je ne l'avais jamais lue auparavant. Celui qui vous parle en connaît les bienfaits depuis quarante-trois ans et demi ; c'est à elle que je dois tout ce que j'ai, et je suis tout aussi heureux de lire un passage qu'un autre. Nous n'avons pas à faire de tri ou à choisir ; c'est l'ensemble qui constitue la parole de Dieu. N'est-il pas honteux de posséder le livre béni de Dieu sans jamais l'avoir lu en entier ne serait-ce qu'une fois ?

Imaginez qu'un de vos oncles riches vienne à mourir et laisse un testament dans lequel figure votre nom : « *À mon neveu, je lègue trois maisons à tel endroit ; et chaque année, dix livres devront être versées à ma nièce Sarah, à ma nièce Jane et à ma nièce Ann !* » Or, si vous saviez que votre nom figure dans ce testament, vous voudriez vous assurer que tout est exact. Vous voudriez lire l'intégralité du testament en vous disant : « *Peut-être que mon oncle a dit encore autre chose à mon sujet !* » Eh bien, ces choses sont écrites pour votre bénédiction et pour la mienne, et elles ont bien plus de valeur que ces trois maisons, et bien plus de valeur que mille livres.

Oh, à quel point il est profondément important de lire ce que Dieu dit à notre sujet ! Si vous ne savez pas lire, demandez à Dieu de vous y aider. Si vous dites : « *Je n'ai pas de Bible !* » alors je m'engage à vous en fournir une. Prenez seulement le salut de votre âme au sérieux, ne jouez pas avec les réalités de l'éternité. Il est grand temps que nous nous préoccupions sérieusement de nos âmes. De plus, nous devons veiller à ce que Dieu nous enseigne par son Esprit béni. Nous ne devons pas supposer que nous sommes assez intelligents pour tout comprendre par nous-mêmes.

Si, dans l'humilité de notre âme, nous nous attendons à lui, il nous enseignera. S'il nous a enseignés, nous devons alors chercher à mettre en pratique la lumière reçue, car l'un des moyens privilégiés pour obtenir davantage de lumière est de mettre en pratique ce que Dieu nous a déjà donné.

Dans le cas contraire, Dieu pourrait nous dire : « *Je t'ai enseigné ceci ou cela, et tu ne l'as pas fait !* » Nous devons être fidèles à la lumière que nous possédons. Si nous continuons ainsi, notre paix et notre joie augmenteront de plus en plus. Nous avancerons de force en force, et notre sentier brillera d'un éclat toujours croissant jusqu'au jour parfait.

2. UN JARDIN FERMÉ.

Discours prononcé par George Müller lors d'une conférence réunissant des chrétiens de diverses dénominations, tenue à Clifton le mardi 30 septembre 1873.

« Tu es un jardin fermé, ma sœur, ma fiancée, une source fermée, une fontaine scellée. Tes jets forment un jardin, où sont des grenadiers, avec les fruits les plus excellents, les troènes avec le nard ; le nard et le safran, le roseau aromatique et le cinnamome, avec tous les arbres qui donnent l'encens ; la myrrhe et l'aloès, avec tous les principaux aromates ; une fontaine des jardins, une source d'eaux vives, des ruisseaux du Liban.

Lève-toi, aquilon ! viens, autan ! Soufflez sur mon jardin, et que les parfums s'en exhalent ! Que mon bien-aimé entre dans son jardin, et qu'il mange de ses fruits excellents ! »
(Cantique des cantiques 4.12-16).

Les quelques mots, chers amis chrétiens, que j'ai à prononcer ce soir sont en lien avec le premier passage des Saintes Écritures vers lequel notre attention a été dirigée. Il se trouve dans le Cantique des cantiques, et c'est le passage sur lequel notre frère bien-aimé s'est déjà exprimé.

Il n'est pas nécessaire de rappeler quel est le but de Dieu en nous donnant le Cantique des cantiques ; vous le savez tous, et notre estimé frère y a de nouveau fait référence. Mais nous devrions avoir à cœur de chercher à pénétrer le sens spirituel de ce livre si précieux. Je ne connais pas une seule partie du témoignage divin qui agisse plus efficacement comme un thermomètre spirituel, pour révéler l'état de notre affection pour la personne de notre adorable Seigneur Jésus-Christ, que cette petite portion de la Parole de Dieu appelée le Cantique des cantiques. Et ce passage, sur lequel notre attention se porte lors de ces réunions, apporterait une bénédiction abondante à nos âmes si nous nous l'appropriions.

À présent, lisons une fois de plus ce verset ; et, avec l'aide que Dieu m'accordera, je désire faire quelques remarques en plus de ce qui a déjà été dit : *« Tu es un jardin fermé, ma sœur, ma fiancée »*. On nous appelle sa *« fiancée »*, ce qui représente la plus intime de toutes les unions. Comment se fait-il que nous soyons entrés dans cette union si intime ? Cela est dû à ce profond sommeil de la mort qui s'est abattu sur Jésus.

Ce Saint béni est mort à notre place, afin que nous puissions avoir la vie, afin que nous puissions être amenés dans la plus intime de toutes les relations avec lui, et afin que nous devenions sa fiancée. Or, cette sœur est appelée « un jardin fermé », « une source fermée », « une fontaine scellée » ; ce sont là les trois différentes images qui sont employées.

« Un jardin fermé » : permettez-moi de faire remarquer ici que je pense que le sens n'est pas celui que l'on donne habituellement. « Un jardin fermé » : le mot même de « jardin » implique qu'il est clos ; c'est une portion de terre séparée du reste, entourée par une haie ou un mur, ou enclose d'une manière ou d'une autre pour être ensuite cultivée. C'est précisément ce qui en fait un jardin. Mais il n'est pas simplement dit que c'est un « jardin », on y ajoute quelque chose, à savoir qu'il est « barricadé », « verrouillé », « fermé », tout comme cette source, et cette « fontaine scellée ».

C'est là le point particulier : non pas seulement que cette portion de terre soit close, mais que ce champ clos soit verrouillé, et qu'il ne soit pas accessible à tous. Le propriétaire y entre et en sort comme il lui plaît ; il a des droits sur ce lopin de terre, sur ce jardin. Mais il est verrouillé, il est barricadé, il est fermé, et il n'est pas accessible à tout le monde. De même que celui qui a scellé la fontaine est le seul à pouvoir en briser le sceau ; de même celui qui a fermé la source peut en retirer ce qui la bloque, pour pouvoir ainsi profiter des eaux rafraîchissantes de cette fontaine : voilà le point essentiel.

Que signifie donc cette image d'un « jardin verrouillé », d'« une source fermée », d'« une fontaine scellée » ? Cela signifie que nous sommes la propriété de notre Seigneur. Il nous a rachetés par son sang précieux ; ainsi, nous lui appartenons et nous ne nous appartenons plus à nous-mêmes. Les droits sur le jardin sont à lui, les verrous et les clés sont à lui, la fontaine est à lui, la source est à lui. Tout appartient à ce Saint béni qui nous a rachetés par son sang précieux.

Ressentons-nous, au plus profond de notre âme, que tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes appartient au Seigneur ? Ressentons-nous qu'il a racheté nos personnes, nos talents et notre temps ? Ressentons-nous qu'il a racheté nos yeux, nos mains, nos pieds ? Ressentons-nous que nos maisons et nos terres, nos chevaux et nos voitures lui appartiennent ?

Que tout l'argent que nous possédons est à lui, que notre profession ou notre entreprise est à lui, que tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes est à lui ? Oh ! Si cela pénétrait au plus profond de notre âme, quels hommes et quelles femmes chrétiens nous serions dès cet instant et pour toujours !

Or, bien-aimés en Christ, puisque nous ne sommes pas venus ici pour passer une heure ou deux à nous divertir, mais pour que le plus profond de notre âme soit touché, pour que nous soyons plus saints et plus pieux, et totalement consacrés au Seigneur. Oh ! cherchons à saisir ce fait glorieux : le Seigneur Jésus-Christ nous a rachetés par son sang précieux, nous lui appartenons entièrement, et nous ne nous appartenons plus. Et cela, non pas seulement pour ce soir ou pour demain, mais pour tous les jours de notre vie : nous-mêmes, ainsi que tout ce que nous avons et sommes, appartenons au Seigneur. Oh ! Demandons à Dieu de sceller cela dans nos cœurs, et de le sceller de telle sorte que, dès ce soir et pour toujours, nous ne puissions jamais perdre de vue cette vérité. C'est là, je le crois, le grand point pratique que le Saint-Esprit souhaite porter à notre attention dans ce passage.

Nous lisons ensuite les versets suivants : *« Tes jets forment un verger, où sont des grenadiers, avec les fruits les plus excellents, les troènes avec le nard ; le nard et le safran, le roseau odorant et le cinnamome, avec tous les arbres qui donnent l'encens ; la myrrhe et l'aloès, avec tous les principaux aromates ».*

Qu'est-ce que cela signifie ? C'est le Seigneur Jésus qui vient dans son jardin, et c'est la grâce qu'il voit dans son Église ; la grâce qu'il voit dans sa fiancée, sa sœur : l'Époux capable de prendre plaisir, de se réjouir et de trouver ses délices dans ce qu'il voit chez son peuple. Bien-aimés en Christ, le grand point pratique est de se demander : en est-il ainsi pour moi ? Alors que je méditais sur ce passage dimanche soir, je me suis dit : *« Seigneur, qu'il en soit ainsi pour moi ; aide-moi, pour qu'il en soit ainsi pour moi ! »*

Oh, puisse-t-il en être ainsi pour nous tous, individuellement ! Et qu'il en soit ainsi non pas seulement « de temps à autre », lorsque nous sommes sous des influences spirituelles particulières ou sous une ferveur spirituelle exceptionnelle comme ce pourrait être le cas en ce moment ; mais que jour après jour, du lundi matin au samedi soir, et tout au long de la journée, tout au long de la semaine, tout au long de l'année, nous puissions demeurer dans la « crainte du Seigneur ». C'est précisément cela qui, avec la bénédiction de Dieu, produira un effet sur la conscience des inconvertis. Lorsqu'ils verront que nous sommes sincères, et qu'il y a une réalité concrète dans notre profession de foi en tant que disciples du Seigneur Jésus-Christ ; lorsqu'ils seront capables de dire : *« Regardez cet homme, il est exactement tel qu'il était il y a vingt, trente ou quarante ans ! »*

C'est ainsi que cet homme ou cette femme avance, jour après jour, semaine après semaine, mois après mois et année après année, demeurant toujours dans la crainte de Dieu, et plaçant toujours Christ devant lui.

Oh, s'il en était ainsi pour nous, bien-aimés en Christ, quel témoignage nos vies seraient-elles pour ce monde impie ! Plus encore, combien nous pourrions fortifier les mains les uns des autres en Dieu ! Nous sommes tous membres du Corps, et chacun a un devoir à accomplir afin que ses compagnons de foi soient secourus. Nous ne devrions pas simplement nous contenter de lire que Jonathan est allé dans la forêt pour fortifier les mains de David ; mais nous devrions nous demander : « *Est-ce que je fortifie mes frères et sœurs ? Est-ce que je leur tends une main secourable lorsqu'ils sont éprouvés, affligés et faibles ? Lorsqu'ils trébuchent, est-ce que je cherche à fortifier leurs mains en Dieu ?* »

De plus, dans l'Épître aux Thessaloniens, nous lisons : « *édifiez-vous les uns les autres, comme en réalité vous le faites* » (1 Thessaloniens 5.11). Nous édifions-nous les uns les autres, et cherchons-nous à nous encourager et à nous faire progresser mutuellement dans la connaissance de Christ ? Où en sommes-nous sur ces points ? Est-il vrai de dire de nous que nous ne sommes pas seulement des plantes et des arbres, mais des arbres qui portent du fruit dans le jardin du Seigneur ? Oh ! Bien-aimés en Christ, notre vie et notre marche quotidienne sont-elles un doux parfum pour Christ ? Posons-nous simplement la question, et soyons honnêtes envers nos propres âmes ce soir ; et avant de nous séparer, posons-nous, comme devant Dieu, la question suivante : ma vie et mon comportement sont-ils une bonne odeur pour Christ ? Est-ce que je rafraîchis le cœur de mon Seigneur béni ?

C'est ainsi que cela pourrait être, c'est ainsi que cela devrait être, bien-aimés en Christ. Oh, tendons vers ce but, pour qu'il en soit ainsi ! Et si nous demandons sincèrement au Seigneur de nous y aider, nous connaissons très certainement l'accomplissement de la promesse du Seigneur Jésus béni, contenue dans le treizième chapitre de Matthieu, au douzième verset : « *Car on donnera à celui qui a, et il sera dans l'abondance* » (Matthieu 13.12).

Et nous expérimenterons véritablement la vérité de cette précieuse déclaration de l'apôtre Paul : « *Je puis toutes choses par celui qui me fortifie* » (Philippiens 4.13).

Le verset suivant, le quinzième : « *Une fontaine des jardins, une source d'eaux vives, des ruisseaux du Liban* ». C'est ce que le Seigneur Jésus-Christ ajoute au sujet de l'Église : elle est une fontaine des jardins. Cela signifie une fontaine située dans des jardins, ou une fontaine comme on en trouve dans un jardin : « *Une source d'eaux vives, des ruisseaux du Liban* ».

Le point particulier que l'on cherche, je crois, à transmettre ici quant au sens spirituel, c'est le rafraîchissement qui doit être diffusé par l'intermédiaire de l'Église. Vous vous souvenez bien de cette déclaration dans l'Évangile de Jean, concernant l'Esprit qui n'avait pas encore été donné, à savoir que du croyant « *des fleuves d'eau vive couleront de son sein* » (Jean 7.38). L'Église devrait être une fontaine, une source d'eaux vives, une source coulant du Liban. Qu'en est-il pour nous à ce sujet ?

Si nous nous posons la question devant Dieu (et nous devrions toujours faire preuve d'honnêteté envers nos propres cœurs), nous devrions nous demander : l'eau vive coule-t-elle de moi ? Suis-je l'instrument de Dieu pour transmettre des bénédictions spirituelles ? Est-ce que, par ma vie, mon comportement et mes paroles, je communique l'Esprit aux autres ? Combien de fois en a-t-il été ainsi, ou même, cela est-il jamais arrivé ? Et si c'est le cas dans une certaine mesure, est-ce une habitude ?

Ce que le Seigneur Jésus-Christ attend, puisqu'il a gracieusement daigné nous donner le Saint-Esprit, c'est qu'il soit vrai pour chacun de nous, individuellement, que de nous coulent « *des fleuves d'eau vive* ». Et je dirais que, si nous nous y attendions davantage, nous en recevions davantage. De plus, si notre vie, notre marche et notre comportement étaient davantage dignes d'un disciple du Seigneur Jésus, nous rafraîchirions les autres par la grâce de l'Esprit, et de nous couleraient véritablement « *des fleuves d'eau vive* », comme c'était le cas à l'époque des apôtres.

Nous ne pouvons pas posséder la fonction des apôtres ; et si certains venaient à nous dire qu'ils sont apôtres, nous dirions immédiatement qu'ils sont des menteurs. Mais bien que nous ne puissions pas avoir la fonction des apôtres, nous devrions rechercher la grâce des apôtres. Il peut être tout aussi vrai pour les saints du Très-Haut aujourd'hui, en cette fin de dix-neuvième siècle, que cela l'était pour eux à l'époque de Paul : de leur être coulent « *des fleuves d'eau vive* ». Et si, bien-aimés en Christ ici présents, nous nous y attendions et si nous prions pour cela ; pour être des hommes et des femmes de qui couleraient « *des fleuves d'eau vive* » ; nous découvririons que le Seigneur est véritablement fidèle à sa Parole, et qu'il nous donnerait l'aide et la force pour qu'il en soit ainsi.

Le dernier verset : « *Lève-toi, aquilon ! viens, autan ! Soufflez sur mon jardin, et que les parfums s'en exhalent ! Que mon bien-aimé entre dans son jardin, et qu'il mange de ses fruits excellents !* » Il est possible que ma façon de comprendre ce verset diffère de celle de tel ou tel de mes frères bien-aimés. Le sens, tel que je le saisis, est le suivant : l'Église répond, et l'Église prend plaisir à réjouir le cœur de son Époux bien-aimé.

L'Église, désirant le rafraîchir par ses doux parfums et ses fruits agréables, déclare : « *Lève-toi, aquilon ! viens, autan ! Soufflez sur mon jardin, et que les parfums s'en exhalent ! Que mon bien-aimé entre dans son jardin, et qu'il mange de ses fruits excellents !* » Je comprends que l'intégralité de ce verset, et pas seulement ses derniers mots, est une déclaration de l'Église : la bien-aimée s'adresse à l'époux afin de rafraîchir son cœur. De même, les saints du Très-Haut devraient toujours lever les yeux vers le ciel et se dire : « *Comment puis-je réjouir le cœur de mon Seigneur béni ?* »

Il a donné sa vie pour moi, que puis-je faire pour lui, comment puis-je le servir et le glorifier ? Et pour éviter que quelqu'un ne dise : « *Je suis pauvre !* » ou « *je suis très jeune !* » ou « *je ne suis pas très instruit, je n'ai été amené que récemment à la connaissance du Seigneur !* » je tiens à affirmer ceci : quiconque croit au Seigneur Jésus-Christ, a part au Saint-Esprit, est régénéré et renouvelé, a dans son cœur le désir de rafraîchir et de réjouir le cœur du Seigneur Jésus-Christ.

Oh, surtout ne disons jamais : « *Je ne peux rien faire pour réjouir le cœur de mon Seigneur béni !* » Nous le pouvons, et le Seigneur Jésus-Christ attend de nous que nous le fassions. Il a versé la dernière goutte de son sang pour nous, et il a enduré tout ce qui était nécessaire pour notre salut. À présent, il s'attend à ce que nous cherchions sa gloire et que nous rafraîchissions son cœur, en retour de tout ce qu'il a fait pour nous. C'est ainsi que l'Église désire réjouir le cœur du Seigneur Jésus, et c'est pourquoi elle dit : « *Que mon bien-aimé entre dans son jardin, et qu'il mange de ses fruits excellents !* »

Remarquez maintenant la réponse du Saint béni dans le premier verset du chapitre suivant : « *J'entre dans mon jardin, ma sœur, ma fiancée ; je cueille ma myrrhe avec mes aromates, je mange mon rayon de miel avec mon miel, je bois mon vin avec mon lait... Mangez, amis, buvez, enivrez-vous d'amour !* »

La première chose que je remarque particulièrement ici, c'est que tout est « mon » ou « ma », parce que nous appartenons au Seigneur et que nous n'avons rien par nous-mêmes. Ce sont mes aromates, mon jardin, mon rayon de miel, mon miel ; tout appartient au Seigneur Jésus. Et nous ne devons jamais perdre de vue ceci : peu importe à quel point nous avons progressé dans la connaissance et dans la grâce, nous devons la moindre parcelle de grâce et de connaissance au Seigneur.

Nous ne devons jamais nous tenir devant un miroir spirituel en considérant ce que nous avons accompli, ou ce à quoi nous sommes parvenus.

Au contraire, nous devons rendre tout l'honneur et toute la gloire ; non pas seulement en paroles, car c'est bien peu de chose, mais au plus profond de notre âme ; à celui seul à qui cela est dû : le Seigneur Jésus-Christ revendique tout pour lui-même. C'est mon jardin, ma sœur, ma fiancée, ma myrrhe, mes aromates, mon rayon de miel, mon miel, tout lui appartient.

Et puis, à la fin du verset : « *Mangez, amis, buvez, enivrez-vous d'amour !* » « *Enivrez-vous d'amour* », comme cela devrait être traduit, ou du moins comme on pourrait le rendre. Et ici, permettez-moi de dire particulièrement que s'il y a bien une chose que nous devrions rechercher plus que toute autre, c'est de grandir dans l'amour. Oh ! Quand nous y réfléchissons, qu'il y a la possibilité d'être enivrés d'amour, quelle chose infiniment bénie à placer devant nous, d'avoir pour but d'être enivrés d'amour, d'être remplis d'amour.

Oh, bien-aimés en Christ, que ce soit notre but saint et pieux de connaître un peu de cela pour nous-mêmes ! Et ces réunions bénies peuvent être un grand stimulant pour nous inciter à chercher à grandir dans l'amour. C'est l'un des buts particuliers pour lesquels nous nous rassemblons ; non pas tant pour nous instruire les uns les autres, mais pour nous encourager mutuellement à grandir dans l'amour.

Oh, tendons vers ce but ! « *Dieu est amour* » (1 Jean 4.8). Et c'est dans la mesure où nous sommes aidés à grandir dans l'amour, et seulement dans cette mesure, que nous devenons davantage semblables à Dieu.

3. COMPTE RENDU D'UNE TOURNÉE DE PRÉDICATION.

Le lundi soir 12 juillet 1875, lors de la réunion de prière hebdomadaire habituelle à la chapelle de Bethesda, M. Müller, conformément à une annonce préalable, a fait le récit de sa récente tournée devant une nombreuse assemblée. Il a déclaré :

« Il y a près de deux ans, mon épouse bien-aimée et moi avons visité Brighton. J'y ai prêché avec des marques évidentes de bénédiction, tant pour les croyants que pour les inconvertis. Cela m'a particulièrement amené à considérer à quel point il serait souhaitable ; étant donné que j'exerçais mon ministère depuis plus de quarante-deux ans à Bristol, et presque exclusivement à Bristol durant cette période ; que je ne limite pas mon ministère à cette seule ville.

L'année dernière, nous étions sur l'île de Wight, et j'y ai prêché avec une bénédiction manifeste pour ceux qui m'écoutaient. Un frère dans le Seigneur, très cher et charmant, qui avait été l'un des principaux pasteurs de Birmingham, m'a dit lors du dernier jour du Seigneur où j'ai prêché dans sa chapelle : « *Cher M. Müller, je ne souhaite pas vous flatter, mais je dois vous dire que ce fut le plus beau jour de ma vie !* » Cela a parlé à mon cœur. Je savais combien Dieu était avec moi, et comment il m'avait utilisé dans le ministère de la Parole. Cela a parlé à mon cœur en ces termes : « Pourquoi limiter ton ministère à Bristol uniquement ? »

C'est cela en particulier qui m'a décidé, avec l'aide de Dieu, à partir dans d'autres lieux pour y exercer le ministère de la Parole. Beaucoup d'entre vous se souviennent qu'à mon retour de l'île de Wight, j'ai déclaré ici même que j'avais à cœur de partir ainsi. Peut-être que l'un ou l'autre a pensé que cela ne se ferait jamais. Néanmoins, cela est resté dans mon cœur. Je n'avais pas parlé à la légère ou de manière irréfléchie, mais pour la gloire de Dieu, et dans la crainte de Dieu. Avec le temps, la chose s'est réalisée. Ce n'était pas simplement que je considérais le résultat de la bénédiction que j'avais vue à Brighton et ailleurs.

C'était plutôt la profonde conscience. Je pourrais sembler égoïste en disant cela, mais peu m'importe ce qu'on en dira, car je parle pour la gloire de Dieu, la profonde conscience d'avoir appris la vérité à l'école de Christ au cours de mes quarante-neuf années

en tant que croyant, vérité que je me sentais la responsabilité de chercher à communiquer aux autres.

Je sentais que je connaissais Dieu d'une manière qui n'était pas courante. Je sentais que j'avais une connaissance des Écritures et que j'étais capable d'appliquer les vérités d'une façon dont elles ne sont généralement pas appliquées. Je sentais que Dieu était avec moi, qu'il m'aiderait, et qu'une bénédiction découlerait de mon travail. Mais plus encore : je sentais que j'occupais, dans l'Église de Christ, une place que tout le monde n'a pas ; que j'étais connu de centaines, de milliers, voire de millions de personnes, et que ces centaines, ces milliers et ces millions de personnes m'aimaient et m'estimaient ; et que, par conséquent, si je me rendais quelque part, j'aurais des auditeurs.

La seule question était de savoir si je trouverais des lieux assez vastes pour accueillir les auditeurs qui viendraient. J'ai donc ressenti qu'il m'incombait la responsabilité de faire bon usage, bien qu'étant au soir de ma vie, des occasions que Dieu m'avait ouvertes pour exposer la vérité. Après m'être attendu à Dieu, et voyant que le moment était venu, je suis parti, et assurément, Dieu a abondamment béni mon travail. Je sais que certains ici n'en pensaient pas grand-chose et se demandaient si j'étais vraiment appelé à cette œuvre. Mais pour ma part, j'avais la pleine et entière assurance que c'était la volonté de Dieu, et que Dieu bénirait abondamment mon travail.

Et que dois-je dire à présent ? Dieu a été avec moi, bénissant mon travail dix fois, pour ne pas dire cent fois, au-delà de mes plus grandes attentes. Voici maintenant quelques détails.

J'ai écrit à un pasteur presbytérien bien-aimé à Brighton, pour lui dire que j'avais à cœur de retourner à Brighton et de prêcher de nouveau dans son église, s'il y était disposé. J'ai reçu en retour la lettre la plus affectueuse, dans laquelle il exprimait sa plus grande joie à l'idée de ma venue. La première fois que j'ai prêché, non seulement la salle était comble à l'extrême, mais des centaines de personnes ont dû repartir, et Dieu a agi puissamment en apportant la bénédiction aux inconvertis comme aux croyants.

Et dès que ce cher frère a su que j'étais là, il a annoncé que je prêcherais tous les dimanches et deux fois dans la semaine, ce que j'ai volontiers accepté. J'ai donc prêché maintes et maintes fois dans ce lieu pendant mon séjour, en plus de prêcher également dans la salle des Odd-Fellows, où se réunissaient ceux qu'on appelle les Frères. J'ai ensuite reçu des invitations de toutes parts pour venir prêcher. Au début, j'ai un peu senti l'effort au niveau de ma voix et de ma poitrine ; mais plus je prêchais, plus cela s'estompait, et bientôt je n'ai plus éprouvé la moindre difficulté.

J'ai donc cherché la plus grande salle de Brighton, le Dome, qui peut contenir 3000 personnes.

Mais comme elle n'était pas disponible le dimanche soir, j'ai découvert par la suite que la raison en était que les pasteurs de la ville n'aimaient pas que leurs propres assemblées soient perturbées, je l'ai réservée pour un jour de semaine. Il se trouva que ce soir-là, pendant l'heure précédant le culte, la pluie tomba à torrents, et continua ainsi jusqu'à la fin de la réunion. Mille personnes étaient présentes, et Dieu m'a aidé à prêcher ; cependant, en ce qui concerne cet endroit, je n'ai pas éprouvé la joie que j'avais espérée. Les gens ne sont pas restés indifférents à ce qu'ils ont entendu à Brighton. J'avais le témoignage du Saint-Esprit dans ma propre âme quant à la façon dont Dieu y a béni mon travail. Je sentais que je n'avais pas la force de tenir des réunions d'entretien spirituel, et par conséquent je ne m'y suis pas essayé, à l'exception d'une ou deux fois. J'ai estimé que je devais laisser ce travail aux frères et pasteurs bien-aimés qui œuvraient de façon permanente dans les lieux où je prêchais. J'ai été ravi de prendre en charge les lourdes dépenses liées à ces réunions ! »

M. Müller a également fait référence aux visites qu'il a rendues à Lewes, et il a poursuivi : « Or, après avoir passé près de six semaines à Brighton, j'ai senti que je devais me rendre ailleurs. La prédication, bien sûr, n'était pas mon seul service. J'ai reçu de nombreuses personnes qui venaient me voir au sujet de leur âme. Une petite partie de mon travail me suivait de Bristol chaque jour : j'écrivais mon rapport, et j'avais du courrier à traiter. Ma femme bien-aimée m'a aidé en tout, particulièrement pour la correspondance et le rapport. Mon intention avait été de me rendre ensuite à Liverpool, pour y poursuivre l'œuvre de M. Moody. J'avais correspondu avec un frère bien-aimé qui m'avait particulièrement conseillé de chercher à prêter main-forte aux jeunes convertis.

Mais lorsque je me suis adonné sérieusement à la prière à ce sujet, j'ai été conduit, contrairement à mes attentes, vers Sunderland. Il a été gravé de manière très claire et distincte dans mon cœur de me rendre à Sunderland plutôt qu'à Liverpool. J'ai prié encore et encore, et Sunderland est resté présent dans mon cœur, ce dont j'étais ravi. Il y avait là une grande Église d'environ 800 croyants, ainsi qu'une grande chapelle pouvant contenir 1600 ou 1800 personnes, et mon ami bien-aimé M. Rees m'y réserverait un accueil chaleureux. Je lui ai écrit, et il a été comblé de joie.

Dès qu'il a su que je venais, il a écrit à M. Spurgeon pour lui dire que le frère Müller passerait par Londres en se rendant à Sunderland. J'ai alors reçu une lettre des plus affectueuses de ce frère bien-aimé, me demandant de prêcher lors de mon passage à

Londres. C'est ce qui fut fait. Je n'avais absolument aucune hésitation concernant ma voix, car ma voix est très forte et en très bon état.

De plus, je m'attendais au Seigneur pour m'aider sur ce point comme pour tout le reste. Le bâtiment peut contenir 6000 personnes, et j'estime qu'environ 4000 personnes étaient présentes, et que tous m'ont entendu, à l'exception de ceux qui auraient eu l'ouïe dure. Dieu était avec moi et m'a aidé. J'ai pu voir alors comment Dieu m'aidait à tous égards.

Le lendemain, j'ai prié à l'Opéra de Haymarket, lors de la réunion de M. Moody, et je crois que tout le monde m'a entendu distinctement. Lorsque j'ai prêché la première fois à Sunderland, j'ai constaté, à mon grand regret, qu'alors qu'environ 1800 personnes s'étaient entassées dans la salle bien avant le début de la réunion, plusieurs centaines d'autres n'avaient pas pu entrer. J'ai prêché pendant environ quatre semaines à Sunderland, et j'ai également assisté à deux reprises à la réunion de prière de midi, où j'ai pris la parole.

La partie la plus précieuse de mon service pendant mon absence de Bristol a été l'occasion de m'adresser à plusieurs centaines de pasteurs. Le simple fait qu'il soit connu que M. Müller allait prêcher a attiré un certain nombre de pasteurs qui avaient lu mes récits et mes rapports. Ainsi, j'ai estimé que mon service a été particulièrement utilisé par Dieu pour présenter la simplicité de la vérité aux pasteurs, ainsi que la manière d'exposer la vérité et de l'appliquer. Pendant que j'étais à Sunderland, deux excellents pasteurs sont venus me voir et, au nom de tous les pasteurs non-conformistes de Newcastle, m'ont demandé de visiter cette ville. J'ai répondu : « *Je suis incapable de vous donner une réponse ; mais si vous pouvez m'obtenir la plus grande chapelle de la ville, je viendrai la semaine prochaine y prêcher, puis j'examinerai la question plus en détail !* » Ils m'ont dit : « *Nous nous y engageons, et nous prendrons les dispositions nécessaires !* » J'y suis allé, et j'y ai prêché dans la plus grande chapelle. On ne saurait trouver un endroit où la vérité soit plus nécessaire qu'à Newcastle, en raison des lectures sceptiques et de l'incrédulité qui y prévalent ! »

M. Müller a ensuite fait un compte rendu détaillé de son travail à Newcastle et des dispositions qui ont été prises pour qu'il occupe la chaire des neuf plus grandes chapelles de la ville. Faisant référence à l'un de ces cultes, il a déclaré :

« Dieu était avec moi. Si j'avais organisé une réunion d'entretien spirituel, je n'hésite pas à dire que peut-être 200 personnes seraient restées à la fin, mais je sentais que ce

n'était pas là mon service. Pour de nombreuses raisons, il peut être préférable de laisser un peu de temps pour voir jusqu'à quel point l'œuvre est réelle.

On m'a demandé de prendre la parole lors d'une réunion d'ouvriers chrétiens. J'ai accepté, car j'estimais que refuser aurait relevé d'une fausse humilité. Si j'avais dit que je n'avais rien à apporter qui puisse être profitable aux gens, cela aurait été une honte et un déshonneur pour moi. Qu'un serviteur de Christ, engagé depuis près de cinquante ans dans le ministère de la Parole, n'ait rien à dire, cela serait une honte et un déshonneur. Ce qui m'a principalement incité à me rendre à Newcastle, c'est le désir de poursuivre l'œuvre de M. Moody, et de chercher à faire du bien aux jeunes convertis en cherchant à les instruire dans les choses de Dieu. M. Moody a commencé son travail en Angleterre à Sunderland. De Sunderland, il s'est rendu à Newcastle ; et je désirais suivre ses traces ! »

M. Müller a ensuite fait mention d'autres lieux qu'il avait visités, et a poursuivi : « Je déclare ces faits pour la gloire de Dieu, afin que vous ayez tous, au plus profond de votre âme, la conviction que c'est de la part de Dieu que je vous ai quittés pour un temps. Je n'ai jamais, de toute ma vie, passé une période où j'ai autant apprécié la présence, la bénédiction et l'aide merveilleuse de Dieu. Je le bénis et je le loue de ce qu'au terme de ma soixante-dixième année, il a daigné utiliser un pauvre et misérable ver de terre à un tel degré. Je l'adore, je le loue et je le magnifie pour sa merveilleuse condescendance, bien que cela ne me surprenne pas.

Je m'attendais à de grandes choses de la part de Dieu. Je savais que si jamais je partais de cette manière, Dieu serait avec moi et me bénirait abondamment. La dernière réunion à laquelle j'ai assisté, qui s'adressait aux ouvriers chrétiens, a été si bénie, si précieuse, que si, durant mes quinze semaines d'absence de Bristol, cela avait été la seule occasion que j'avais eue d'ouvrir la bouche, j'aurais été récompensé de la manière la plus abondante.

À présent, quelle est la conclusion de toute cette affaire ? Je bénis et je loue Dieu pour le grand honneur et le glorieux privilège qui m'ont été accordés au soir de ma vie d'accomplir cette grande et glorieuse œuvre. Au plus profond de mon âme, je suis convaincu que c'est entièrement de Dieu que je sois bien plus abondamment engagé dans un tel service. Mon intention est de repartir dès que le Seigneur le permettra, dès que le cher M. Wright aura pu se reposer et changer d'air avec ma chère fille, et dès que le rapport aura été achevé et que Dieu, par d'autres moyens, aura aplani mon chemin.

Le prochain lieu que je visiterai sera Édimbourg, car M. Moody est allé de Newcastle à Édimbourg.

Ensuite, j'ai l'intention de me rendre à Dundee et à Glasgow, puis, selon que Dieu me conduira, dans d'autres grandes villes, avec la détermination, autant qu'il dépend de moi, d'exposer la vérité dans toute sa simplicité, avec l'aide de Dieu. Je ne doute pas qu'il continuera de me bénir dans ce glorieux service, car au plus profond de mon âme, je lui rends toute la gloire.

En moi-même, je suis un pauvre et misérable ver de terre ; mais si je ne disais pas que Dieu a été avec moi, et que je n'ai pas exercé mon ministère par la puissance de l'Esprit, je serais ingrat envers lui. En effet, la puissance de la parole s'est fait sentir, et je ne doute pas que la plus grande bénédiction transmise a particulièrement touché le cœur de centaines de pasteurs, qui deviendront ainsi de meilleurs instruments pour exposer la vérité telle qu'elle est en Jésus ! »

4. COMPTE RENDU D'UNE DEUXIÈME TOURNÉE DE PRÉDICATION.

Le lundi soir 10 juillet 1876, M. Müller, récemment rentré d'une longue tournée de prédication s'étendant sur dix mois, a fait le récit de son travail durant cette période devant une nombreuse assemblée réunie à la chapelle de Bethesda, dans Great George Street.

Après le chant d'un cantique et la prière, M. Müller a déclaré : « L'une des raisons, frères et sœurs bien-aimés, pour lesquelles j'ai proposé que nous tenions cette réunion, c'est que, sachant avec quelle ferveur vous avez prié pour moi-même et pour mon épouse bien-aimée ; tant pour notre service pour le Seigneur que pour notre santé physique et la bénédiction de nos âmes ; il semble juste, approprié et convenable de vous présenter des motifs d'action de grâces. En effet, le Seigneur a été remarquablement bon envers nous à tous égards.

En ce qui concerne notre santé, nous nous sommes remarquablement bien portés. Si je puis parler de moi-même, j'ai lieu de dire qu'au cours de mes quarante-trois années passées en Angleterre, je n'ai jamais connu une seule année où j'ai été en meilleure santé que ces douze derniers mois. Je me trouve aujourd'hui aussi capable de travailler et de peiner, tant sur le plan physique que mental, que je l'étais il y a cinquante ans. Je ne perçois pas la moindre différence quant à mon énergie mentale et à ma force. Quant à ma voix, jamais de toute ma vie elle n'a été aussi forte que ces douze derniers mois, pas même à mes tout débuts dans le ministère de la Parole, lorsque je prêchais dix ou douze fois par semaine, y compris lors de réunions en plein air.

Je n'ai jamais pris un engagement sans pouvoir l'honorer, bien que, pendant mon absence, j'aie prêché 328 fois. Or, c'est là un sujet d'action de grâces. Comme je sais que vous vous êtes si gentiment et si souvent souvenus de nous, non seulement lors de ces réunions mais aussi dans les autres chapelles, et, j'ai toutes les raisons de le croire, dans le secret de vos prières également, j'estime qu'il est juste de le faire savoir comme un sujet de louange et d'action de grâces, pour montrer comment le Seigneur a écouté vos prières. Nous vous remercions de tout cœur pour le tendre intérêt que vous nous avez porté. Aucun mal ne nous est arrivé tout au long des milliers de kilomètres que nous avons parcourus.

Ensuite, en ce qui concerne l'aide que le Seigneur a accordée, seule l'éternité pourra révéler les fruits et les bénédictions spirituelles qui en ont découlé. Mais je puis dire ceci à la louange de son nom : quelles que soient les apparences, et bien que ce soit moi qui le dise, je suis certain de n'avoir jamais visité une seule ville ou bourgade sans que l'empreinte du Maître y ait été laissée. Des bénédictions, des bénédictions en abondance ont été laissées derrière nous, plus particulièrement parmi les enfants de Dieu, bien qu'il y ait eu aussi une grande part de bénédiction parmi les inconvertis.

Mon but premier n'était pas d'y aller en tant qu'évangéliste, bien que je l'aie fait, et avec plus de puissance et d'aide que jamais. Cependant, ce n'était pas mon objectif principal. Mon but particulier était l'édification du peuple de Dieu, de chercher à aider les croyants, et de veiller particulièrement à fortifier les jeunes disciples. Et à tous égards, et en tout lieu, Dieu a très abondamment béni ce travail, de sorte qu'à maintes reprises on m'a remercié pour la bonté que j'avais eue de venir jusqu'à eux.

Maintes et maintes fois, des délégations m'ont été envoyées pour me remercier de ma venue, en raison de la bénédiction qu'ils avaient reçue. Ce que j'ai à dire peut donner l'impression que je me vante. J'en ai calculé le prix ; je sais bien que telle ou telle personne qui ne me connaît pas, et qui ne veut pas y voir mon désir de louer le Seigneur, entendra dans ces mots de la complaisance et de l'estime de soi. Mais je dois remettre cela entre les mains du Seigneur. C'est à lui que je cherche à plaire. Et vous savez bien que si je cherchais à me glorifier moi-même, le Seigneur béni m'abaisserait bien vite.

Lorsque nous nous sommes mis en route, la première étape fut Londres. Nous y sommes restés quinze jours, et j'y ai prêché quatorze fois. Ce champ de service m'a toujours paru être l'une des parts les plus glorieuses de mon travail pour le Seigneur, car des personnes venant de peut-être cinquante ou cent Églises différentes s'y sont rendues. Ainsi, parmi les 3 000 personnes ou plus qui m'ont écouté au « Conference Hall de Mildmay Park », il y en avait qui venaient de tous les quartiers de la ville. Pendant tout ce temps, j'ai été extrêmement aidé par le Seigneur, et je crois qu'il en est résulté des bénédictions très abondantes. J'ai prêché à cinq reprises devant de jeunes convertis, ainsi qu'à d'autres chrétiens, et j'ai assisté à la réunion de midi.

Après cela, nous avons dirigé nos pas vers l'Écosse, car lors de notre précédente tournée de prédication, nous n'avions pas atteint l'Écosse, et cela me tenait particulièrement à cœur ! »

M. Müller a ensuite rappelé les circonstances qui l'avaient initialement conduit à consacrer son temps à ce service, et a donné ses principales raisons : premièrement, parce que grâce à son travail et à son labeur au sein de l'Église de Bristol pendant quarante-trois ans, la durée même de ce ministère lui avait permis d'acquérir une certaine expérience ; et deuxièmement, parce qu'il avait également accumulé une expérience considérable dans le cadre de l'œuvre des orphelinats, laquelle pouvait s'avérer utile à d'autres.

Pour ces raisons, a-t-il dit : « J'ai senti qu'il m'incombait la responsabilité de faire du bien à d'autres enfants de Dieu en leur apportant réconfort, instruction et avertissement, et de faire de mon mieux pour tendre une main secourable à d'autres croyants. De plus, beaucoup peuvent me rendre témoignage que, pendant des années, j'ai souligné maintes et maintes fois devant vous l'importance non seulement de prier pour les évangélistes et d'être reconnaissants pour eux, mais aussi de prier pour les pasteurs et les enseignants, afin que les jeunes convertis soient encadrés.

Ensuite, j'avais à cœur de poursuivre l'œuvre que Dieu avait accomplie par l'intermédiaire de nos frères bien-aimés Moody et Sankey, en me rendant dans les lieux où ils étaient passés pour chercher à faire du bien aux jeunes convertis. J'ai été rendu capable de le faire, si bien qu'il ne reste aujourd'hui presque plus aucun endroit qui n'ait été visité. Nous sommes allés à York, Sunderland, Newcastle, Londres (deux fois), Dublin, Glasgow, Dundee, Liverpool, Aberdeen, Inverness, Kilmarnock, Wick ; de sorte qu'à ma connaissance, il ne reste plus que Manchester et Birmingham.

Et tout en allant de lieu en lieu, j'ai vu de plus en plus la profonde importance de m'engager dans l'œuvre qui était la mienne. En effet, la bénédiction qui avait été communiquée par l'intermédiaire de ces frères américains bien-aimés commençait, çà et là, à se refroidir dans une certaine mesure. D'où la profonde importance de prêter main-forte, de réveiller et de fortifier les disciples, de leur rappeler de ne pas se contenter des premières impressions, mais de chercher à grandir, et tout particulièrement de veiller à ne pas perdre leur premier amour.

Le premier lieu que nous avons visité en Écosse fut Kilmarnock. La plus grande église paroissiale, d'une capacité de 1 800 places, a été mise à ma disposition par le pasteur âgé, un véritable homme évangélique. J'y ai prêché à trois reprises ; j'ai également prêché dans deux Églises libres différentes, dans l'église de l'Union Évangélique, et dans le lieu de rassemblement de ceux qu'on appelle les Frères, soit sept fois en tout ; j'ai aussi prêché une fois à Saltcoats. Partout, nous avons été reçus avec la plus grande bienveillance, et des lettres de recommandation n'ont été nécessaires pour aucun des lieux.

J'étais connu partout ; partout j'étais aimé et estimé. Les cœurs se sont ouverts, et les chaires me furent ouvertes avec joie. J'ai vu là le doigt de Dieu m'indiquant quelle était sa volonté à mon égard. J'avais des raisons de croire qu'il en serait ainsi, car mon cœur est tourné vers l'Église de Christ depuis bien des années. J'aime tous ceux qui aiment notre Seigneur Jésus-Christ, et j'ai été aimé au sein de toutes les dénominations. Toutes m'ont accueilli à bras ouverts et chacun m'a témoigné la plus grande bonté : épiscopaliens, Églises nationales, presbytériens unis, morrisoniens, congrégationalistes, baptistes, et ceux qu'on appelle les Frères. Je n'ai reçu que de l'amour de toutes parts !

Si j'avais eu dix fois plus de temps, j'aurais pu tout utiliser, tant les portes qui s'ouvraient étaient vastes et abondantes ; et non pas dans de petits coins reculés, mais devant de vastes assemblées. Or, tout cela était la confirmation de la part de Dieu de ce qu'il voulait que je fasse : faire bon usage de ces précieux et bénis talents qu'il avait placés entre mes mains, pour les utiliser pour lui dans les derniers jours de mon pèlerinage terrestre.

Beaucoup d'entre vous m'ont entendu prier pour qu'il fasse des derniers jours de ma vie la meilleure part de tout mon voyage. Je crois qu'il répond à mes prières de cette manière, en daignant utiliser un ver de terre vil, misérable et pitoyable pour la bénédiction de dizaines et de centaines de milliers de personnes, comme ce fut le cas au cours de l'année écoulée.

Après avoir passé une semaine à Kilmarnock, nous sommes allés à Dundee. Nous ne sommes allés nulle part sans une direction claire. Il était toujours manifeste, dans chaque lieu, que Dieu nous y avait envoyés. Le travail était prêt pour nous, et la bénédiction a suivi. Notre chemin vers Dundee a été ouvert de la manière suivante. Nous avons reçu une invitation très affectueuse pour nous rendre à la Conférence de cette ville. Nous nous sommes attendus à Dieu à ce sujet, et alors que nous prions, la chose est devenue claire et distincte. Nous sommes allés à Dundee.

Lors de cette Conférence, il y avait un service grand et particulier. Un grand nombre de frères dans le ministère étaient présents, et parmi eux, j'ai pu chercher à faire tout ce qui était possible pour leur prêter main-forte en les encourageant. Bien que cela puisse paraître prétentieux, je n'ose pas le taire, car le 17 du mois prochain, cela fera exactement cinquante ans que je suis engagé dans le ministère de la Parole. Si je n'avais rien à dire à mes jeunes frères dans le ministère, ce serait une honte pour moi. Je devrais être capable de les consoler, de les encourager et de les aider, et par la grâce de Dieu, je sentais que j'avais quelque chose à leur dire. Il n'y avait aucune retenue par fausse humilité, car je pouvais partager ce que j'avais à dire pour la louange, l'honneur et la gloire de Dieu.

Lors de toutes ces réunions, j'ai eu des occasions bénies de transmettre ce que j'avais appris, et j'ai pu exposer toutes mes erreurs en guise d'avertissement. Sans exagérer, j'ai eu l'occasion de présenter la vérité devant 2 000 pasteurs. En une seule occasion, je me suis adressé à 500 d'entre eux pendant environ une heure, et ils étaient présents en grand nombre à toutes les réunions.

Par exemple, j'ai expliqué à quel point j'avais trouvé les réunions d'entretien spirituel profitables depuis mes tout débuts dans le ministère ; car bien qu'elles fussent relativement nouvelles en Angleterre, elles ne l'étaient pas pour moi, puisque j'avais commencé à les tenir en Allemagne en 1828. Ensuite, « Comment recevoir un texte de la part de Dieu ? » Qu'il est profondément important, non seulement de prêcher, mais de délivrer précisément le message que Dieu veut que nous transmettions.

Puis, « Quelle est la manière la plus profitable d'exercer le ministère ? » Non pas faire des sermons, mais exposer les Écritures, afin d'amener les disciples à aimer la Parole de Dieu. Partout où je suis allé, je les ai suppliés et implorés de faire un bon usage de la Parole de Dieu, de devenir de plus en plus des hommes et des femmes d'un seul Livre, d'être captivés par la Bible, et de trouver en elle leur tout pour ce qui concerne les choses spirituelles. Et maintes et maintes fois, ils ont remercié et béni Dieu d'avoir été ainsi stimulés à se préoccuper de ces choses ! »

À Dundee, j'ai prêché dans une immense salle appelée le Kinnaird Hall, devant 2 000 ou 3 000 personnes. J'ai également prêché dans plusieurs autres églises. Entre autres, dans l'église où prêchait le saint et bien-aimé McCheyne, l'église Saint-Pierre ; ainsi que dans l'église commémorative de McCheyne. Dans tous ces lieux, j'ai assisté aux réunions de prière de midi, et j'ai particulièrement cherché à raviver l'esprit de prière, **car je leur ai montré à quel point tout dépendait d'une recherche fervente de Dieu.**

Partout où je suis allé, la fréquentation des réunions de prière a été multipliée par quatre ou cinq, et parfois plus encore. En effet, j'ai cherché à montrer aux frères bien-aimés ce que signifiait s'adresser à Dieu avec simplicité, en s'attendant à de grandes choses de sa part ; et les frères bien-aimés ont été encouragés à s'attendre ainsi à Dieu, et la bénédiction a suivi. Durant les seize jours que nous avons passés à Dundee, j'ai prêché seize fois, ainsi qu'une fois dans les environs de Dundee, à Broughty Ferry.

De Dundee, nous sommes allés à Perth. J'avais été invité par un pasteur baptiste de Perth à venir y prêcher. Je ne savais rien de cet endroit, si ce n'est que ce cher frère était un homme pieux, et qu'il y avait là des frères bien-aimés en communion depuis de nombreuses années, des amis de notre bien-aimé M. Craik.

Lequel avait prêché à maintes reprises dans cette chapelle baptiste. J'ai découvert qu'il s'agissait d'un petit bâtiment, et il était rempli à pleine capacité. J'ai ensuite prêché à l'hôtel de ville (City Hall). À notre arrivée, dix ou douze pasteurs de la ville nous attendaient pour nous accueillir. Comme ils n'avaient pas de culte le soir (la prédication en Écosse se faisant généralement le matin et l'après-midi), ils étaient là pour nous donner la main d'association, à mon épouse bien-aimée et à moi-même.

Nous sommes ensuite entrés dans la salle. Lorsqu'ils ont vu que cette salle était bondée, ils ont dit : « *Il a été annoncé que M. Müller prêcherait dans la chapelle baptiste, mais les gens ne peuvent pas y entrer !* » ; c'est pourquoi ils ont fait savoir que je prêcherais dans l'église presbytérienne unie toute proche. Ils ont organisé cela entièrement par eux-mêmes, sans me consulter le moins du monde, montrant ainsi par leur esprit charmant qu'ils étaient prêts à m'accueillir. Nous ne sommes restés là que cinq jours, puis nous sommes allés à Glasgow.

Ce n'était pas seulement parce que ces frères américains y avaient travaillé, mais parce que j'avais été invité à assister à la Conférence. Lors de la Conférence, la foule était immense : environ 5 000 personnes étaient présentes, et des centaines d'autres n'ont pas pu entrer. Cela a failli causer un véritable tumulte ; mais on a annoncé que je répéterais mon message dans l'une des églises voisines, ce que j'ai fait. J'y ai également eu l'occasion d'approfondir le sujet, ce que je n'avais pas pu faire lors de la Conférence en raison du grand nombre d'orateurs. Chaque jour du Seigneur, j'ai prêché au Théâtre du Prince de Galles devant 3 000 à 4 000 personnes. Parmi elles, il y avait environ 2 000 chrétiens venus chercher un peu de nourriture spirituelle, car aucune église n'est ouverte le soir.

Les soirs de semaine, j'ai prêché dans les plus grandes églises de la ville. Cinq lundis soir de suite, j'ai prêché pour de jeunes convertis, et les lieux étaient remplis à ras bord. Les allées et les marches de la chaire étaient occupées, le nombre de personnes présentes s'élevant à environ 1 600, tous de jeunes convertis. Une autre fois, je me suis adressé à des ouvriers chrétiens dans une église pouvant contenir 1 600 ou 1 700 personnes. L'entrée se faisait sur présentation d'un billet, afin de s'assurer que tous étaient de véritables ouvriers chrétiens.

Ensuite, j'ai également prêché dans l'église où officiait le Dr Craik (le frère de notre défunt frère, M. Craik). J'ai assisté aussi souvent que possible à la réunion de midi ; et là, chaque jour à midi, j'avais un auditoire d'environ 1 000 personnes, parmi lesquelles se trouvaient un grand nombre de pasteurs. Un évêque épiscopalien s'est trouvé à maintes reprises parmi mes auditeurs, et j'ai également eu quelques conversations avec lui.

C'est ainsi que j'ai poursuivi mon chemin dans divers endroits. Je pourrais simplement mentionner que plus je restais dans un lieu, loin de voir le nombre de personnes diminuer, celui-ci augmentait ; le goût et l'attrait pour la vérité grandissaient.

À Inverness, j'ai commencé avec 400 ou 500 personnes, mais au moment de notre départ, la salle était comble. Je ne cherchais pas à susciter l'effervescence parmi la foule, mais à les ramener à la Bible, à leur faire estimer la Bible et la prière, et à les amener à s'attendre à de grandes choses de la part du Seigneur.

Nous sommes restés à Glasgow trente-cinq jours, et j'ai prêché trente-cinq fois. J'ai aussi prêché une fois à Kirkintilloch, une fois à Pollockshaws et une fois à Hamilton, ce qui fait un total de trente-huit fois.

Pendant mon séjour à Glasgow, j'ai reçu une invitation pressante de Dublin pour me rendre à la Conférence qui s'y tenait, mais j'ai hésité à l'accepter en raison de la grande bénédiction qui reposait sur Glasgow. Puis est arrivée une lettre signée par dix-sept pasteurs de Dublin, me suppliant de venir. Finalement, j'ai senti que je devais partir, car j'allais avoir une occasion des plus bénies à Dublin.

Malgré ma répugnance naturelle à prendre la mer, nous y sommes allés ; bien que ce fût au cœur de l'hiver, nous y sommes allés ; et c'était la volonté de Dieu que nous y allions, car les occasions furent des plus bénies. J'ai prêché dans les trois plus grandes salles, à savoir le Metropolitan Hall, le Merrion Hall et l'Exhibition Palace. Ensuite, j'ai également prêché dans l'une des Églises libres, et j'ai assisté aux réunions de midi. Partout où je suis allé, ces réunions de midi ont été immédiatement mises à ma disposition. On me disait : « *Cher M. Müller, vous pouvez les avoir entièrement pour vous et y donner des messages à chaque fois !* » ; et c'est ce que j'ai fait dans la plupart des cas. À Dublin, le Seigneur était avec moi et a béni abondamment.

Pendant que j'étais à Dublin, j'ai eu le temps de parcourir les lettres que j'avais reçues lors de mon séjour à Glasgow. Parmi elles, il y en avait une m'invitant à venir à Liverpool pour prêcher au Victoria Hall, lettre que je n'avais pas lue jusqu'alors. Depuis mon retour, je peux dire que j'ai examiné les lettres d'invitation, et je n'en ai pas moins de quatre-vingt-dix-huit émanant des plus grandes villes.

Quand j'ai lu la lettre de Liverpool, je me suis dit : « C'est trop grand pour ma voix », en raison de la taille de la salle. Mais nous avons prié à ce sujet, et j'ai finalement accepté d'y aller. Nous sommes restés vingt-et-un jours à Dublin, et j'y ai prêché vingt-quatre fois.

Avant de nous rendre à Liverpool, nous sommes allés à Leamington, dans le Warwickshire, où j'ai prêché quinze fois ; puis à Coventry, où j'ai prêché deux fois ; à Rugby, une fois ; et à Kenilworth, une fois. Durant les vingt-sept jours que j'ai passés à Leamington et dans ses environs, j'ai exposé les Écritures chaque matin dans un grand établissement.

Ensuite, nous sommes allés à Liverpool. Les dimanches matin, nous nous rendions à l'Albion Hall pour la fraction du pain, et le soir au Victoria Hall. Le Seigneur a fortifié ma voix, et j'ai prêché onze fois la première semaine dans ce lieu. Nous sommes allés à York pour une semaine. Puis nous sommes retournés à Liverpool, où j'ai de nouveau prêché au Victoria Hall pendant six jours consécutifs. Beaucoup de marchands de Liverpool venaient de la Bourse pour écouter le message lors des réunions de midi. En tout, j'ai prêché trente-neuf fois au Victoria Hall.

De là, nous sommes allés à Kendal. Et ici, chose remarquable, comme on souhaitait une grande salle, la chère Société des Amis (les Quakers) a offert son lieu de réunion, qui était le plus grand de la ville. J'y ai prêché deux fois, et deux fois dans d'autres lieux. Ensuite, nous sommes allés à Carlisle, où j'ai prêché une fois.

Puis à Annan, où j'ai prêché à l'Église presbytérienne unie. Dans cette localité, la population totale est de 3 000 habitants, mais sur ce nombre, 600 personnes étaient présentes.

Ensuite, nous sommes allés à Édimbourg, où nous sommes restés six semaines. Le grand hall de l'Assemblée de l'Église Libre (Free Church Assembly Hall) a été mis à ma disposition, et l'on m'a demandé de prendre la parole lors de toutes les réunions de prière de midi, et de tenir autant de réunions que mes forces me le permettraient. À Édimbourg, j'ai prêché cinquante-trois fois. Lors de mon séjour à Glasgow, j'avais tenu une réunion avec environ 100 pasteurs de toutes dénominations.

À Édimbourg, j'ai tenu une réunion similaire avec soixante ou soixante-dix pasteurs. Ils m'ont posé un certain nombre de questions concernant le travail pastoral et le ministère de la Parole, et tout s'est déroulé de la manière la plus affectueuse. J'ai également pris la parole lors d'une réunion rassemblant environ 800 ouvriers chrétiens, et, à la demande d'un professeur, je me suis adressé à de nombreux étudiants en théologie pendant environ une heure.

Après avoir quitté Édimbourg, nous sommes allés à Arbroath, puis à Montrose, où j'ai prêché quatre fois, et ensuite à Aberdeen, où nous sommes restés trois semaines. Là, en plus des autres rassemblements, j'ai tenu deux réunions exclusivement réservées aux femmes : l'une réunissant 1 600 personnes, et l'autre 1 000.

Le tout premier soir, Dieu a rendu témoignage en gagnant l'une d'entre elles, une enseignante, qui a été amenée à la connaissance du Seigneur. De là, nous sommes allés à Ballater, puis à Crathie. J'ai prêché six fois tout près du domaine de Sa Majesté, le château étant en vue. Plusieurs membres de la maison de la Reine sont venus : l'une d'elles était une dame allemande ; il y avait aussi la gouvernante, ainsi que le chef jardinier, qui est également l'un des anciens de l'Église Libre. À ce moment-là, il se trouvait qu'il y avait un service de communion dans l'Église Libre, et le cher pasteur m'a demandé de prendre la parole lors de ce culte.

Ensuite, nous sommes allés à Braemar, où j'ai prêché deux fois. Puis à Inverness, à Wick, et jusqu'à l'extrémité de l'Écosse, prêchant dans la paroisse où se trouve la maison de John O'Groats. La population dispersée parcourait de trois à six milles pour venir m'écouter. Puis de nouveau à Inverness, et retour en Angleterre. J'avais l'intention de rester deux semaines de plus en Écosse, mais la mort d'un ami chrétien âgé a rendu nécessaire mon retour anticipé. Nous sommes arrivés à Reading, où nous sommes restés treize jours, et j'ai prêché treize fois. Puis de nouveau à Londres pour dix jours, où j'ai prêché dix fois.

À présent, je vous laisse, mes frères bien-aimés, former votre propre jugement sur ce qu'est ma mission. Mais quelle que soit la conclusion à laquelle vous pourriez parvenir, je ne peux dire que ceci : jour après jour, nous avons crié à Dieu pour obtenir sa direction, sa lumière et ses conseils ; et plus je suis engagé dans ce service, plus je vois que c'est la volonté de Dieu que je consacre le soir de ma vie à cette œuvre bénie.

Me voici : telle semble être la volonté de mon Père céleste ; et à moins qu'il ne s'exprime différemment, que puis-je faire d'autre que de me donner à ce service ? Car je sens qu'une responsabilité m'incombe de m'y consacrer, en raison des portes qui s'ouvrent à moi dans chaque lieu, en raison de l'amour que j'ai reçu partout, et en raison de la confiance que les saints m'accordent partout où je vais. Ils disent : « *Nous vous connaissons de nom depuis si longtemps, et nous sommes ravis de vous voir et d'entendre ce que vous avez à dire !* »

J'ai constaté que là où personne d'autre ne pourrait aller, j'ai été accueilli à bras ouverts. Des frères m'ont dit : « *Eh bien, nous irons parler à tel ou tel pasteur par respect, mais il n'y a aucune chance qu'il vous laisse prêcher !* » Et la réponse a été : « *S'agit-il de M. Müller de Bristol ? celui des orphelinats ? Je serai ravi de le laisser prêcher !* » Une chose dont on n'avait jamais entendu parler auparavant ! Vous voyez ainsi les portes que Dieu ouvre dans toutes les directions, et je ressens la responsabilité de les utiliser.

J'ai ressenti les choses ainsi : « J'ai été le serviteur des saints ici pendant quarante-trois ans, et j'ai été ravi d'exercer mon ministère parmi vous ; et autrefois, lorsque je m'absentais pour un mois, c'était toujours comme un bannissement pour moi, et j'étais ravi quand venait le moment de revenir. Tout cela a maintenant changé. Je vois que Dieu me conduit ; et tout autant que j'étais opposé à l'idée de quitter Bristol, je suis maintenant prêt à suivre la direction du Seigneur.

Tant qu'il lui plaira de me donner la santé, la force et la voix, et de donner à M. Wright la santé et la force, et tant qu'il n'y a rien d'urgent qui me rappelle ici, que puis-je faire d'autre qu'obéir et répondre à cet appel évident de Dieu à m'y consacrer ? Ce qu'il en sera l'année prochaine, je ne puis bien sûr le dire, car j'ai maintenant près de soixante-onze ans. Mais pour le moment, c'est là mon heureux et saint service, auquel j'ai l'intention de consacrer le soir de ma vie ! »

À présent, je vous recommande ce sujet, mes frères bien-aimés, en vous demandant de nous aider par vos prières. Demandez à Dieu de nous soutenir physiquement, mentalement et spirituellement dans notre précieux service, et qu'il lui plaise de nous utiliser, tant moi-même que mon épouse bien-aimée, qui distribue des traités et adresse des paroles en privé.

Tout ce que nous pouvons faire, c'est nous recommander à vos prières, afin qu'il rende les choses de plus en plus claires à notre égard.

5. DISCOURS SUR ECCLÉSIASTE 9.10.

Un sermon prêché à Alma Road, Bristol - Le dimanche soir 24 juillet 1887 : « *Tout ce que ta main trouve à faire avec ta force, fais-le ; car il n'y a ni œuvre, ni pensée, ni science, ni sagesse, dans le séjour des morts, où tu vas* » (Ecclésiaste 9.10).

Tous courent le grand danger, même les enfants de Dieu, d'oublier que **la vie nous est donnée comme un talent précieux pour être utilisée pour le Seigneur et pour notre propre bénédiction**. Tant de gens continuent leur chemin comme s'ils rêvaient, comme si la vie n'était pas une réalité. Nous sommes continuellement en danger d'oublier, dans la pratique, que nous n'avons qu'une seule vie et que cette unique vie sur terre est, en comparaison avec l'éternité, très, très brève.

Or, afin de contrecarrer tout cela, Dieu dans sa grâce nous a donné dans son Livre des paroles comme celles de notre texte, par lesquelles lui, notre Ami dans le ciel, parle fortement à nos cœurs et nous dit : « *Maintenant, fais attention à ce que tu fais, ta vie n'est que de courte durée. Tu n'as qu'une seule vie sur terre : ce que tu as à faire, fais-le avec ta force, car lorsque cette vie sera terminée, tu n'auras pas d'autre vie sur terre !* » Nous devons faire avec notre force ce que nous faisons.

En premier lieu, la première et grande chose à faire, par-dessus tout, est de nous soucier du salut de notre propre âme. Tout le reste, en comparaison, a peu d'importance. À présent, je demande affectueusement à toutes les personnes qui sont présentes : avons-nous veillé, par-dessus tout, au salut de notre propre âme ? Et sommes-nous certains, sur des bases bibliques, de ne pas nous être trompés à ce sujet. Sommes-nous certains que tout est réglé concernant cette question, que nous ne marchons certainement pas sur le chemin spacieux qui mène à la perdition, mais que nous sommes véritablement entrés sur le chemin étroit qui mène à la vie éternelle ? Est-ce réglé ?

Et rappelez-vous que cela ne doit pas être réglé par nos propres sentiments, ni par ce que l'un ou l'autre nous dit, mais que cela doit être ramené à la seule norme de Dieu, réglé par la Parole de Dieu. J'attire l'attention de toute personne ici présente, qui serait encore dans une quelconque incertitude à ce sujet, sur quelques passages : Romains 3, versets 20 à 22.

« Car nul ne sera justifié devant lui par les œuvres de la loi, puisque c'est par la loi que vient la connaissance du péché. Mais maintenant, sans la loi est manifestée la justice de Dieu, à laquelle rendent témoignage la loi et les prophètes, justice de Dieu par la foi en Jésus-Christ pour tous ceux qui croient. Il n'y a point de distinction ».

En effet, c'est *« pour tous ceux qui croient »*. Personne n'est excepté, tout un chacun peut l'avoir, ce n'est pas offert à l'un ou à l'autre simplement, mais c'est *« pour tous »*. Mais ce n'est certainement pas *« pour tous »*, c'est pourquoi nous lisons *« pour tous ceux qui croient »*.

Personne n'est exclu, personne ne peut dire : *« Je désirais avoir cette justice, mais je n'ai jamais pu l'obtenir ! »* Elle est pour chaque pauvre pécheur s'il est seulement disposé à accepter ce que Dieu a pourvu pour lui. Au verset 24, nous sommes justifiés parce que c'est sa propre justice, pourvue en livrant son Fils, qui, en tout temps et en toutes circonstances, a agi selon la volonté de Dieu. Ensuite, au chapitre 10, nous lisons : *« justifiés par la foi »*. Nous devons placer notre confiance en Christ, dépendre de Christ ; alors nous sommes comptés comme justes, comme des personnes justes aux yeux de Dieu (Romains 8.1) : le pauvre pécheur, uni à Christ, devient un membre du corps dont Christ est la Tête, par la foi au Seigneur Jésus.

Encore un passage, et je le cite parce qu'il est tellement approprié pour le pécheur le plus faible et le plus fragile qui place sa confiance dans le Seigneur Jésus-Christ : Romains 10.9-10. Ici, deux points nous sont présentés, par lesquels nous pouvons déterminer si nous sommes sauvés ou non.

Premièrement, nous devons croire dans notre cœur que Christ est ressuscité des morts, et deuxièmement, confesser de la bouche le Seigneur Jésus-Christ. Ces deux points sont si intimement liés chez la même personne ; non pas seulement que nous croyions que le Seigneur Jésus a été ressuscité des morts, ni que nous confessions seulement le Seigneur Jésus, mais que ces deux points se trouvent en nous.

Or, de quelque manière que notre foi soit faible, on ne trouve cependant chez aucun vrai croyant le moindre doute concernant la résurrection du Seigneur Jésus-Christ. Ils croient qu'il a été cloué sur la croix et qu'il a versé son sang pour sauver les pécheurs, qu'il a été descendu et mis au tombeau, mais qu'il est ressuscité. Mais ce n'est pas le seul point. Si nous désirons être sûrs du salut de notre âme, nous devons y associer la confession de Christ ; **nous devons faire savoir aux hommes que nous dépendons, pour notre salut, des mérites et des souffrances du Seigneur Jésus-Christ.**

S'il y a cette confession sans la croyance en la résurrection du Seigneur Jésus-Christ, elle n'apportera aucun réconfort. Si nous croyons et que nous ne le confessons pas, nous n'aurons aucune assurance en matière de salut. Mais aussi sûrement que ces deux points se trouvent chez un même individu, Dieu déclare, non pas moi mais Dieu, qu'il sera sauvé. Or, je suis un pauvre pécheur, mais tout pécheur mauvais, coupable et méritant l'enfer que je suis, je serai sauvé parce que je crois que Jésus a été ressuscité des morts.

J'en suis aussi certain que si j'avais été l'un des gardes et que je l'avais vu sortir du tombeau ; non, plus certain encore, car j'aurais pu me tromper ou être trompé par ma vue, mais Dieu le déclare dans sa Parole et je le crois. Et je confesse de ma bouche le Seigneur Jésus, bien que je l'aie fait des dizaines de centaines de fois ; ainsi, bien que je sois un pauvre pécheur méritant l'enfer, je serai sauvé.

Encore un passage : Actes 10.43 : « *Tous les prophètes rendent de lui le témoignage que quiconque croit en lui reçoit par son nom le pardon des péchés* ». Voulez-vous vous débarrasser du fardeau qui pèse sur votre conscience ? Être en paix dans votre âme en sachant que vos péchés sont pardonnés ? Croyez au Seigneur Jésus-Christ, car quiconque fait cela recevra la rémission de ses péchés, et obtiendra le pardon de toutes ses innombrables transgressions. Comme cette question est facilement réglée, si nous désirons la régler par l'Écriture seule !

Maintenant que cela est fait, la question est de savoir ce que nos mains trouvent ensuite à faire avec notre force. Si la question de notre salut est réglée, le point le plus profondément important est de glorifier Dieu pendant que la vie nous est conservée. C'est là notre grande affaire par laquelle nous montrons notre amour et notre gratitude envers Dieu, pour tout son grand amour et sa grâce merveilleuse dans le don de son Fils unique. Vivre pour lui, le glorifier, nous devrions en faire la grande et unique affaire de toute notre vie, en comparaison de laquelle toute autre affaire est insignifiante.

David dit : « *Je demande à l'Éternel une chose* » (Psaume 17.4). Je n'ai pas désiré six choses, ni cinq, ni quatre, « une chose » ! Une seule ! Et il devrait en être ainsi pour chaque enfant de Dieu, pour chaque vrai croyant dans le Seigneur Jésus-Christ : une fois la question du salut réglée, il devrait y avoir cette unique chose : **vivre pour Dieu, glorifier Dieu**. Or cela implique beaucoup de choses, et afin que le sujet, dans toute la mesure de mes capacités, revête un caractère pratique, je ferai allusion à quelques points, pour illustrer comment nous pouvons glorifier Dieu.

Par exemple, nous sommes entourés de croyants pauvres, nous soucions-nous d'eux ? Cherchons-nous à subvenir à leurs besoins avec nos propres moyens ? Sommes-nous réellement intéressés par leurs affaires temporelles ? Réalisons-nous que c'est la volonté de Dieu à notre égard ; que s'il y a des croyants pauvres autour de nous, c'est sa pensée que nous prenions soin d'eux ?

Il y a des malades, nous soucions-nous de leur confort, les aidons-nous, pourvoyons-nous à leurs nécessités, fournissons-nous des choses pour soulager leur douleur et les reconforter sur leur lit de souffrance ? Prenons-nous soin d'eux avec notre « force », non pas d'une manière légère et négligente, mais avec notre « force », comme le Seigneur lui-même le dit dans sa propre Parole ? Le faisons-nous ?

Ensuite, il y a aussi les compagnons de foi dont il ne faut pas seulement s'occuper temporellement, mais spirituellement. Si nous en voyons un qui manque d'instruction et que nous avons un peu plus de connaissances, sommes-nous prêts à l'aider et à l'instruire ? Quand nous en voyons un abattu, sommes-nous prêts à l'encourager ? Quand nous voyons un frère dans le doute, sommes-nous prêts à faire ce que nous pouvons pour augmenter sa foi et, en lui communiquant la manière dont le Seigneur a pourvu pour nous, à l'encourager à se confier en Dieu ? Cherchons-nous, avec notre force, à aider ceux qui sont faibles dans la foi ?

Lorsque nous voyons un frère s'écarter du chemin étroit, allons-nous à sa recherche et cherchons-nous à restaurer son âme avec douceur, selon la pensée de Christ ? Nous devons le faire avec notre « force ». Ah, posons-nous cette question, car selon ce que nous semons, telle sera la moisson dans l'au-delà. Et n'oublions jamais ces mots : « *fais-le avec ta force* ».

Non pas de manière bâclée, ni avec négligence, ni de façon tiède et superficielle, ni en donnant ce qui ne nous coûte rien, mais nous devons faire avec notre force ce que nous faisons, car nous n'avons qu'une seule vie pour glorifier Dieu.

De plus, cela peut se faire en prenant un intérêt profond et vif à l'œuvre de Dieu. Que faisons-nous dans ce domaine ? Dans l'œuvre de Dieu à la maison ; en premier lieu dans nos familles, car il ne conviendrait pas de sortir et de les négliger, elles ont la première place. Mais après avoir veillé au bien-être spirituel de nos familles et de nos voisins dans la sphère où Dieu nous a particulièrement placés, que faisons-nous pour nos semblables qui nous entourent ? Nous soucions-nous de leur âme, selon notre force, notre temps et nos capacités, cherchant à les arracher comme des tisons du feu ? Cherchons-nous à gagner des âmes pour le Seigneur ? Car c'est pour cette raison, entre autres, que nous sommes laissés ici-bas.

Combien d'enfants spirituels avons-nous, frères et sœurs bien-aimés ? Pouvons-nous en désigner un seul ? Si oui, béni soit Dieu, mais c'est bien peu, notre vie n'est pas rachetée comme elle pourrait l'être, il pourrait y en avoir cinq ! Dix ! Ah, bien-aimés en Christ, veillons à ce qu'à la fin, nous puissions dire à la louange, à l'honneur et à la gloire de Dieu : « *Me voici, moi et les enfants que Dieu m'a donnés* » (Hébreux 2.13).

Veillons à ne pas aller au ciel tout seuls. Combien d'enfants spirituels avons-nous ? Ah, au plus il y en a, au mieux c'est. Ne disons pas : « *On ne peut pas s'y attendre, parce que je ne suis pas prédicateur, que j'aie des enfants spirituels !* » Le Saint-Esprit nous est donné dans le but même que de notre sein puissent couler « *des fleuves d'eau vive* » (Jean 7.38), et si nous n'attristons ni n'éteignons l'Esprit, il est impossible de dire à quel point « *des fleuves d'eau vive* » peuvent couler de nous en ce qui concerne la conversion de nos semblables, et l'édification de nos frères et sœurs en Christ. Il est impossible de dire à quel point le Saint-Esprit est prêt à nous utiliser, si nous désirons être utilisés et si nous vivons de manière à être des vases « *utiles à son maître* » (1 Timothée 2.21).

De plus, il y a des frères qui travaillent à l'étranger. Portons-nous de l'intérêt à de telles personnes, prions-nous pour qu'ils soient bénis, cherchons-nous à subvenir à leurs nécessités physiques, à leur confort mental et à leur avancement spirituel ? Contribuons-nous de nos moyens en plus d'offrir nos prières ? Car si nos prières signifient quelque chose, elles seront accompagnées de témoignages d'amour. Que faisons-nous, et le faisons-nous avec notre force ?

Ah, frères et sœurs bien-aimés, réveillons-nous ! Si nous avons été somnolents et endormis, sortons de notre sommeil, et prêtons attention à ces mots : « *Tout ce que ta main trouve à faire avec ta force, fais-le* » (Ecclésiaste 9.10). Avons-nous, avec notre force, aidé les frères qui travaillent dans notre propre pays, dans des circonstances éprouvantes comme c'est le cas pour beaucoup, et de loin la grande majorité ? C'est avec notre « *force* » que cela doit être fait.

Ensuite, la Parole de Dieu doit être répandue sur toute la terre (elle a été publiée dans 250 langues), que faisons-nous pour la répandre ? Que faisons-nous pour distribuer des traités, que l'on peut désormais se procurer dans tant de langues ? Qu'en est-il des écoles du dimanche, des écoles pour enfants démunis et négligés ? Avec quel intérêt cherchons-nous à prêter main-forte ? Nous contentons-nous de donner la moindre des broutilles une fois par an, parce que nous n'aimons pas donner l'impression de ne rien faire ? Dieu ne regarde pas à ce que nous donnons, mais Dieu regarde à ce qu'il nous reste.

Nous voyons cela dans l'exemple que notre adorable Seigneur nous présente, la veuve qui a mis deux petites pièces dans le trésor, la moindre des broutilles, mais que lui restait-il ? Elle a donné tout ce qu'elle avait ! Ainsi, Dieu regarde la quantité qui reste après que nous avons donné. Et si nous associons notre texte à cela ; ah, frères et sœurs bien-aimés, quel effet cela aura sur nous, et comment cela nous stimulera et nous réveillera, d'une manière dont nous n'avons jamais été réveillés auparavant !

À présent, quelques mots sur la troisième partie de notre sujet : « *car il n'y a ni œuvre, ni pensée, ni science, ni sagesse, dans le séjour des morts, où tu vas* ». C'est un point profondément important à remarquer. Nous n'avons qu'une seule vie, et elle est brève, et la fin en sera (si la venue du Seigneur Jésus ne l'empêche pas) que nous entrerons dans la tombe. Le temps sera révolu, les occasions qui nous ont été accordées en grande abondance sur la terre seront terminées ; il ne restera que ceci : **telle a été la semence, telle sera la moisson.**

Semer chichement amène une très pauvre récolte, cela amène à moissonner chichement, mais en ayant semé abondamment, nous moissonnons aussi abondamment. Cela n'a rien à voir avec la question du salut, car tous nos péchés sont effacés, mais alors viendra la récompense de la grâce, et comme nous semons, ainsi nous moissonnerons. Maintenant, frères bien-aimés, veillons avec ferveur à ce qu'il y ait une moisson abondante, mais une moisson abondante n'aura lieu que s'il y a eu une semence abondante. Ce soir même, combien de choses trouvons-nous à faire ? Demain matin, combien ? Demain soir, combien ? Et ainsi tout au long de la semaine, tout au long du mois prochain, et tout au long du reste de notre pèlerinage terrestre ?

Je supplie et j'implore affectueusement mes compagnons de foi bien-aimés de prendre ces choses à cœur, et de demander à Dieu d'imprimer profondément dans vos cœurs que vous n'avez qu'une seule vie sur terre, et que cette unique vie sur terre est une vie brève en comparaison de l'éternité. C'est pourquoi, suppliez-le, dans les richesses de sa grâce, de vous aider à faire le meilleur usage possible de cette unique et brève vie qui vous est confiée comme un précieux talent.

Que Dieu l'accorde pour la gloire de son nom, pour votre propre bénédiction, pour le bien du monde qui « *est sous l'empire du malin* » (1 Jean 5.19), et pour le bien, le profit et la bénédiction de l'Église dans son ensemble. Que Dieu l'accorde, pour l'amour de Christ ! Amen.

6. EXTRAIT D'UN DISCOURS SUR ÉSAÏE 3.10-11.

Un sermon prêché à Alma Road, Bristol, le dimanche soir 26 juin 1887 : « *Dites que le juste prospérera, car il jouira du fruit de ses œuvres. Malheur au méchant ! il sera dans l'infortune, car il recueillera le produit de ses mains* » (Ésaïe 3.10-11).

Il existe une unité des plus parfaites entre l'Ancien et le Nouveau Testament. Tous deux nous révèlent le Dieu vrai et vivant, tous deux nous présentent le précieux et adorable Médiateur entre Dieu et les hommes, le Seigneur Jésus-Christ, et tous deux nous disent que c'est par la foi au Messie que les pécheurs doivent être justifiés.

Tous deux mettent également en évidence le lien intime qui unit la sainteté et le bonheur. C'est ce dernier point qui fait tout particulièrement l'objet de notre méditation de ce soir. « *Dites que le juste prospérera* ».

Qui devons-nous comprendre par les justes ? Romains 3.20-26 nous le montre clairement, à savoir : ce sont ceux qui ont placé leur confiance en notre Seigneur Jésus-Christ pour le salut de leur âme, après avoir été amenés à voir qu'ils avaient besoin d'un Sauveur, et après avoir prononcé leur propre condamnation. Ceux-là sont considérés comme justes par Dieu, et ils sont capables d'agir, du moins dans une certaine mesure, selon la pensée de Dieu. En effet, par la foi en Jésus, ils sont renouvelés, nés de nouveau, ils ont obtenu la vie spirituelle et ne sont plus morts dans leurs offenses et leurs péchés.

Or, c'est d'eux qu'il est dit : « *le juste prospérera* ». En raison du lien intime entre la sainteté et le bonheur, nous comprenons ce que signifie cette déclaration. Ce qu'ils sèment, ils le moissonnent également : s'ils sèment pour l'Esprit (Galates 1.8), ils moissonnent de l'Esprit, déjà abondamment dans une certaine mesure aujourd'hui, mais pleinement dans l'au-delà, et cette moisson se poursuivra pendant toute l'éternité.

Remarquons particulièrement ce commandement : « *Dites* ». Cette vérité ne doit pas être cachée, mais proclamée partout, **à savoir qu'il n'est pas vain de vivre pour Dieu**. Et d'un autre côté, il est également dit : « *Malheur au méchant ! il sera dans l'infortune* ». Telle est la volonté de Dieu, révélée d'une part pour encourager ceux qui se sont jugés eux-mêmes, et d'autre part pour avertir les impies, afin qu'à la fin ils n'aient aucune excuse. Nous devons remarquer en outre qu'il est déclaré ici : « *il jouira du fruit de ses œuvres* ». Mais nous ne devons jamais oublier que, dans notre condition temporelle actuelle, cela ne se réalise que partiellement.

Nous devons marcher par la foi et non par la vue, et, pour notre encouragement, nous saisir de la bénédiction des réalités éternelles. Et parce que certains l'oublient, ils sont profondément découragés, car ils ne moissonnent aujourd'hui qu'en partie. Or, lorsque nous considérons la vie des saints hommes, nous trouvons cette vérité illustrée. Regardez Joseph, Mardochée, Daniel, etc. Il y a eu de grandes difficultés liées à la vie de Daniel, à la vie de Mardochée, de grandes difficultés liées au parcours de Joseph ; et pourtant, voyez comment Dieu a agi envers eux et a manifesté qu'il prenait soin de son peuple, que son œil était sur eux, qu'il ne les abandonnerait pas entre les mains des impies, mais qu'en temps voulu, il les délivrerait de leurs difficultés.

Voyez la fin bénie d'Hénoch, que Dieu a pris auprès de lui sans même le laisser passer par l'épreuve de la mort. Regardez Moïse, Élie et d'autres. Et dans le Nouveau Testament, souvenez-vous de Jean et de Pierre, de la paix et de la joie qu'ils avaient dans le Seigneur Jésus, et comment Dieu les a utilisés pour bénir les inconvertis et pour bénir ses enfants. Bien qu'ils ne fissent pas partie des grands, des riches ou des puissants de ce monde, et bien qu'ils aient rencontré de grandes difficultés, voyez comment Dieu a continuellement été avec eux. Dieu nous les montre en exemple pour notre encouragement, et, tout comme nous marchons sur leurs traces, nous découvrirons dans notre condition temporelle présente combien il est béni d'appartenir aux justes.

Et puis, combien il est béni d'appartenir aux justes, parce que la culpabilité est ôtée de la conscience. Dans notre état naturel, que nous le voyions ou non, elle pèse sur nous, et nous ne pouvons nous débarrasser de ce fardeau jusqu'à ce que, par la foi dans le Seigneur Jésus, nous naissions de nouveau, devenions des enfants de Dieu et soyons amenés à la sainte et pieuse détermination de chercher dorénavant à plaire à Dieu et de ne plus vivre pour nous-mêmes. Nous voyons ici quelle bénédiction les justes possèdent déjà dans cette vie : pouvoir lever les yeux vers Dieu sans crainte ni terreur causées par une conscience coupable.

Est-ce là la condition dans laquelle se trouvent tous ceux qui sont ici ? C'est la mienne, par la grâce de Dieu : bien que j'aie été coupable de dix mille péchés, le fardeau a disparu par la foi au Seigneur Jésus-Christ. C'est l'une des bénédictions que nous possédons : pouvoir envisager la fin du voyage en sachant que l'on est un pécheur pardonné, que l'on a reçu le pardon de ses innombrables transgressions ; savoir que l'on est un enfant de Dieu par la foi en Christ. Oh, combien cela est précieux ! Et c'est le privilège de qui-conque croit, non pas seulement de ceux qui sont forts dans la foi et bien instruits dans les choses de Dieu, ou qui ont une grande expérience de la vie spirituelle, ou encore qui ont travaillé pour le Seigneur pendant de longues années.

Non ! C'est le privilège béni du plus jeune enfant de Dieu, même s'il est faible et fragile, pourvu que sa foi s'en saisisse. Ah, la bénédiction que cela représente : ne plus être un enfant de colère, désobéissant, mais être un enfant de Dieu, et ce pour toute l'éternité ! Car une fois régénéré, vous êtes pour toujours un enfant de Dieu ; et même si, en raison de votre état de santé, vous pourriez ne pas percevoir la part qui est la vôtre en Christ, Dieu, lui, voit le Sang sur lequel vous vous reposez, Dieu voit que vous vous accrochez à Christ, et Dieu s'en souvient pour les siècles des siècles.

Et lorsque nous regardons vers la fin du voyage, qu'est-ce qui nous attend ? La rédemption pleine et entière en ce qui concerne le corps. Nous aurons un corps racheté et glorifié, tel que le Seigneur Jésus l'a depuis sa résurrection, et nous serons libérés de la faiblesse et de la fatigue, de la douleur et de la souffrance. Nous ne serons plus soumis à la maladie ni à la mort, et dans ce corps glorifié, nous continuerons à servir Dieu pendant toute l'éternité.

Ah, quel immense privilège d'avoir un corps glorifié ! Et cela est le fruit de la foi dans le Seigneur Jésus-Christ. Pensez donc (bien que j'aie souvent soulevé ce point devant les frères et sœurs bien-aimés) à la possibilité de travailler sans cesse, sans ressentir la moindre once de fatigue ! À l'heure actuelle, nous ne pouvons travailler que six, huit, dix heures, ou peut-être quatorze si nous sommes forts, mais à la fin, une très grande fatigue s'empare de nous.

Cependant, lorsque nous aurons nos corps glorifiés, nous pourrions continuer à travailler jour après jour, vingt-quatre heures sur vingt-quatre (pour parler à la manière des hommes), pour les siècles des siècles, sans jamais nous lasser ni avoir besoin de repos. Nous continuerons année après année, travaillant cent ans après cent ans, toujours aussi vigoureux ; mille ans après mille ans, et nous serons toujours aussi vigoureux, aussi frais et aussi forts qu'au premier jour.

Et s'il y a la moindre différence, c'est que nous deviendrons spirituellement de plus en plus forts. Ainsi, des centaines de millions d'années s'écouleront, et l'éternité n'en sera, pour ainsi dire, qu'à ses débuts. Et pendant tout ce temps, nous n'aurons cessé de moissonner, moissonner et moissonner encore les fruits de notre temps terrestre. Et non seulement nous aurons un corps glorifié, mais nous serons parfaitement semblables à Christ, parce que nous le verrons tel qu'il est ; lorsqu'il viendra non pas simplement comme Juge des impies, mais comme un Ami, un Frère, un Époux, un Souverain Sacrificateur, qui n'attend plus à la droite de Dieu, mais qui vient nous prendre auprès de lui.

7. DISCOURS SUR MATTHIEU 28.20.

Un sermon prêché à Stokes Croft, Bristol, le dimanche soir 17 juillet 1887 : « *Voici, je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la fin du monde* » (Matthieu 28.20).

Il est grandement nécessaire que nous comprenions clairement l'œuvre du Seigneur Jésus-Christ sous ses trois aspects : **son œuvre pour nous, son œuvre en nous et son œuvre avec nous**. Si l'on confond ces aspects, de grandes difficultés spirituelles surviennent pour les enfants de Dieu, et souvent aussi une grande détresse d'esprit.

Par exemple, si, faute de voir clairement son œuvre pour nous, sur laquelle seule repose le salut de notre âme, nous regardons à son œuvre en nous, nous manquerons de paix et de joie dans le Saint-Esprit. Son œuvre en nous est de la plus haute importance, mais pas pour le salut : c'est afin que nous puissions glorifier Dieu après avoir cru.

Si nous désirons une paix de l'âme vraie et réelle, que cette question soit clairement réglée. Tous nos péchés ont été expiés par la mort substitutive de Christ sur la croix. Il a souffert à notre place et pour nous. Réglez cela clairement. En tant que pécheur, je ne mérite rien d'autre que la mort. Je ne possède pas la moindre parcelle de justice par moi-même. Se confier en notre propre bonté et en nos propres mérites est la plus grande des folies ; si nous persévérons dans cette voie jusqu'à la fin de notre course, il n'y a rien d'autre devant nous que la perte, la perte finale.

Je dois périr si je me présente devant le Juge saint et parfait en rejetant le salut par Christ. Or, il y a beaucoup de personnes qui ne voient pas cela clairement. Elles expriment : « *J'ai si peu d'amour pour mon Père céleste, pour les Écritures, pour les enfants de Dieu !* » oubliant que ce n'est pas sur ces bases que nous sommes accueillis au ciel.

Toutes ces choses devraient très certainement être présentes, mais l'unique fondement sur lequel repose notre salut, c'est l'œuvre de Christ. Le pire et le plus grand misérable sous le ciel peut devenir un enfant de Dieu, dans une beauté parfaite devant lui. Cette question est-elle réglée ? Est-ce que je regarde purement et simplement à l'œuvre de Christ pour le salut de mon âme ? Si je mêle à cela la moindre parcelle de ma propre dignité, il y aura de l'inquiétude. Du premier instant de la vie spirituelle jusqu'au dernier souffle sur terre, ce ne doit être rien d'autre que Jésus, Jésus, Jésus.

Alors, mon cœur est rempli de gratitude envers mon Père céleste, et ma force spirituelle, ainsi que ma haine du péché et mon amour pour la sainteté, grandissent continuellement de plus en plus.

Mais en disant tout cela, est-ce que je veux dire le moins du monde qu'il ne doit y avoir aucun effort vers la sainteté, aucune marche avec Dieu, aucune recherche de conformité à Christ ? Non, assurément. Plus nous voyons notre besoin d'un Sauveur, plus nos cœurs seront contraints par la gratitude et l'amour de travailler pour lui. C'est là son œuvre en nous par son Esprit, qui nous conduit à la sainteté, à la domination de la nature corrompue et mauvaise qui est en nous, et au service en tant qu'« *enfants de la lumière* » (1 Thessaloniens 5.5). Ces deux œuvres sont donc de la plus haute importance : celle pour nous en ce qui concerne le salut, et celle en nous pour ce qui est de glorifier Dieu et d'avoir la paix et la joie dans le Saint-Esprit.

Mais il y a un troisième point sur lequel je voudrais particulièrement m'arrêter dans notre méditation de ce soir : l'œuvre du Seigneur Jésus-Christ avec nous : « *Je suis avec vous tous les jours* » (Matthieu 28.20). Chaque jour, toujours, tout au long de la journée, du premier instant jusqu'au dernier, Christ sera avec nous. Nos parents peuvent nous être enlevés, nos enfants peuvent nous être enlevés, de bons conseillers, les meilleurs conseillers et amis terrestres peuvent nous être enlevés, mais notre adorable Seigneur Jésus-Christ reste toujours avec nous. Je m'y repose et j'y crois. Frères et sœurs, vous y reposez-vous et y croyez-vous ? Dans la mesure où nous nous y reposons, nous dirons : « *Tout va bien !* » Oh, la précieuse position des enfants de Dieu !

Enfin, nous en arrivons au moment de la mort. Vaine est l'habileté des médecins, quand bien même ils essaieraient encore et encore. Nous devons certainement partir, mais partir où ? À la perdition, si nous quittons ce monde sans Christ ! Jeunes gens insouciantes, vous qui vivez à toute allure, vous qui avez tant dépensé dans la recherche du plaisir, pensez à ceci ! J'ai connu un jeune homme qui, avant l'âge de 25 ans, avait dilapidé trois immenses propriétés, soit plus de 700 000 livres sterling, et au lieu d'être heureux, il était malheureux et misérable. À la fin, il a dû vivre sur une petite propriété que lui avait laissée sa mère, mais il a trouvé Christ et alors il est devenu heureux.

Or, c'est mon désir le plus ardent qu'aucun de mes compagnons de péché n'aille à la perdition. Si j'étais mort il y a 61 ans et 8 mois, j'aurais été perdu ; mais en venant au Seigneur Jésus-Christ, je suis heureux depuis lors. Condamnez-vous vous-même, placez toute votre confiance en lui et vos innombrables péchés seront pardonnés.

J'ai Christ pour Ami, pour Aide, pour Enseignant, lui qui déclare lui-même qu'il sera avec moi « *tous les jours* ». Et cela est particulièrement vrai si nous associons à tout ceci le fait que notre Seigneur Jésus-Christ déclare qu'il nous aime comme son Père l'aime (Jean 15.9). Quel est l'amour du Père ? Il est infini : il ne peut être plus profond, il est immuable ! Pensez-y ! Tel est l'amour du Seigneur Jésus, non seulement pour Jean, Philippe, André, Paul, mais pour des êtres faibles et fragiles tels que vous et moi.

Mais maintenant, frères et sœurs bien-aimés, le croyez-vous ? Alors vous devez déborder de joie. « *Je suis son enfant chéri !* » devrait dire chaque croyant. Son amour ne change jamais ; le nôtre, hélas, change, mais le sien est toujours le même. Croyez-le, saisissez-vous-en, et vous serez des hommes heureux et des femmes heureuses jusqu'à la fin de votre vie. Il désire que ses enfants soient heureux. Il ne veut pas qu'ils soient abattus et lugubres. L'être est un déshonneur pour lui. Quoi ? Un chrétien morose ? Si nos cœurs s'appropriaient cette vérité, nous ne pourrions nous empêcher d'être heureux.

Si nous aimons quelqu'un, c'est notre joie et nos délices d'être avec lui. Nous ne l'abandonnons pas et ne lui tournons pas le dos. Il en va de même pour celui qui nous a aimés et a donné sa vie pour nous. Il est avec nous pour nous fortifier et nous aider, pour nous faire continuellement du bien. Nous devons garder à l'esprit tout ce que la Bible enseigne sur notre relation avec lui : la tête et les membres, l'Époux et l'épouse, le mari et la femme. Or, c'est dans la plus étroite de toutes les unions que nous nous tenons avec le Seigneur Jésus-Christ. Comment alors pourrait-il ne pas être avec nous pour nous aider et nous faire du bien en tout temps ?

Prouvons-le maintenant par des exemples. L'un des plus grands fardeaux de l'enfant de Dieu est le conflit spirituel intérieur. Son but particulier est de s'attacher de plus en plus aux choses célestes, d'être davantage mort au monde et de se conformer davantage à Christ. Si ces choses sont absentes, si aucun désir de sainteté intérieure ne se manifeste, alors il manque cruellement de preuves que l'individu est né de nouveau ! « *Les choses cachées sont à l'Éternel, notre Dieu* » (Deutéronome 29.29).

Nous ne pouvons pas voir le cœur, nous ne savons pas ; mais si quelqu'un continue à se contenter d'être exactement tel qu'il était auparavant, sans qu'aucun changement ne soit manifeste, il n'y a aucune preuve qu'il soit racheté. L'enfant racheté est affligé de ne pas ressembler davantage à Christ, de ne pas porter plus de fruits pour la gloire de Dieu. Or, dans ce combat, nous ne partons pas à nos propres frais. Le grand Chef des armées de Dieu nous accompagne : l'Éternel. Jésus est à nos côtés pour combattre avec nous, et de même qu'il a vaincu, nous vaincrons nous aussi. Oh, la bénédiction de cette vérité !

Notre Seigneur Jésus-Christ est avec nous dans le combat contre le monde, la chair et le diable ! Mais utilisons-nous sa présence comme nous le pourrions ? Disons-nous : « *Ah, précieux Seigneur Jésus, je serai vaincu si je combats seul, mais je sais que tu es avec moi. Aide-moi ! Aide-moi !* » En reconnaissant ainsi notre faiblesse parfaite et sa force parfaite, nous verrons nos ennemis tomber devant nous, et en lui nous remporterons la victoire.

De même, dans notre travail et notre service pour le Seigneur, nous pouvons prêcher, distribuer des Bibles et des traités, faire du porte-à-porte pour visiter les malades et les bien-portants, les riches et les pauvres. Si nous sommes laissés à nous-mêmes, tout cela sera inutile, même si nous parcourons des milliers de kilomètres. Mais le Seigneur Jésus-Christ est avec nous pour être mis à contribution.

Exerçons notre foi en sa volonté de nous aider. Oh, confessons notre faiblesse parfaite, mais aussi sa force parfaite, et quel en sera le résultat ? Une faiblesse parfaite, à travers lui, accomplit souvent des merveilles ! C'est un réconfort pour l'âme du pauvre enfant de Dieu qui cherche à enseigner dans les écoles du dimanche ou les écoles pour enfants démunis, à faire des visites, à servir en tant que distributrice de Bibles, à prêcher dans des salles, de grands locaux, des villages et divers autres lieux. Un réconfort et un encouragement particuliers découlent de cette connaissance.

Ensuite, lors de la lecture des Écritures, nous rencontrons des passages difficiles, bien que nous disposions de la Version Révisée et peut-être d'une petite connaissance du texte original. Toutes ces aides sont vaines si Christ n'est pas avec nous. Nous devrions lire comme s'il était assis sur une autre chaise à côté de nous, regardant par-dessus notre épaule, et nous devrions pour ainsi dire pointer du doigt le verset et lui dire : « *Seigneur, aide-moi, je ne peux pas le comprendre !* » Des jours, des semaines, des mois, voire des années peuvent s'écouler, mais si nous continuons patiemment et humblement à chercher de l'aide, elle finira par arriver. Or, combien tout cela est réconfortant.

Et bien plus encore en ce qui concerne les affaires de cette vie. Nous avons des enfants et nous cherchons à les élever dans la crainte du Seigneur. Quel métier ou quelle profession devons-nous choisir pour eux ? Nous n'avons aucune sagesse par nous-mêmes dans ce domaine, et permets-moi de te rappeler affectueusement, cher frère ou chère sœur, que si tu penses régler la question par ta propre sagesse, tu n'y parviendras pas. Va au Seigneur Jésus-Christ, demande-lui, dans sa pitié et sa compassion, d'être ton secours. L'une des fonctions qu'il exerce envers l'Église est celle de Conseiller.

Ne t'appuie pas sur ta propre connaissance de la vie, mais, dans l'humilité de ton âme, va à lui, le meilleur des Conseillers. Ainsi, si vous voulez gérer quoi que ce soit d'autre, allez à Jésus. Il est « avec » vous. Comptez seulement sur son amour, et vous découvrirez quelle chose bénie cela représente en toutes choses. Dans toutes les petites affaires de la vie, venez à Jésus. **N'entreprenez rien en vous confiant en vous-même.** Renoncez à tout cela, saisissez-vous de son amour infini et de sa sagesse infinie, et mettez-les à l'épreuve.

Rappelez-vous particulièrement que cette vie est faite de petites épreuves, de petites difficultés, de petits fardeaux et de petits soucis. Si vous essayez de les porter par vos propres forces, c'est une chose bien misérable. Vous souhaitez vous en débarrasser rapidement. Je le sais, et c'est pourquoi je suis un homme heureux. Si j'essayais de porter ne serait-ce qu'un centième de mes problèmes, je serais misérable. J'ai continuellement plus ou moins d'épreuves, pourtant je suis heureux, très heureux. Je demande à Dieu, bien que j'aie près de 82 ans, de m'accorder encore le grand honneur et la grande joie de vivre pour travailler et œuvrer pour lui. La vie n'est pas un fardeau pour moi.

Mais le secret de tout cela, c'est que je regarde à mon précieux Seigneur Jésus et que je lui demande de porter mes fardeaux à ma place ; et si quelqu'un ne l'a pas encore fait jusqu'à présent, qu'il commence dès ce soir ! La vie ne sera alors plus un fardeau fastidieux, il ne dira pas, comme beaucoup le font : « *Oh, j'aimerais pouvoir arriver vite à la fin et mourir !* » Je ne pense pas avoir dit cela depuis ma conversion. Et le Seigneur Jésus est prêt à aider, non pas une seule personne, mais tout le monde. Il aime le plus faible des chrétiens. Je me considère comme un pécheur sans valeur, misérable, méritant l'enfer, et je sais que malgré tout cela, je suis aimé pour l'amour de Christ, comme un enfant chéri.

Encore un mot. La Seconde Venue de Christ est l'espérance de l'Église et doit toujours être gardée devant nous en tant que telle ; mais en supposant que son retour tarde, à la fin nous nous endormirons tous. Pour le pauvre mondain, tout est alors terminé. Plus d'accumulation de richesses, plus de jouissance des plaisirs, pas un seul grain d'or ne peut être emporté : tout est laissé derrière. Mais combien il en va différemment pour l'enfant de Dieu ! Devenant de plus en plus faible, le pouls à peine perceptible, le cœur et la chair défaillants, mais qu'est-ce que cela importe ?

Christ est « avec » nous ! David, qui ne possédait pas toute la volonté révélée de Dieu comme nous, pouvait pourtant dire ceci ; et dans ses paroles, nous pouvons voir notre texte.

Amené dans la vallée de l'ombre de la mort, il dit : « *tu es avec moi* », et non « *tu m'as maintenant abandonné !* » Voyez quelles choses précieuses appartiennent à l'enfant de Dieu : comment il est amené de plus en plus dans la bénédiction grâce à l'œuvre précieuse de notre Seigneur Jésus-Christ, rendu de plus en plus saint, et de plus en plus utile dans le service.

Que Dieu accorde qu'il en soit ainsi pour tous ceux qui sont ici présents, pour l'amour de Christ.

8. DISCOURS SUR LE PSAUME 40.1-8.

Un sermon prêché à la chapelle Bethesda, Great George Street, Bristol, le dimanche matin 25 juillet 1897 : « *Au chef des chantres. De David. Psaume. J'avais mis en l'Eternel mon espérance ; et il s'est incliné vers moi, il a écouté mes cris. Il m'a retiré de la fosse de destruction, du fond de la boue ; et il a dressé mes pieds sur le roc, Il a affermi mes pas. Il a mis dans ma bouche un cantique nouveau, une louange à notre Dieu ; beaucoup l'ont vu, et ont eu de la crainte, et ils se sont confiés en l'Eternel. Heureux l'homme qui place en l'Eternel sa confiance, et qui ne se tourne pas vers les hautains et les menteurs ! Tu as multiplié, Eternel, mon Dieu !*

Tes merveilles et tes desseins en notre faveur ; nul n'est comparable à toi ; je voudrais les publier et les proclamer, mais leur nombre est trop grand pour que je les raconte. Tu ne désires ni sacrifice ni offrande, tu m'as ouvert les oreilles ; tu ne demandes ni holocauste ni victime expiatoire. Alors je dis : Voici, je viens avec le rouleau du livre écrit pour moi. Je veux faire ta volonté, mon Dieu ! Et ta loi est au fond de mon cœur » (psaume 40.1-8).

Ces versets se rapportent d'un bout à l'autre à notre adorable Seigneur Jésus-Christ ; ils nous présentent ses souffrances et sa résurrection, et ils soulignent aussi tout particulièrement sa venue volontaire dans le monde pour être notre Substitut.

Au verset 1, nous lisons : « *J'avais mis en l'Éternel mon espérance* ». De même que notre Seigneur Jésus-Christ est un exemple pour l'Église en tout point, il l'est également en ce qui concerne sa patience. Et nous voyons ici le résultat de cette espérance belle et patiente : « *Et il s'est incliné vers moi, il a écouté mes cris* ». C'est ce que les enfants de Dieu découvriront toujours. Si nous nous attendons patiemment au Seigneur, le résultat sera que la réponse viendra selon notre désir. Nous devrions particulièrement garder cela à l'esprit afin de pouvoir recevoir la bénédiction que nous avons demandée à Dieu. On n'obtient rien par l'impatience, nous ne faisons par-là que déshonorer Dieu, et l'impatience ne nous permet en aucun cas d'obtenir la moindre réponse.

Verset 2. Cela se rapporte aux grandes et terribles souffrances de notre Seigneur Jésus-Christ en tant que notre Substitut. Lorsque ce dernier a traversé l'heure des ténèbres, cela s'est accompli.

« *La fosse de destruction* » : cette image même nous présente l'horreur de l'heure par laquelle notre Seigneur a dû passer. Mais cela n'a pas duré éternellement. Il en a été retiré. Et bien que nous n'ayons pas à souffrir pour nous substituer à d'autres, il se peut que, dans la providence de Dieu et parce qu'il juge que cela est bon pour nous, nous nous retrouvions nous aussi, à notre petite échelle, dans la fosse de destruction et dans le fond du borbier.

Mais cela ne durera pas toujours ; nous aussi, nous aurons les pieds dressés sur le roc. Oh, combien est précieuse et lumineuse la perspective qui s'accomplira lors de l'apparition de notre Seigneur Jésus-Christ ! Or, le Seigneur Jésus est passé une fois pour toutes par la souffrance, et une fois pour toutes ses pieds ont été dressés sur un roc et ses pas affermis. Mais depuis sa résurrection, cette œuvre s'est développée de plus en plus, et elle continuera de se développer jusqu'au moment de son retour. Ensuite, la moisson se poursuivra tout au long de l'éternité, tant pour lui-même que pour l'Église, et il n'y aura rien d'autre, absolument rien d'autre que de prendre part au torrent de ses délices, à la droite de Dieu (Psaume 36.8).

Verset 3. « *Beaucoup l'ont vu, et ont eu de la crainte, et ils se sont confiés en l'Éternel* ». Nous voyons continuellement s'accomplir cette deuxième partie du verset : des millions et des millions de personnes ont été amenées à croire au Seigneur Jésus-Christ, et des millions et des millions d'autres, une multitude innombrable, seront encore amenées à le connaître. Oh, combien la perspective de la fin est lumineuse ! Comparé à cela, le nombre semble aujourd'hui bien petit d'un point de vue extérieur ; mais à la fin, on verra combien il est innombrable !

Verset 4. « *Heureux l'homme qui place en l'Éternel sa confiance* ». Voilà la véritable bénédiction, et c'est là la seule véritable bénédiction : faire du Seigneur Jésus notre confiance pour le salut de notre âme, pour obtenir tout ce dont nous avons réellement besoin en traversant cette vallée de larmes au milieu des épreuves et des difficultés, ainsi que pour notre travail et notre labeur spirituels.

Pour tout cela, le seul remède est de se confier dans le Seigneur ; alors, et alors seulement, nous sommes réellement bénis et pouvons être véritablement heureux. Dans l'original, ce mot « heureux » signifie la même chose que « béni », nous pouvons donc le lire en considérant son application dans les deux sens : « *Béni, réellement béni est cet homme qui place en l'Éternel sa confiance* ».

Verset 5. Nous devrions nous souvenir de ceci pour notre réconfort lorsque nous sommes dans l'épreuve, dans la difficulté, dans l'affliction, et que, quelles que soient les apparences extérieures, nous nous disons : « *Cela ne finira jamais, je ne serai plus jamais heureux !* » Nous devrions nous rappeler cette parole : « *Tu as multiplié, Éternel, mon Dieu ! Tes merveilles et tes desseins* ». Tu peux en augmenter le nombre en m'aidant moi aussi à sortir de l'épreuve et de la difficulté dans lesquelles je me trouve.

Puis vient une phrase remarquable : « *tes desseins en notre faveur* ». Ici, le Seigneur Jésus nous est présenté en union avec l'Église de Dieu, « *en notre faveur* ». Ce n'est pas « en ma faveur », ni simplement en faveur de l'Église, mais « en notre faveur », dans une union intime avec l'Église, car nous sommes membres de ce corps mystique dont le Seigneur Jésus est la Tête. Et c'est une vérité sur laquelle nous devrions continuellement chercher à méditer, sans jamais la perdre de vue.

Oh, quelle grande joie en Dieu lorsque nous sommes capables de saisir cela : bien que, par nature, nous soyons de pauvres pécheurs, mauvais, coupables et méritant l'enfer, les pensées de Dieu sont « *en notre faveur* ». Son esprit est tourné vers nous, il pense à nous ! Oh, combien cela est précieux, il ne nous perd jamais de vue, il ne nous oublie jamais. Oh, combien cela est précieux ! Et nous lisons ensuite combien ces pensées sont nombreuses : « *Nul n'est comparable à toi ; je voudrais les publier et les proclamer, Mais leur nombre est trop grand pour que je les raconte !* »

Pensez un peu à cela ! Dieu pense si souvent à nous que les pensées qu'il a à notre égard, qui nous concernent, sont si nombreuses qu'elles ne peuvent être racontées. Ce n'est pas seulement un millier, ce n'est pas seulement dix mille, ce n'est pas seulement cinquante mille ; c'est bien, bien plus encore, leur nombre est trop grand pour qu'on les raconte. Mais à qui pense-t-il ainsi ? À de pauvres pécheurs qui ne méritent rien d'autre que l'enfer ? Nous devrions nous dire individuellement :

« *Il pense à moi, pécheur mauvais et coupable, ne méritant rien d'autre que l'enfer. Pourtant, je suis si cher au cœur de Dieu, si précieux à ses yeux, qu'il me regarde exactement de la même manière qu'il regarde son Fils unique. Pourquoi ? Parce que je suis un avec lui, je suis membre de ce corps dont il est la Tête, je lui suis entièrement uni. C'est pourquoi, à cause de lui, son esprit est continuellement occupé par moi, et il réfléchit sans cesse à la manière de me rendre invariablement heureux, à la manière de manifester invariablement son soin à mon égard, tant je suis cher à son cœur, tant je suis précieux à ses yeux !* »

Verset 6. « *Tu ne désires ni sacrifice ni offrande* ». À l'origine, c'était la loi des choses et cela correspondait à la pensée de Dieu, mais cela a été institué en raison de la faiblesse de l'homme, sinon cela n'aurait pas existé. « *Tu m'as ouvert les oreilles* ». La plupart d'entre vous ici présents, sinon tous, savent ce que cela signifie. Lorsqu'un esclave était affranchi mais choisissait de rester esclave (Exode 21.5) en disant : « *J'aime mon maître, ma femme et mes enfants, je ne veux pas sortir libre* », alors on devait l'amener au poteau de la porte, lui percer l'oreille, et il restait le serviteur de son maître pour toujours.

Or, le Seigneur Jésus-Christ se fait le serviteur de Dieu, c'est-à-dire qu'il obéira parfaitement à Dieu en tout temps et en toutes circonstances, ne faisant jamais, au grand jamais, quoi que ce soit de contraire à la pensée de Dieu. C'est à cela que ce passage fait référence. En rendant ainsi une obéissance parfaite à Dieu en tout temps et en toutes circonstances, le Seigneur Jésus-Christ a accompli une justice par laquelle, au moyen de la foi en son nom, nous nous tenons justifiés devant Dieu. Ainsi, non seulement il a accompli la loi à notre place et pour nous, mais il a aussi subi le châtement de la loi, que nous méritions en raison de nos innombrables transgressions.

À présent, bien-aimés en Christ, alors que nous entourons de nouveau la table du Seigneur, cherchons plus que jamais à nous imprégner de cette pensée : bien qu'individuellement nous ayons enfreint la loi de Dieu un nombre incalculable de fois, le Seigneur Jésus-Christ l'a accomplie à notre place et pour nous. Cela est porté à notre compte, et ainsi, nous qui nous confions en Jésus, nous nous tenons justifiés devant Dieu.

De plus, le Seigneur Jésus-Christ a subi le châtement à notre place et pour nous ; c'est pourquoi, bien que nous ne méritions rien d'autre que la punition pour nos innombrables transgressions, **nous ne serons pas punis pour un seul de nos péchés**. Et cela devrait toujours être particulièrement présent à notre esprit lorsque nous nous réunissons pour la fraction du pain ; bien qu'en d'autres temps cela devrait être continuellement dans nos pensées. Jour après jour et heure après heure, nous devrions chercher à nous souvenir de ce que le Seigneur Jésus a fait et souffert à notre place, afin que la paix et la joie dans le Saint-Esprit augmentent et abondent de plus en plus.

9. DISCOURS SUR LE PSAUME 119.68.

Un sermon prêché à la chapelle Bethesda, Great George Street, Bristol à l'occasion du récent décès de son épouse. Ce sermon a été pris en note le jeudi soir 3 mars 1870, mais il a été prêché pour la première fois le dimanche précédent, alors que plus de 800 personnes n'avaient pas pu y assister faute d'avoir trouvé une place : « *Tu es bon et bienfaisant* » (Psaume 119.68).

Avant de commencer son sermon, M. Müller a fait les remarques suivantes :

« J'ai été sincèrement peiné d'apprendre que le soir du dernier jour du Seigneur, des foules si nombreuses, tant de centaines de personnes, n'ont pas pu entrer dans cette église. Je l'avais prévu, et j'avais donc l'intention de louer la plus grande salle disponible dans la ville afin d'y prêcher ce sermon funèbre. Cependant, j'ai senti que mes forces ne me le permettaient pas, et c'est pour cette raison que j'ai dû y renoncer. De plus, et c'est la raison la plus forte, mon épouse bien-aimée ayant elle-même fréquenté ce lieu de culte pendant 37 ans et six mois, sans jamais s'absenter sauf lorsqu'elle était en dehors de Bristol ou retenue par la maladie, j'ai estimé devoir à sa mémoire de prêcher ici plutôt qu'ailleurs.

Il m'est donc venu à l'esprit, afin que ceux qui ont été déçus le soir du dernier jour du Seigneur puissent aussi avoir l'occasion d'y assister, d'annoncer que je traiterais de nouveau ce sujet ce soir. Mais je me suis aussi rendu compte à quel point un soir de semaine serait peu pratique pour beaucoup par rapport au jour du Seigneur, et particulièrement à cette heure précoce comparée au jour du Seigneur ; néanmoins, c'était le mieux que je puisse faire au vu des circonstances.

Je n'ai plus qu'une seule chose à ajouter : cela fait maintenant près de 44 ans que j'ai l'habitude d'exercer le ministère de la Parole. J'ai prêché plusieurs milliers de fois au cours de cette période, et je n'ai jamais lu un sermon. Mais dans le cas présent, j'ai estimé que, puisque ce que je vais dire est rempli de dates, d'anecdotes et d'un certain nombre de choses que ma mémoire pourrait me faire défaut de rappeler sur le moment, il valait mieux mettre ces circonstances par écrit pour vous les présenter. Je savais qu'en agissant ainsi, je serais mieux guidé par un jugement calme et posé dans ce que je vais maintenant vous dire concernant mon épouse bien-aimée ! »

« *Tu es bon et bienfaisant* ». La raison pour laquelle j'ai l'intention de prêcher ce sermon funèbre n'est pas parce que feu Mme Müller était ma propre épouse bien-aimée, ni pour avoir l'occasion d'en faire l'éloge, bien qu'elle en soit tout à fait digne. Mon but est plutôt de magnifier le Seigneur pour me l'avoir donnée, pour me l'avoir laissée si longtemps, et pour me l'avoir reprise auprès de lui.

En même temps, il m'a semblé bon, puisqu'elle est devenue le premier membre de l'Église se réunissant à Bethesda lors de sa formation en août 1832, puisque sa vie tout entière depuis lors a été d'un caractère des plus irréprochables, et puisque sa vie a été remplie d'événements très remarquables et instructifs, qu'au départ d'une telle chrétienne, nous méditons les leçons que sa vie est à même de nous enseigner.

Elle a vécu assez longtemps pour voir 2 700 croyants être reçus dans la communion de cette Église, dont elle fut la première ; et lorsqu'elle s'est endormie, il y avait 920 personnes en communion dans cette Église. Environ 1 500 personnes s'étaient endormies ou avaient quitté Bristol au cours de ces 37 années et demie, environ 200 s'étaient jointes à d'autres Églises à Bristol, et 90 avaient été exclues de la communion.

Pendant les six jours que mon épouse bien-aimée a passés sur son lit de mort, mon âme a été soutenue par la vérité contenue dans les paroles de notre texte. Qu'elle souffre moins ou qu'elle éprouve de vives douleurs, qu'il y ait une petite lueur d'espoir qu'elle me soit encore rendue ou que tout espoir ait disparu, mon âme a été soutenue par ces paroles. Elles étaient sans cesse présentes à mon esprit, et j'y ai fait reposer mon âme.

Lorsqu'il a plu à Dieu de reprendre ma femme chérie auprès de lui, mon âme a été tellement soutenue par ces paroles que, si j'étais sorti ce soir-là pour prêcher, j'aurais prêché sur ce texte. Je désire maintenant, avec l'aide que Dieu m'accordera, et particulièrement pour le bien de mes jeunes compagnons de foi en Christ, m'arrêter sur la vérité contenue dans ces paroles, en lien avec mon épouse bien-aimée qui nous a quittés.

Premièrement – Le Seigneur a été bon et bienfaisant en me la donnant.

Deuxièmement – Il a été bon et bienfaisant en me la laissant si longtemps.

Troisièmement – Il a été bon et bienfaisant en me la reprenant.

Premièrement, en me la donnant, je reconnais la main de Dieu.

Plus encore, sa main a été évidente ; et mon âme déclare : « *Tu es bon et bienfaisant* ». Je mentionne quelques détails pour l'instruction des autres.

Lorsqu'à la fin de l'année 1829 j'ai quitté Londres pour œuvrer pour l'Évangile dans le Devonshire, un frère dans le Seigneur m'a donné une carte contenant l'adresse d'une dame chrétienne bien connue, Mlle Paget, qui résidait alors à Exeter, afin que je lui rende visite, car c'était une excellente chrétienne. J'ai pris cette adresse et je l'ai mise dans ma poche, mais je ne songeais guère à aller la voir.

Pendant trois semaines, j'ai gardé cette carte dans ma poche sans faire le moindre effort pour rencontrer cette dame ; mais j'ai finalement été conduit à le faire. C'était là le moyen choisi par Dieu pour me donner mon excellente épouse. Mlle Paget m'a demandé de prêcher le dernier mardi du mois de janvier 1830, dans la salle qu'elle avait aménagée à Poltimore, un village près d'Exeter, et où M. A.N. Groves, devenu par la suite mon beau-frère, avait prêché une fois par mois avant de partir comme missionnaire à Bagdad.

J'ai volontiers accepté cette invitation, car je désirais ardemment exposer partout la précieuse vérité du retour du Seigneur, ainsi que d'autres vérités profondément importantes dont mon âme avait été remplie peu de temps auparavant. En quittant Mlle Paget, elle m'a donné l'adresse d'un frère chrétien, M. Hake, qui dirigeait un pensionnat pour jeunes filles et jeunes garçons à Northernhay House, l'ancienne résidence de M. A.N. Groves, afin que je puisse y loger à mon arrivée à Exeter en provenance de Teignmouth.

Je m'y suis rendu à l'heure convenue. Mlle Groves, qui deviendrait plus tard mon épouse bien-aimée, s'y trouvait. En effet, Mme Hake étant gravement malade depuis longtemps, Mlle Groves aidait M. Hake dans sa grande affliction en supervisant les affaires de sa maison. Ma première visite m'a amené à retourner prêcher à Poltimore un mois plus tard, et j'ai de nouveau logé dans la maison de M. Hake. Cette deuxième visite m'a ensuite conduit à prêcher une fois par semaine dans une chapelle d'Exeter. C'est ainsi que je me rendais chaque semaine de Teignmouth à Exeter, en séjournant à chaque fois chez M. Hake.

Pendant tout ce temps, mon intention avait été de ne pas me marier du tout, mais de rester libre de voyager pour le service de l'Évangile. Toutefois, après quelques mois, j'ai vu, pour de nombreuses raisons, qu'il valait mieux pour moi, en tant que jeune pasteur de moins de 25 ans, de me marier. La question importante était maintenant : à qui allais-je m'unir ? Mlle Groves était présente à mon esprit, mais le combat dans la prière fut long avant que je ne prenne une décision. En effet, je ne pouvais supporter l'idée d'enlever à M. Hake cette précieuse aide, d'autant que Mme Hake était toujours incapable d'assumer la responsabilité d'une si grande maisonnée.

Mais j'ai prié encore et encore. Finalement, voici ce qui m'a décidé : j'avais des raisons de croire que j'avais suscité de l'affection pour moi dans le cœur de Mlle Groves, et que par conséquent je devais la demander en mariage, même si cela pouvait donner l'impression d'agir avec dureté envers mon cher ami et frère M. Hake, et demander à Dieu de lui accorder une aide appropriée pour succéder à Mlle Groves. Le 15 août 1830, je lui ai donc écrit pour lui proposer de devenir ma femme, et le 19 août, lorsque je me suis rendu comme d'habitude à Exeter pour prêcher, elle a accepté. **La première chose que nous avons faite après son acceptation a été de tomber à genoux et de demander la bénédiction du Seigneur sur notre future union.**

Au bout d'environ deux ou trois semaines, le Seigneur, en réponse à nos prières, a trouvé une personne qui semblait convenir pour tenir le rôle de gouvernante pendant que Mme Hake restait malade ; et le 7 octobre 1830, nous avons été unis par les liens du mariage. Notre mariage fut de la plus grande simplicité. Nous nous sommes rendus à l'église à pied, nous n'avons pas eu de repas de noces, mais l'après-midi, nous avons réuni des amis chrétiens dans la maison de M. Hake pour commémorer la mort du Seigneur. Ensuite, je suis parti en diligence avec ma bien-aimée épouse pour Teignmouth, et le lendemain, nous nous sommes mis au travail pour le Seigneur.

Aussi simples qu'aient été nos débuts, et bien loin des habitudes du monde pour l'amour de Christ, tel a été notre pieux objectif : continuer ainsi depuis lors. Voyez maintenant la main de Dieu dans le fait de m'avoir donné ma très chère épouse : premièrement, cette adresse de Mlle Paget m'a été donnée selon les dispositions de Dieu ; deuxièmement, il a fallu qu'en fin de compte je sois amené à lui rendre visite, bien que j'aie longuement repoussé ce moment. Troisièmement, elle aurait pu me trouver un lieu de repos chez d'autres amis chrétiens, où je n'aurais pas vu Mlle Groves. Quatrièmement, mon esprit aurait pu, après tout, décider finalement de ne pas la demander en mariage.

Mais Dieu a réglé la question en parlant ainsi à ma conscience : *« Tu sais que tu as suscité de l'affection dans le cœur de cette sœur chrétienne par ta façon d'agir envers elle. Par conséquent, aussi pénible que cela puisse être de paraître manquer d'égards envers ton ami et frère, tu dois la demander en mariage ! »* J'ai obéi. J'ai écrit la lettre dans laquelle je lui faisais ma proposition, et rien d'autre qu'un flot continu de bénédictions n'en a résulté.

Permettez-moi d'ajouter ici un mot de conseil chrétien. S'engager dans l'union du mariage est l'un des événements les plus profondément importants de la vie. On ne saurait trop le traiter dans la prière.

Notre bonheur, notre utilité, et le fait de vivre ensuite pour Dieu ou pour nous-mêmes, sont souvent très intimement liés à notre choix. C'est pourquoi ce choix devrait être fait de la manière la plus fervente dans la prière. Ni la beauté, ni l'âge, ni l'argent, ni les capacités intellectuelles ne devraient dicter cette décision. Au contraire, premièrement : on devrait passer beaucoup de temps à s'attendre à Dieu pour être dirigé ; deuxièmement : on devrait avoir pour but une ferme détermination à se laisser guider par lui ; troisièmement : une véritable piété, une piété ne laissant planer aucune ombre d'un doute, devrait être la première qualité, et une qualité absolument indispensable pour un chrétien, en ce qui concerne le compagnon ou la compagne de toute une vie.

En plus de cela, cependant, il faut dans le même temps examiner calmement et patiemment s'il y a une compatibilité à d'autres égards. Par exemple, pour un homme instruit, choisir une femme qui ne l'est pas du tout est un manque de sagesse ; car bien que son amour puisse être disposé à couvrir ce défaut, cela aura des conséquences très fâcheuses en ce qui concerne les enfants.

D'après ce qui a été dit, je pense vraiment qu'il est évident que « *Celui qui est bon et bienfaisant* » m'avait donné Mlle Groves pour épouse.

Voyons maintenant quelques instants ce que j'avais reçu en elle en tant que don de Dieu. Je mentionne ici, comme sa principale qualité, qu'elle était une chrétienne véritablement consacrée. Elle n'avait qu'un seul but dans la vie : vivre pour Dieu ; et au cours des 39 années et 4 mois où j'ai été uni à elle par les liens du mariage, sa ferme détermination à vivre pour Dieu n'a cessé de grandir. En tant que chrétienne, elle était également d'un esprit doux et paisible. Je m'adresse à ceux qui la connaissaient ; et nombreux sont ceux qui la connaissaient depuis trente ans ou plus ; et qui savent à quel point elle était une excellente chrétienne.

Si tous les chrétiens étaient comme elle, les joies du ciel se trouveraient sur terre bien plus abondamment qu'elles ne le sont aujourd'hui. En elle, il avait plu à Dieu de me donner une épouse chrétienne qui, à aucun moment, ne m'a entravé dans les voies de Dieu, mais qui a cherché à fortifier mes mains en Dieu, et ce, jusque dans les épreuves les plus profondes, face aux plus grandes difficultés, et lorsque le service dans lequel elle m'aidait lui imposait les plus grands sacrifices personnels. Lorsque, de septembre 1838 à la fin de 1846, nous avons traversé les plus grandes épreuves de foi dans l'œuvre des orphelinats ; lorsque, des centaines de fois, les besoins des orphelins ne pouvaient être satisfaits que par nos propres moyens, et que, bien souvent, tout notre propre argent devait y être consacré, cette précieuse épouse ne m'a jamais fait le moindre reproche.

Au contraire, elle se joignait de tout cœur à moi pour demander à Dieu son secours par la prière, et elle attendait avec moi ce secours, et le secours venait, et alors nous nous réjouissions ensemble, et souvent nous pleurions de joie ensemble.

Mais cette précieuse épouse, qui était le don même de Dieu pour moi, me convenait aussi merveilleusement bien, de par sa nature même et son tempérament. Des milliers de fois je lui ai dit : « *Ma chérie, c'est Dieu lui-même qui t'a choisie pour moi, comme l'épouse la plus parfaite que je puisse rêver d'avoir eue !* » Quant à son éducation, elle était exactement tout ce que j'aurais pu souhaiter. Elle avait reçu une éducation très bonne et solide, et elle possédait en outre tous les talents d'une dame de bonne société. Elle jouait de la musique avec grâce et peignait magnifiquement, bien qu'elle n'ait pas passé cinq minutes au piano ou à dessiner et peindre après notre mariage. Elle possédait une connaissance supérieure de l'astronomie, avait d'excellentes bases en grammaire anglaise et en géographie, une bonne connaissance de l'histoire et du français. Elle avait également commencé le latin et l'hébreu, et avait appris l'allemand lorsqu'elle m'avait accompagné dans mon service en Allemagne, en 1843 et 1845.

Toute cette culture de l'esprit s'est avérée utile non seulement pour l'éducation de notre fille, mais elle a été plus ou moins utilisée par le Seigneur dans son service, à la louange de son nom. Elle excellait en calcul, ce qui m'a été d'une grande aide pendant 34 ans ; en effet, elle avait l'habitude d'examiner chaque mois tous les livres de comptes et les centaines de factures des directrices des différents orphelinats.

Si un commerçant ou l'une des directrices faisait la moindre erreur, elle la découvrait à coup sûr. Mais en plus de la bonne éducation d'une dame, elle possédait, ce qui est si rare parmi les dames de notre époque, une connaissance approfondie des travaux d'aiguille utiles de toutes sortes, ainsi qu'une excellente connaissance de la qualité des tissus pour les vêtements, le linge, etc. Elle s'est ainsi révélée éminemment utile en tant qu'épouse du directeur des cinq orphelinats d'Ashley Down, où elle devait commander, approuver ou rejeter des centaines de milliers de mètres de tissus de toutes sortes.

Mon épouse bien-aimée savait faire des travaux d'aiguille décoratifs comme les autres dames, et elle en avait fait dans sa jeunesse ; mais elle n'occupait pas son temps à cela, si ce n'est qu'elle tricotait de temps à autre, de ses propres chères mains, une bourse pour son mari lorsqu'elle était à la campagne pour changer d'air. Ses occupations avaient toujours un but utile. C'est pour préparer les centaines de petits lits douillets pour les chers orphelins, dont la plupart n'avaient jamais vu de tels lits, et encore moins dormi dedans, qu'elle travaillait.

C'est pour se procurer de la bonne laine ou de bonnes couvertures qu'elle s'affairait, servant ainsi le Seigneur Jésus en prenant soin de ces chers enfants endeuillés, qui n'avaient ni mère ni père pour s'occuper d'eux. C'est pour fournir d'innombrables autres objets utiles dans les orphelinats, et particulièrement pour les infirmeries des orphelins, qu'on la voyait chaque jour, à l'exception du jour du Seigneur, dans les bâtiments.

Les connaissances qui sont utiles pour aider les nécessiteux, pour soulager la souffrance, pour faire une épouse utile et une mère utile, sont tellement supérieures à la valeur des travaux décoratifs ! Mme Müller possédait et appréciait au plus haut point les connaissances utiles. Elle et ses chères sœurs avaient été élevées par une mère aussi sage qu'aimante, qui veillait à ce que, bien qu'on ne lésinât pas sur les moyens pour leur offrir une bonne école et l'enseignement d'excellents maîtres, ses filles excellent également dans les connaissances pratiques.

Puissent les mères chrétiennes qui m'écoutent aujourd'hui veiller à ce que leurs filles reçoivent une éducation qui fera d'elles des épouses utiles et des mères utiles. Nous avons vu jusqu'à présent que c'est Dieu lui-même qui m'avait donné mon épouse bien-aimée ; nous avons également vu à quel point elle me convenait ; et le don d'une telle épouse a posé un bon fondement pour un véritable bonheur conjugal.

Et étions-nous heureux ? Oui, nous l'étions véritablement. Chaque année, notre bonheur grandissait de plus en plus. Je n'ai jamais croisé mon épouse bien-aimée à l'improviste, n'importe où dans Bristol, sans être ravi de la voir. Chaque jour, lorsque nous nous retrouvions dans notre cabinet de toilette aux orphelinats pour nous laver les mains avant le dîner ou le thé, j'étais ravi de la retrouver, et elle était tout aussi heureuse de me voir.

Des milliers de fois je lui ai dit : « *Ma chérie, depuis que tu es devenue ma femme, je ne t'ai jamais vue à aucun moment sans être ravi de te voir !* » Et ce n'était pas seulement notre façon d'être durant la première année de notre union conjugale, ni la dixième, la vingtième ou la trentième année de notre vie de couple. C'est ainsi que je lui ai parlé à maintes reprises depuis le 7 octobre 1869. De plus, jour après jour, si cela m'était possible, je passais vingt minutes ou une demi-heure avec elle après le dîner dans sa chambre aux orphelinats, assis sur son canapé. Ce canapé, ainsi qu'un fauteuil confortable, lui avait été envoyé en 1860 par l'amour d'un frère chrétien, alors qu'elle souffrait de rhumatismes depuis environ neuf mois.

Je savais que cela lui faisait du bien que son cher esprit actif et ses mains se reposent, et je savais bien qu'elle ne le ferait que si son mari était à ses côtés. De plus, j'avais moi aussi besoin d'un peu de repos après le dîner en raison de ma faible digestion ; c'est pourquoi je passais ces précieux moments avec ma femme chérie. Nous étions assis là, côte à côte, sa main dans la mienne, comme une habitude, échangeant quelques mots affectueux ou restant silencieux, mais infiniment heureux dans le Seigneur et l'un avec l'autre, que nous parlions ou que nous soyons silencieux.

Et il en fut ainsi à maintes reprises depuis le 7 octobre 1869, c'est-à-dire dans la quarantième année de notre vie conjugale. Notre bonheur en Dieu et l'un en l'autre était indescriptible. Nous n'avions pas seulement quelques jours heureux par an, ni un mois de bonheur par an ; mais nous avons douze mois de bonheur par an, et cela, année après année. Maintes et maintes fois, j'ai dit à ma bien-aimée, et cela encore et encore, même dans la quarantième année de notre union conjugale : « *Ma chérie, penses-tu qu'il y ait un couple à Bristol, ou dans le monde entier, qui soit plus heureux que nous ?* » Pourquoi est-ce que je fais référence à tout cela ? Pour montrer à quel point une épouse véritablement pieuse, qui par ailleurs lui convient à d'autres égards, est une bénédiction remarquablement grande pour un mari.

Mais tout en reconnaissant pleinement que le fondement de notre véritable bonheur spirituel dans la vie conjugale reposait sur le fait que ma très chère épouse était une chrétienne déterminée, qu'elle me convenait à d'autres égards et m'avait ainsi été donnée par Dieu, je suis en même temps tout à fait convaincu que cela n'aurait pas suffi à maintenir un véritable bonheur conjugal pendant 39 ans et quatre mois s'il n'y avait pas eu autre chose. Je dois donc ajouter ici les points suivants :

Premièrement, par la grâce de Dieu, nous n'avions tous deux qu'un seul but dans la vie : vivre pour Christ. Tout le reste était pour nous d'une importance très secondaire. Malgré nos faiblesses et nos défaillances de bien des manières, nous ne nous sommes jamais écartés de ce saint et unique but dans la vie.

Cette pieuse détermination et ce pieux objectif, que nous nous efforcions d'accomplir jour après jour, ont grandement, et même nécessairement, ajouté à notre véritable bonheur, et par conséquent à l'accroissement de notre bonheur conjugal. Si cela venait à manquer chez deux chrétiens unis par les liens du mariage, qu'ils ne soient pas surpris si le bonheur conjugal, le véritable bonheur conjugal, vient également à manquer.

Deuxièmement, pendant ces 39 ans et quatre mois, nous avons eu la bénédiction d'avoir une abondance de travail à accomplir, et nous l'avons accompli ; par la grâce de Dieu, nous nous y sommes consacrés, et cette abondance de travail a grandement contribué à accroître notre bonheur.

Nos matinées ne commençaient jamais dans l'incertitude de savoir comment passer la journée ni quoi faire ; car dès que la journée commençait, nous avions toujours une abondance de travail. Je considère cela comme une bénédiction particulière, qui a grandement accru notre bonheur et a rendu extrêmement doux les brefs moments que nous pouvions passer à nous reposer en compagnie l'un de l'autre. Beaucoup de vrais chrétiens commettent même l'erreur de viser une position où ils seraient libres de tout travail et auraient tout leur temps libre. Ils ne savent pas qu'ils souhaitent là un très grand mal, plutôt qu'une très grande bénédiction. Ils oublient qu'ils désirent une période où, faute d'occupation régulière, ils seront particulièrement exposés à la tentation.

Troisièmement, bien que nos occupations aient toujours été considérables, particulièrement au cours des 25 dernières années, nous n'avons jamais permis qu'elles empiètent sur le soin de notre propre âme. Avant de nous mettre au travail, nous avions pour habitude de prendre nos temps de prière et de lecture des Saintes Écritures. Si les enfants de Dieu négligent cela, et laissent leur travail ou leur service pour Dieu empiéter sur le soin de leur propre âme, ils ne pourront être heureux en Dieu sur le long terme ; et leur bonheur conjugal devra par conséquent en souffrir.

Quatrièmement, enfin, et c'est le point le plus important à noter : depuis de nombreuses années, vingt, trente ans ou plus, je ne sais pas exactement, en plus de nos temps de prière personnelle et de prière en famille, nous avons aussi l'habitude d'avoir nos temps de prière ensemble.

Pendant de nombreuses années, ma précieuse épouse et moi-même prenions un petit moment pour prier ensemble immédiatement après la prière familiale du matin, afin de présenter à Dieu les sujets d'action de grâces ou les sujets de prière les plus importants pour la journée. Si de très lourdes épreuves pesaient sur nous, ou si nos besoins d'une nature ou d'une autre étaient particulièrement grands, nous priions de nouveau après le dîner, lorsque je lui rendais visite dans sa chambre, comme mentionné précédemment. En période de difficultés ou de nécessités extraordinaires, cela pouvait se répéter une ou deux fois de plus dans l'après-midi, bien que ce fût très rarement le cas. Ensuite, le soir, pendant la dernière heure de notre présence à l'orphelinat, et ce, quelle que soit la quantité de travail qu'il nous restait à accomplir, il était habituellement convenu que cette heure était consacrée à la prière.

Mon épouse bien-aimée venait alors dans mon bureau, et nos prières, nos supplications et nos intercessions, mêlées d'actions de grâces, duraient généralement quarante à cinquante minutes, et parfois toute l'heure. Lors de ces moments, nous présentions peut-être cinquante points, personnes ou circonstances différents devant Dieu. Le fardeau de notre prière était généralement de la même nature, sauf lorsque nos prières se transformaient en louanges, ou lorsque de nouveaux sujets s'ajoutaient, ou encore lorsque des miséricordes ou des bénédictions particulières, ou des difficultés ou des épreuves particulières, nous amenaient à varier notre prière pendant un moment.

Nous ne nous sommes jamais réunis ainsi pour prier sans avoir, pour diverses raisons, des motifs d'action de grâces ; mais, en même temps, nos temps de prière n'arrivaient jamais sans que nous ayons d'abondantes raisons de « *décharger notre fardeau sur le Seigneur* » (1 Pierre 5.7).

Je recommande tout particulièrement à tous les maris et épouses chrétiens ces temps de prière en commun, je veux dire en plus de la prière familiale. Je considère que cela a été, dans notre propre histoire, le grand secret de la pérennité non seulement de notre bonheur conjugal, mais aussi d'un amour l'un pour l'autre qui était encore plus abondamment frais et chaleureux qu'il ne l'était au cours de la première année, alors que nous étions pourtant extrêmement attachés l'un à l'autre.

Deuxièmement, le Seigneur a été bon et bienfaisant en me laissant si longtemps ma précieuse épouse.

Je pense qu'il a été clairement démontré aux chrétiens qui m'écoutent que Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus et mon Père par la foi en son nom, m'a donné mon épouse bien-aimée. Je vais maintenant m'efforcer de montrer tout aussi clairement que la main de Dieu a été très distinctement visible dans le fait de me la laisser comme compagne dans la joie, la peine et le service pendant 39 ans et 4 mois.

J'ai mentionné précédemment que nous nous étions mariés le 7 octobre 1830. Le 9 août 1831, après dix-sept heures de souffrances des plus atroces, ma femme bien-aimée a accouché d'un enfant mort-né. Sa vie avait été, humainement parlant, en très grand danger, et elle est restée dans le plus grand danger pendant plusieurs semaines par la suite, à tel point que deux médecins lui rendaient visite chaque jour, voire deux ou trois fois par jour. Qu'elle n'ait pas succombé à ce moment-là, mais qu'elle ait été relevée et qu'elle m'ait été rendue pour encore 38 ans et six mois, était l'œuvre de Dieu.

Ce fut, je le crois, le résultat de mes cris les plus fervents vers Dieu pour obtenir cette bénédiction. Toutefois, ma très chère épouse n'a jamais plus retrouvé pleinement la santé et la force qui étaient les siennes auparavant.

La deuxième fois où sa vie fut de nouveau, humainement parlant, en très grand danger, ce fut quatre mois après notre arrivée à Bristol, lors de son accouchement le 16 septembre 1832. Elle était très malade et en très grand danger. J'ai passé la nuit entière en prière. Mais Dieu a eu pitié de moi : non seulement il a épargné ma précieuse épouse pour moi, mais il a aussi fait d'elle la mère vivante d'un enfant vivant. Notre fille bien-aimée nous a été donnée le 17 septembre 1832. Le 19 mars 1834, elle est devenue la mère vivante d'un petit garçon vivant ; mais cette fois-là fut aussi manifestement exempte de grand péril, en apparence, que les deux fois précédentes avaient été l'inverse. En cela aussi, je reconnais la main de Dieu.

Environ un an plus tard, alors qu'elle séjournait chez un ami chrétien à Stoke Bishop et qu'elle se promenait, une voiture à cheval est soudainement arrivée et a fait demi-tour à toute vitesse. Ma femme bien-aimée a failli être tuée, mais Dieu, d'une manière manifeste, a préservé sa vie, bien qu'elle ait été quelque peu meurtrie en tombant alors qu'elle cherchait à se sauver.

Le 12 juin 1838, mon épouse bien-aimée est tombée malade. J'avais souvent prié dans l'attente de son heure. Elle a enduré les souffrances les plus intenses de peu après neuf heures jusqu'à minuit. Les heures ont ainsi passé les unes après les autres jusqu'à onze heures le lendemain matin. Un autre médecin a alors été appelé, à la demande de celui qui s'occupait d'elle. À trois heures de l'après-midi, elle a accouché d'un enfant mort-né. J'ai passé toute la nuit en prière, dans la mesure où mes forces me le permettaient.

J'ai fini par crier grâce, et Dieu m'a entendu. Pendant plus de quinze jours après son accouchement, ma précieuse épouse fut si malade que ses deux médecins venaient deux ou trois fois par jour. Sa vie était, humainement parlant, en très grand danger. Mais cette fois encore, « *Celui qui est bon et bienfaisant* » me l'a rendue, pour me la laisser encore 31 ans et six mois de plus, et pour la rendre plus utile que jamais pour moi et pour l'œuvre des orphelinats. La main de Dieu, en épargnant sa vie en 1838, a été des plus manifestes.

En 1845, mon épouse bien-aimée m'a accompagné pour la deuxième fois en Allemagne, où j'avais l'intention d'œuvrer pour l'Évangile, et plus particulièrement de rédiger des traités en allemand pour les diffuser par dizaines de milliers, en même temps que mon récit autobiographique en allemand.

Peu après notre arrivée à Stuttgart, elle est tombée gravement malade, mais Dieu l'a alors aussi rétablie et me l'a rendue pour 24 ans et six mois de plus. Au cours de l'été 1859, elle s'est plainte d'une faiblesse au bras gauche qui, après un certain temps, s'est accentuée au lieu de diminuer. Vers la fin du mois d'octobre, après avoir été exposée à un courant d'air, ce bras gauche affaibli est devenu extrêmement douloureux, et après un jour ou deux, il a considérablement enflé ; sa main, en particulier, a beaucoup grossi.

Il a même fallu briser cette alliance même que je lui avais passée au doigt lors de notre mariage, le 7 octobre 1830. Son bras et sa main ont empiré et sont restés dans cet état semaine après semaine. Cette pièce où j'avais l'habitude de rendre ces joyeuses visites à ma femme bien-aimée après le dîner et à d'autres moments, fut désormais, et pour longtemps, vide de sa présence, semaine après semaine. Mais voici quel était l'état de mon cœur à ce moment-là.

Lorsque cette très lourde affliction a commencé, je me suis dit : *« Pendant vingt-neuf ans, le Seigneur m'a accordé cette précieuse épouse avec relativement peu de maladies. Vais-je maintenant être mécontent parce qu'il lui a plu de l'affliger ainsi dans la trentième année de notre union conjugale ? Non, il me convient plutôt d'être très reconnaissant de l'avoir eue si longtemps en relativement bonne santé, et de me soumettre entièrement à la volonté du Seigneur ! »*

C'est ce que mon âme a été rendue capable de faire. Bien que j'aie ressenti cruellement son absence dans l'œuvre des orphelinats pendant près de neuf mois, à l'exception de quelques rares fois où elle est venue en voiture pour donner diverses directives, comme je voyais la main de Dieu en toutes choses et que j'étais rendu capable de tout accepter de sa main, mon âme a été gardée dans la paix. Jour après jour, nous pouvions toujours avoir nos précieux temps de prière, et jour après jour aussi, nous supplions Dieu, si cela était possible, de bien vouloir dans sa grâce restaurer ce bras et cette main si faibles, et de me l'épargner encore pour le service.

Finalement, en avril 1860, ma très chère épouse en est arrivée au point où notre aimable et très attentif médecin a recommandé qu'elle aille à Clevedon pour y prendre des bains de mer chauds, afin de soulager son bras et sa main. Je l'ai donc emmenée à Clevedon ; notre fille est restée avec elle, et j'y descendais moi-même aussi souvent que possible. Les bains de mer chauds semblaient bien lui convenir, et des progrès semblaient avoir été accomplis lorsque, un jour, en revenant du bain, elle a glissé en quittant la route pour monter sur le trottoir près de son logement. Elle est tombée, heurtant le mur avec sa tête et tombant sur son bras affaibli, qu'elle portait en écharpe et qui l'avait rendue incapable d'amortir sa chute.

Elle semblait morte, et notre chère fille a couru jusqu'au logement pour chercher de l'aide. Mais lorsqu'elle est revenue, sa chère mère, qui avait été étourdie par la chute, avait repris connaissance et a pu être transportée dans son lit. Tout semblait alors bien sombre et bien triste. La perspective de voir les rhumatismes disparaître de son bras et de sa main semblait entièrement évanouie, et ma précieuse épouse allait plus mal que jamais.

Je me rendais alors chaque soir à Clevedon, après ma journée de travail à Ashley Down, pour veiller sur elle la nuit. Ses souffrances ont été très grandes pendant un certain temps, mais elles se sont progressivement atténuées. Elle est revenue à l'état dans lequel elle se trouvait lors de son arrivée à Clevedon ; et, après un séjour de plus de trois mois dans cette ville, une amélioration considérable lui avait été accordée. Elle est alors rentrée à Bristol et a passé environ six semaines à la maison.

Puis, je l'ai emmenée avec ma fille à Teignmouth pour un mois, afin qu'elle puisse encore changer d'air et continuer les bains de mer chauds, qui lui avaient manifestement fait beaucoup de bien. Au moment de notre retour de Teignmouth, ma très chère épouse était suffisamment rétablie, quant à l'usage de son bras et de sa main, pour pouvoir reprendre son travail aux orphelinats. Sa chère main avait tellement dégonflé que son alliance, réparée par un bijoutier, pouvait de nouveau être glissée à son doigt. Combien le Seigneur a été bon de m'épargner ma très chère épouse lors de cette maladie en 1859 ! Combien il a été bon pour moi de ne pas permettre qu'elle soit tuée sur le coup lors de cette lourde chute à Clevedon ! Je le magnifie pour cela ! « *Il est bon et bienfaisant* ».

Mais je ne saurais clore cette partie sans relever un point particulier. Ma très chère épouse avait travaillé si dur en 1856, 1857, 1858 et 1859, lorsque, avec l'ouverture du nouvel orphelinat n° 2 et la perspective d'ouvrir le n° 3, il y avait une telle abondance de travail que sa santé s'était trouvée dans un état de grande faiblesse et que ses forces avaient considérablement diminué.

Je l'avais suppliée de ne pas travailler autant, mais en vain ; elle aimait le travail, elle ne supportait pas d'être oisive. Et c'est en raison de son état de santé très affaibli que les rhumatismes ont eu un tel effet sur elle. Mais voyez maintenant comment le Seigneur a agi. Cette maladie même, aussi douloureuse qu'elle ait été pour elle et aussi éprouvante qu'elle ait été pour moi, est devenue le précieux instrument de Dieu pour épargner aux orphelins leur véritable amie, pour épargner à ses propres sœurs une sœur, à sa propre fille une mère, et à son pauvre mari une précieuse épouse pour dix années supplémentaires.

Cette maladie même l'a obligée à se reposer bien plus qu'elle ne l'aurait fait autrement. Il lui a également été ordonné médicalement de prendre une nourriture plus consistante qu'elle ne l'aurait prise sinon ; et en octobre 1860, sa santé était bien meilleure qu'elle ne l'avait été depuis des années. Combien est vraie cette parole, à l'œuvre dans ce cas précis : « *Nous savons, du reste, que toutes choses concourent au bien de ceux qui aiment Dieu* » (Romains 8.28). Nous avons vu maintenant combien le Seigneur a été bon pour moi en m'épargnant ma très chère épouse pendant 39 ans et quatre mois, alors qu'elle aurait pu m'être enlevée plus tôt. Il reste maintenant à montrer :

Que troisièmement, « le Seigneur est bon » et qu'il a été bienfaisant en me retirant ce qui faisait les délices de mes yeux.

Peut-être que tous les chrétiens qui m'ont écouté n'auront aucune difficulté à admettre de tout cœur que « *le Seigneur a été bon et bienfaisant* » en me donnant une telle épouse ; et ils admettront probablement aussi très volontiers qu'il a été bon et bienfaisant en me la laissant si longtemps.

Mais je demande à ces chers amis chrétiens d'aller plus loin avec moi, et de dire du fond de leur cœur : « *Le Seigneur a été bon et bienfaisant* » en retirant à son mari cette épouse si utile, charmante et excellente, et ce au moment même où, humainement parlant, il avait plus que jamais besoin d'elle. En disant cela, je ressens le vide dans mon cœur.

Cette personne si charmante n'est plus avec moi pour partager mes joies et mes peines. Chaque jour, elle me manque de plus en plus. Chaque jour, je vois de plus en plus à quel point sa perte est grande pour les orphelins. Pourtant, sans aucun effort, au plus profond de mon âme, je me réjouis continuellement de la joie de cette bien-aimée qui nous a quittés. Son bonheur me donne de la joie. Ma chère fille et moi-même ne voudrions pas la faire revenir, même s'il était possible d'y parvenir d'un simple geste de la main.

C'est Dieu lui-même qui a agi ; nous sommes satisfaits de lui. Au cours des deux ou trois dernières années, il était très évident pour mon cœur et mon œil aimants que ma précieuse compagne de tant d'années voyait de nouveau sa santé décliner. Non seulement elle avait considérablement maigri, mais elle semblait manifestement beaucoup plus mal en point qu'autrefois. Je l'ai suppliée de travailler moins et de se nourrir davantage ; mais je n'ai pu la convaincre ni sur l'un ni sur l'autre point. Lorsque j'exprimais mon chagrin de la voir souvent rester éveillée la nuit pendant deux heures ou plus, elle me disait : « *Mon cher, je vieillis, et les personnes âgées n'ont pas besoin d'autant de sommeil !* »

Lorsque je lui faisais part de ma crainte que sa santé ne se détériore à nouveau, comme en 1859, et que je craignais le pire, elle répondait : « *Mon chéri, je pense que le Seigneur me permettra de voir les nouveaux orphelinats n° 4 et n° 5 meublés et ouverts, et alors je pourrai rentrer à la maison ; mais ce que je souhaite par-dessus tout, c'est que le Seigneur Jésus vienne, et que nous puissions tous partir ensemble !* » Ainsi, son cher esprit et ses mains étaient à l'œuvre, et comme il y avait une telle abondance de travail à accomplir de multiples façons, elle était généralement à l'ouvrage toute la journée aux orphelinats.

C'est dans ces circonstances qu'elle a pris froid au début du mois de janvier, ce qui a déclenché une toux des plus pénibles, à tel point qu'elle n'avait jamais eu une toux aussi forte au cours des 39 années précédentes. Ce n'est qu'avec difficulté que j'ai pu la convaincre de me laisser faire appeler notre cher ami médecin ; car elle minimisait même ses propres maladies, tout en étant des plus soucieuses de la santé des autres, particulièrement de la mienne, de celle de notre fille et de ses sœurs.

Je l'ai alors affectueusement pressée de se rendre aux orphelinats et d'en revenir en voiture, ainsi que de s'allonger un peu sur son canapé après le dîner, comme l'avait conseillé notre aimable ami médecin. C'est pendant la période de cette toux pénible que j'ai pris son pouls, car je voulais savoir comment se portait sa santé en général, et j'ai constaté qu'elle avait un pouls très faible, irrégulier et intermittent. Cela n'a fait que trop confirmer mes craintes concernant sa santé au cours des deux ou trois dernières années.

Pourtant, ma précieuse épouse refusait d'admettre qu'elle souffrait d'un quelconque mal important. Grâce aux soins médicaux, au fait qu'elle ait entièrement évité l'air de la nuit, qu'elle se soit déplacée en fiacre pour aller et venir aux orphelinats, grâce à un régime alimentaire plus riche et quelque peu modifié, et en se reposant un peu plus que d'habitude, la toux pénible a été si complètement éliminée qu'il n'en est resté presque aucune trace. Ma bien-aimée a pu de nouveau sortir pour le culte public, en fiacre, les matins des dimanches 23 et 30 janvier, mais elle est restée à la maison le soir pour éviter le retour de la toux.

Le dimanche 30 janvier, il y avait une raison supplémentaire de ne pas sortir le soir : elle ressentait une douleur dans le bas du dos et dans le bras droit. Cette douleur, au lieu de s'atténuer, s'est plutôt aggravée le lundi 31 janvier. Nous avons pensé qu'il valait mieux faire appeler notre cher ami médecin pour qu'il vienne la voir, si possible avant notre départ pour les orphelinats ; mais comme il était déjà sorti pour rendre visite à ses patients, ma chère épouse est partie en fiacre pour les orphelinats.

Notre fille l'a accompagnée pour travailler sous sa direction, car on craignait que sa douleur ne l'empêche d'agir elle-même de façon active. La journée s'est passée tant bien que mal, bien que la douleur ait augmenté au lieu de diminuer.

À l'heure du thé, elle est rentrée en voiture avec sa sœur, Mlle Groves, qui était elle aussi dans un état de santé très précaire depuis des semaines, et avec notre fille. Je suis resté pour assister le soir à notre réunion publique de prière habituelle à la chapelle de Salem. À mon retour à la maison, j'ai découvert que notre cher ami médecin, M. Josiah Prichard, était passé. Il avait ordonné à ma très chère épouse de se coucher, de rester au lit et de faire allumer un feu dans sa chambre, déclarant qu'il s'agissait d'un rhumatisme articulaire aigu, ou ce que l'on appelle communément un rhumatisme infectieux (ou fièvre rhumatismale).

Elle a beaucoup souffert pendant la nuit suivante, mais le lendemain, et particulièrement dans la nuit de mardi à mercredi, la douleur fut encore plus vive. Ses membres sont devenus un à un si douloureux qu'elle ne pouvait ni les bouger ni supporter qu'on les touche, à l'exception du bras et de la main qui avaient été si faibles dix ans auparavant. Lorsque j'ai entendu le diagnostic de M. Prichard, à savoir que la maladie était un rhumatisme articulaire aigu, je m'attendais naturellement au pire quant à l'issue, en raison de ce que j'avais découvert sur l'activité du cœur de ma très chère épouse lorsque j'avais pris son pouls.

Mais bien que mon cœur fût sur le point de se briser en raison de la profondeur de mon affection, je me suis dit : « *Le Seigneur est bon et bienfaisant* », « *tout sera conforme à son propre caractère béni. Rien d'autre que ce qui est bon, à son image, ne peut venir de lui. S'il lui plaît de reprendre ma très chère épouse, ce sera une bonne chose, à son image. Ce que je dois faire, en tant que son enfant, c'est d'être satisfait de ce que fait mon Père, afin de pouvoir le glorifier !* » Après cela, non seulement mon âme a tendu vers ce but, mais, par la grâce de Dieu, elle l'a atteint. J'étais satisfait de Dieu.

Le mardi 1er février, j'étais seul dans le bureau de ma précieuse épouse aux orphelinats. Elle était à la maison, au lit, chose qui ne s'était pas produite depuis plus de neuf ans, pour autant que je m'en souviens. Dans sa pièce étaient accrochés un certain nombre de textes précieux des Saintes Écritures, imprimés en gros caractères, prévus pour chaque jour du mois, et intitulés « Le consolateur silencieux ». La page qui était alors affichée contenait ces mots : « *Je sais, ô Éternel ! que tes jugements sont justes ; c'est par fidélité que tu m'as humilié* » (Psaume 119.75). Je l'ai lu encore et encore, et à chaque fois le plus profond de mon âme répondait : « *Oui, Seigneur, tes jugements sont justes. J'en suis satisfait.* »

Tu connais la profondeur de l'affection de ton pauvre enfant pour son épouse bien-aimée, pourtant je suis satisfait de tes jugements, et le plus profond de mon âme déclare que c'est par fidélité que tu m'as humilié. Tout cela est conforme à cet amour dont tu m'as aimé en Jésus-Christ, et quelle qu'en soit l'issue, tout ira bien ! »

Il était également écrit sur cette page du « Consolateur silencieux » : « *Mes destinées sont dans ta main* » (Psaume 31.15). Mon cœur a répondu en lisant ces mots : « *Oui, mon Père, les destinées de ma femme chérie sont dans tes mains. Tu feras la meilleure chose qui soit pour elle et pour moi, que ce soit la vie ou la mort. Si cela est possible, relève encore ma précieuse épouse, tu en es capable, bien qu'elle soit si malade ; mais quelle que soit la manière dont tu agis envers moi, aide-moi seulement à continuer d'être satisfait de ta sainte volonté !* »

Pendant toute la semaine, alors que mon épouse bien-aimée reposait sur son lit de mort, ces vers du précieux cantique : « Il en est Un au-dessus de tous les autres » Oh ! combien Il aime ! » m'ont sans cesse accompagné :

« Il nous accordera les meilleures bénédictions,
Il ne nous arrivera jamais rien d'autre que du bien,
Il nous conduira en sécurité jusqu'à la gloire,
Oh ! Combien Il aime ! »

Mon cœur répondait continuellement : « *Il ne nous arrivera jamais rien d'autre que du bien !* » Au plus profond de mon âme, j'avais l'assurance que, quelle que soit la façon dont mon Père aimant agirait envers son pauvre enfant, ce serait pour son bien.

Le mercredi 2 février, ma femme bien-aimée étant relativement épargnée par la douleur, je lui ai lu, avant de me rendre aux orphelinats, ce verset tiré du Psaume 84 : « *Car l'Éternel Dieu est un soleil et un bouclier, l'Éternel donne la grâce et la gloire, Il ne refuse aucun bien à ceux qui marchent dans l'intégrité* ».

Après avoir lu ce verset, j'ai dit : « *Ma chérie, nous avons tous deux reçu la grâce, et nous recevrons par conséquent la gloire ; et puisque, par la grâce de Dieu, nous marchons dans l'intégrité, il ne nous refusera rien de ce qui est bon pour nous !* »

Elle a de toute évidence été bénie par ce verset, car elle en a parlé à notre fille dans le courant de la journée.

Pour mon propre cœur, ce verset fut un grand soutien, car je me suis dit maintes et maintes fois : « *Je marche dans l'intégrité, et par conséquent mon Père ne me refusera rien de ce qui est bon pour moi !* » ; si donc le rétablissement de ma très chère Mary est bon pour moi, il me sera assurément accordé ; dans le cas contraire, je dois chercher à glorifier Dieu par la plus parfaite soumission à sa sainte volonté.

Le jeudi 3 février, j'ai vu à l'évidence à quel point M. Prichard jugeait le cas grave. En fait, je l'avais déjà remarqué le mercredi soir, car je devais donner à ma chère épouse, toutes les deux heures pendant la nuit, une petite quantité de bouillon de bœuf ou une cuillère à café de vin. Mais les souffrances de cette nuit-là la conduisirent bientôt au terme de son pèlerinage terrestre.

Vers dix heures du matin, le cher M. Prichard, qui depuis le début passait deux fois par jour, et qui avait fait tout ce que la compétence médicale associée à la bonté chrétienne pouvait faire, est venu la voir et l'a trouvée, comme je le pensais, bien plus mal. Il a immédiatement proposé de faire appeler le Dr Black et d'attendre son arrivée. Vers onze heures, le Dr Black a eu l'amabilité de venir, a examiné la chère malade et a confirmé ce que M. Prichard m'avait dit juste avant, à savoir que tout espoir de guérison était perdu.

Après le départ des médecins, j'ai senti qu'il était de mon devoir d'annoncer à ma précieuse épouse que le Seigneur Jésus venait la chercher. Sa réponse fut : « *Il viendra bientôt !* » Je crois qu'elle voulait dire par là que le Seigneur reviendrait bientôt, et que nous serions de nouveau réunis.

Tant qu'il y avait encore de la vie, j'ai estimé qu'il était de mon devoir de faire jusqu'au bout tout ce que la science médicale pouvait concevoir, et tout ce que l'amour de ma part pouvait accomplir. À une heure et demie de l'après-midi, alors que je lui donnais son médicament, puis un peu plus tard une cuillerée de vin coupé d'eau, j'ai remarqué qu'elle avait du mal à avaler, et quelques minutes plus tard, qu'elle ne pouvait plus articuler distinctement.

Elle a essayé de se faire comprendre, mais je n'y suis pas parvenu. Je me suis assis calmement devant elle, et environ un quart d'heure plus tard, j'ai remarqué que ses chers yeux brillants s'étaient figés. J'ai alors appelé notre chère fille et sa tante, Mlle Groves, en leur annonçant que notre bien-aimée était en train de s'éteindre. Elles sont aussitôt venues dans la chambre et ont été bientôt rejointes par Mme Mannering, une autre sœur de ma très chère épouse.

Nous sommes restés tous les quatre assis en silence pendant environ deux heures et demie, veillant sur les derniers instants de cette personne tant aimée, quand, vers quatre heures vingt de l'après-midi en ce jour du Seigneur du 6 février 1870, elle s'est endormie en Jésus. Je suis alors tombé à genoux et j'ai remercié Dieu pour sa délivrance et pour l'avoir prise auprès de lui, et j'ai demandé au Seigneur de nous aider et de nous soutenir. Mon âme était si soutenue et si paisible que, si j'en avais eu la force physique et si je n'avais pas eu des devoirs familiaux évidents à remplir, j'aurais pu prêcher immédiatement après ; et le passage sur lequel j'aurais prêché aurait été celui qui constitue le texte de ce sermon.

Je le répète encore : « *Le Seigneur a été bon et bienfaisant* » en reprenant mon épouse bien-aimée, parce que, premièrement, elle avait travaillé longtemps, très longtemps et énormément sur cette terre, et il lui plaisait maintenant de l'affecter à un autre service.

Deuxièmement, « *il a été bon et bienfaisant* » en la délivrant de sa douleur et de sa souffrance, qu'elle avait endurées à un si haut degré au cours de la dernière semaine de sa vie.

Troisièmement, « *il a été bon et bienfaisant* » en la prenant elle, plutôt qu'en m'enlevant moi et en la laissant. J'adore la bonté du Seigneur en cela, de lui avoir épargné cette lourde épreuve, comme je pense que cela l'aurait été pour elle, et je la supporte volontiers à sa place. Il a été, par-dessus tout, bon et bienfaisant en accordant à ma très chère épouse ce qui était depuis longtemps le désir de son cœur : être pour toujours avec Jésus.

Il y a de cela deux ans déjà, notre fille avait vu les lignes suivantes, écrites par sa chère mère dans l'un de ses carnets gardés aux orphelinats. Je n'en savais rien, mais notre fille m'a montré ce joyau précieux deux jours après la mort de sa chère mère, et je l'ai maintenant sous les yeux. Voici les mots qui y sont écrits : « *S'il plaisait au Seigneur de rappeler M. M. (Mary Müller) par un départ soudain, qu'aucun des bien-aimés survivants ne considère que ce soit là une forme de jugement, ni envers elle ni envers eux. Elle a si souvent ressenti, lorsqu'elle jouissait d'une proximité consciente avec le Seigneur : « Qu'il serait doux de partir maintenant et d'être pour toujours avec Jésus », que rien d'autre que le choc que cela causerait à son époux et à son enfant bien-aimés, etc., n'a freiné en elle le désir ardent que son esprit heureux prenne ainsi son envol. Précieux Jésus ! Que ta volonté, en cela comme en toute autre chose, et non la sienne, soit faite ! »*

Avec de telles paroles sous les yeux, et sachant par ailleurs, comme je le sais, le profond attachement personnel que ma très chère épouse portait à ce Saint béni qui a été suspendu pour nous à la croix, comment pourrait-il en être autrement : le plus profond de mon âme se réjouit de la joie qu'éprouve désormais ma bien-aimée d'être avec le Seigneur Jésus pour l'éternité.

La profondeur de mon amour pour elle se réjouit de sa propre joie. Souvenez-vous de cette parole de notre Seigneur : « *Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je vais au Père* » (Jean 14.28). En tant que mari, je ressens chaque jour de plus en plus l'absence de cette compagne agréable, utile et aimante. En tant que directeur des cinq orphelinats, elle me manque d'innombrables manières, et elle me manquera encore de plus en plus. Mais en tant qu'enfant de Dieu et en tant que serviteur du Seigneur Jésus, je m'incline. Je suis satisfait de la volonté de mon Père céleste, je cherche à le glorifier par une soumission parfaite à sa sainte volonté, je baise continuellement la main qui m'a ainsi affligé ; mais je dis aussi que je la retrouverai pour passer une heureuse éternité avec elle.

Tous ceux qui m'écoutent maintenant retrouveront-ils ma précieuse épouse ? Seuls la retrouveront ceux qui ont prononcé leur propre condamnation en tant que pécheurs coupables, et qui ont placé leur confiance uniquement dans le Seigneur Jésus pour le salut de leur âme. Il est venu dans le monde pour sauver les pécheurs, et tous ceux qui croient en lui seront sauvés ; mais sans la foi au Seigneur Jésus, nous ne pouvons être sauvés.

Que tous ceux qui ne sont pas encore réconciliés avec Dieu par la foi au Seigneur Jésus se préoccupent sérieusement de leur âme, de peur qu'une fièvre soudaine ne les terrasse et ne les trouve pris au dépourvu, ou de peur que le Seigneur Jésus ne revienne soudainement avant qu'ils ne soient prêts à le rencontrer. Que le Seigneur, dans sa miséricorde, accorde qu'il n'en soit pas ainsi. Amen.

10. DISCOURS AUX JEUNES CONVERTIS.

Un sermon prêché au « Conference Hall de Mildmay ». En tant que personne qui connaît le Seigneur depuis cinquante ans et qui a travaillé dans la prédication et l'enseignement, je devrais être en mesure, dans une certaine mesure, de prêter main-forte à ces jeunes croyants.

Et si Dieu daigne utiliser l'aveu de mes propres échecs, auxquels je ferai référence, ainsi que mon expérience, pour aider d'autres personnes à marcher sur le chemin qui mène au ciel, je suis convaincu que votre venue ici n'aura pas été vaine. C'était là le but même de mon départ de chez moi : pouvoir aider ces chers jeunes frères.

La manière de lire la Parole.

L'un des points les plus profondément importants est de veiller à lire la Parole de Dieu avec attention et dans la prière, et de la méditer. C'est pourquoi je voudrais attirer tout particulièrement votre attention sur un verset de l'Épître de Pierre (1 Pierre 2.2), où nous sommes spécialement exhortés par le Saint-Esprit, par l'intermédiaire de l'apôtre, à ce sujet. Pour bien comprendre le contexte, lisons le premier verset : « *Rejetant donc toute malice et toute ruse, la dissimulation, l'envie, et toute médisance, désirez, comme des enfants nouveau-nés, le lait spirituel et pur, afin que par lui vous croissiez pour le salut, si vous avez goûté que le Seigneur est bon* ».

Le point particulier auquel je fais référence se trouve dans le deuxième verset : « *désirez, comme des enfants nouveau-nés, le lait spirituel et pur* ». De même que la croissance dans la vie naturelle s'obtient grâce à une alimentation appropriée, de même dans la vie spirituelle, si nous désirons grandir, cette croissance ne peut s'obtenir que par l'intermédiaire de la Parole de Dieu. Il n'est pas dit ici, comme certains pourraient être très enclins à le dire, que « *la lecture de la Parole peut avoir de l'importance dans certaines circonstances !* » Il n'est pas dit non plus que vous pouvez tirer profit de la lecture de la déclaration qui est faite ici ; c'est de la « Parole », et de la Parole seule, que l'apôtre parle, et de rien d'autre.

Attachez-vous à la Parole de Dieu.

Vous dites que la lecture de tel traité ou de tel livre vous fait souvent du bien. Je ne le conteste pas. Néanmoins, l'instrument qu'il a particulièrement plu à Dieu d'établir et d'utiliser, c'est la Parole elle-même. C'est exactement dans la mesure où les disciples du Seigneur Jésus-Christ y prêteront attention qu'ils deviendront forts dans le Seigneur ; et dans la mesure où elle sera négligée, ils seront faibles. Il arrive que l'on néglige des bébés, et quelle en est la conséquence ? À cause de cette négligence précoce, ils ne deviennent jamais des hommes ou des femmes en bonne santé.

Peut-être, et c'est l'une des formes les plus nuisibles de cette négligence, reçoivent-ils une alimentation inadaptée, ce qui les empêche d'atteindre la pleine vigueur de l'âge adulte. Il en va de même pour la vie divine. C'est un point de la plus haute importance que d'obtenir la bonne nourriture spirituelle tout au début de cette vie. Quelle est cette nourriture ? C'est « *le lait spirituel et pur* » ; c'est la nourriture appropriée pour fortifier la vie nouvelle. Écoutez donc, mes chers frères et sœurs, quelques conseils concernant la Parole.

La lecture continue.

Tout d'abord, il est de la plus haute importance que nous lisions les Écritures de bout en bout et de façon régulière. Nous ne devrions pas feuilleter la Bible et choisir des chapitres à notre guise, çà et là, mais nous devrions la lire attentivement et régulièrement d'un bout à l'autre. Je parle en connaissance de cause, et comme quelqu'un qui a connu les bienfaits de lire la Parole de cette manière au cours des quarante-six dernières années.

Je dis quarante-six ans, car pendant les quatre premières années de ma vie chrétienne, je n'ai pas lu attentivement la Parole de Dieu. J'avais l'habitude de lire un traité ou un livre intéressant, mais je ne connaissais rien de la puissance de la Parole. J'en lisais très peu, et le résultat fut que, bien qu'étant déjà prédicateur à l'époque, je n'ai fait aucun progrès dans la vie divine. Et pourquoi ? Tout simplement pour cette raison : je négligeais la Parole de Dieu.

Mais il a plu à Dieu, par l'intermédiaire d'un frère chrétien bien-aimé, d'éveiller en moi un profond sérieux à l'égard de la Parole, et depuis lors, j'en suis un amoureux.

Permettez-moi donc d'insister sur mon premier point : veiller à lire régulièrement les Écritures de bout en bout. Je ne suppose pas que vous ayez tous besoin de cette exhortation. Beaucoup, je crois, le font déjà ; mais je parle pour le bien de ceux qui ne l'ont pas fait. À ceux-là je dis : mes chers amis, commencez dès maintenant. Commencez par l'Ancien Testament, et lorsque vous avez lu un chapitre ou deux et que vous êtes sur le point de vous arrêter, placez un marque-page pour savoir où vous en êtes restés. Je parle en toute simplicité pour le bien de ceux qui sont peut-être jeunes dans la vie divine.

La prochaine fois que vous lirez, commencez le Nouveau Testament, et placez de nouveau un marque-page là où vous vous arrêtez. Et continuez ainsi, en lisant toujours alternativement l'Ancien et le Nouveau Testament. Ainsi, petit à petit, vous lirez la Bible en entier ; et lorsque vous aurez terminé, recommencez au début.

Le lien entre les écritures.

Pourquoi cela est-il si profondément important ? Tout simplement pour que nous puissions voir le lien entre un livre et un autre de la Bible, et entre un chapitre et un autre. Si nous ne lisons pas de cette manière continue, nous perdons une grande partie de ce que Dieu a donné pour nous instruire. De plus, si nous sommes enfants de Dieu, nous devrions bien connaître toute la volonté révélée de Dieu ; l'intégralité de la Parole. *« Toute Écriture est inspirée de Dieu, et utile » (2 Timothée 3.16).*

Et l'on a beaucoup à gagner en lisant ainsi attentivement toute la volonté révélée de Dieu de bout en bout. Imaginez qu'un parent riche vienne à mourir et nous laisse, peut-être, des terres, des maisons ou de l'argent. Nous contenterions-nous de ne lire que les clauses qui nous concernent particulièrement ? Non, nous prendrions soin de lire l'intégralité du testament de bout en bout. À combien plus forte raison, en ce qui concerne la volonté révélée de Dieu, devrions-nous prendre soin de la lire en entier, et pas seulement tel ou tel chapitre ou livre.

Et cette lecture attentive de la Parole de Dieu présente cet autre avantage : elle nous empêche de nous forger notre propre système de doctrine et d'avoir nos propres opinions favorites, ce qui est très pernicieux. Nous sommes souvent enclins à accorder trop d'importance à certaines visions de la vérité qui nous touchent particulièrement. Or, la volonté du Seigneur est que nous connaissions toute sa pensée révélée. De plus, la variété dans les choses de Dieu est d'une grande importance. Et il a plu à Dieu de nous donner cette variété au plus haut degré ; l'enfant de Dieu qui suit ce plan sera capable de s'intéresser à chaque partie de la Parole.

Supposez que quelqu'un dise : « *Lisons dans le Lévitique !* » Très bien, mon frère. Supposez qu'un autre dise : « *Lisons dans la prophétie d'Ésaïe !* » Très bien, mon frère. Et un autre dira : « *Lisons dans l'Évangile selon Matthieu !* » Très bien, mon frère. Je peux tous les apprécier ; et que ce soit dans l'Ancien Testament ou dans le Nouveau Testament, que ce soit dans les Prophètes, les Évangiles, les Actes ou les Épîtres, je devrais l'accueillir avec joie, et être ravi d'accueillir la lecture et l'étude de n'importe quelle partie de la Parole divine.

Et cela nous sera d'un avantage particulier au cas où nous deviendrions des ouvriers dans la vigne de Christ, car en exposant la Parole, nous serons capables de faire référence à n'importe quelle partie de celle-ci. Nous apprécierons tout autant la lecture de la Parole, qu'elle soit de l'Ancien ou du Nouveau Testament, et nous ne nous en lasserons jamais. Comme je l'ai déjà dit, je connais les bienfaits de cette méthode depuis quarante-six ans. Et bien que j'aie maintenant près de soixante-dix ans et que je sois converti depuis près de cinquante ans, je peux dire, par la grâce de Dieu, que j'aime plus que jamais la Parole de Dieu, et que j'éprouve plus de plaisir que jamais à la lire.

Et bien que j'aie lu la Parole presque cent fois de bout en bout, je ne me suis jamais lassé de la lire, et cela est dû plus particulièrement au fait de la lire régulièrement, de façon continue, jour après jour, et non pas simplement de lire un chapitre çà et là, comme mes propres pensées m'auraient poussé à le faire.

Lire la Parole dans la prière.

Ensuite, nous devrions lire les Écritures dans un esprit de prière, sans jamais supposer que nous sommes assez intelligents ou assez sages pour comprendre la Parole de Dieu par notre propre sagesse. **Dans toutes nos lectures des Écritures, cherchons attentivement à avoir l'aide du Saint-Esprit ; demandons, pour l'amour de Jésus, qu'il nous éclaire.** Il est disposé à le faire. Je vais vous raconter comment les choses se sont passées pour moi au tout début ; cela pourra vous encourager. C'était en 1829, alors que j'habitais à Hackney. Mon attention avait été attirée sur l'enseignement de l'Esprit par un cher frère d'expérience : « *Eh bien, ai-je dit, je vais essayer cette méthode. Je vais m'adonner, après avoir prié, à la lecture attentive de la Parole de Dieu et à la méditation, et je verrai combien l'Esprit est disposé à m'enseigner de cette manière !* »

Je suis donc allé dans ma chambre, j'ai fermé la porte à clé, j'ai posé la Bible sur une chaise et je me suis mis à genoux devant cette chaise. J'y suis resté pendant plusieurs heures, à prier et à méditer sur la Parole de Dieu.

Je peux vous dire que j'ai appris davantage pendant ces trois heures passées de la sorte que je n'en avais appris durant de nombreux mois auparavant. J'ai ainsi obtenu l'enseignement de l'Esprit divin, et je ne saurais vous dire la bénédiction que cela a été pour ma propre âme. Je priais par l'Esprit et je plaçais ma confiance dans la puissance de l'Esprit comme je ne l'avais jamais fait auparavant.

Vous ne serez donc pas surpris de l'insistance avec laquelle je vous recommande cette pratique, après avoir entendu à quel point elle a été précieuse pour mon cœur et combien elle m'a aidé.

Mais encore une fois, il ne suffit pas de faire seulement une lecture dans la prière, nous devons aussi méditer sur la Parole. Comme dans l'exemple que je viens de citer, agenouillé devant la chaise, j'ai médité sur la Parole. Ce n'était pas simplement la lire, ni simplement prier à son sujet. C'était tout cela, mais en plus, c'était réfléchir longuement à ce que j'avais lu. C'est profondément important.

Si vous vous contentez de lire la Bible sans rien de plus, c'est comme de l'eau qui entre d'un côté et ressort de l'autre. Pour en tirer un réel bénéfice, nous devons la méditer. Bien sûr, nous ne pouvons pas tous y consacrer plusieurs heures, ni même une ou deux heures chaque jour. Notre travail réclame notre attention. Cependant, aussi court que soit le temps que vous pouvez y accorder, consacrez-le régulièrement à la lecture, à la prière et à la méditation sur la Parole, et vous constaterez que vous en serez largement récompensés.

Faire de la méditation une démarche personnelle.

Dans le même ordre d'idées, nous devrions toujours lire et méditer la Parole de Dieu en rapport avec nous-mêmes et avec notre propre cœur. C'est profondément important, et je ne saurais trop insister sur ce point. Nous sommes souvent enclins à lire la Parole en pensant aux autres. Les parents la lisent en pensant à leurs enfants, les enfants à leurs parents ; les évangélistes la lisent pour leurs assemblées, les moniteurs d'école du dimanche pour leurs classes. Oh ! C'est là une bien pauvre façon de lire la Parole ; lue de cette manière, elle ne sera d'aucun profit. Je le dis posément et en connaissance de cause : plus vite vous abandonnerez cette habitude, mieux ce sera pour vos propres âmes.

Lisez toujours la Parole de Dieu en pensant à votre propre cœur, et lorsque vous aurez reçu la bénédiction dans votre propre cœur, vous serez capables de la communiquer aux autres.

Que vous travailliez comme évangélistes, comme pasteurs, comme visiteurs, comme directeurs ou moniteurs d'école du dimanche, comme distributeurs de traités, ou en quelque autre qualité que ce soit dans votre service pour le Seigneur, veillez à ce que la lecture de la Parole soit distinctement orientée vers votre propre cœur. Demandez-vous en quoi cela me convient-il, que ce soit pour m'instruire, me corriger, m'exhorter ou me reprendre ? En quoi cela me concerne-t-il ? Si vous lisez ainsi, et que vous recevez la bénédiction dans votre propre âme, avec quelle rapidité elle jaillira vers les autres !

Il est aussi de la plus haute importance, dans la lecture de la Parole de Dieu, que cette lecture soit accompagnée de foi : « *La parole qui leur fut annoncée ne leur servit de rien, parce qu'elle ne trouva pas de la foi chez ceux qui l'entendirent* » (Hébreux 4.2).

Tout comme pour la prédication, la lecture doit être mêlée de foi. Il ne s'agit pas de la lire simplement comme on lirait une histoire, que l'on peut accepter ou non ; ni simplement comme une déclaration, à laquelle on peut accorder du crédit ou non ; ni comme une exhortation, que l'on peut écouter ou non ; mais bien comme la volonté révélée du Seigneur : c'est-à-dire en la recevant avec foi.

Reçue ainsi, elle nous nourrira, et nous en tirerons profit. C'est seulement de cette manière qu'elle nous sera bénéfique ; et nous y puiserons santé et force dans la mesure même où nous la recevrons avec une foi véritable.

Mettez la Parole en pratique.

Enfin, si Dieu nous bénit dans la lecture de sa Parole, il attend de nous que nous soyons des enfants obéissants, que nous acceptions la Parole comme étant sa volonté, et que nous la mettions en pratique. Si l'on néglige cela, on s'apercevra que la lecture de la Parole, même accompagnée de prière, de méditation et de foi, ne fera guère de bien.

Dieu attend effectivement de nous que nous soyons des enfants obéissants, et il veut que nous mettions en pratique ce qu'il nous a enseigné. Le Seigneur déclare : « *Si vous savez ces choses, vous êtes heureux, pourvu que vous les pratiquiez* » (Jean 13.17). Et c'est dans la mesure où nous mettons en pratique ce que notre Seigneur Jésus a enseigné que nous sommes des enfants heureux. Et c'est seulement dans cette mesure que nous pouvons honnêtement nous attendre à recevoir l'aide de notre Père, alors même que nous cherchons à accomplir sa volonté.

S'il y a un seul point que j'aimerais voir se répandre dans tout ce pays, et dans le monde entier, c'est précisément celui-ci : chers amis chrétiens, nous devrions chercher à ne pas être seulement des auditeurs de la Parole, mais à « *mettre en pratique la parole* ».

Je ne doute pas que beaucoup d'entre vous ont déjà cherché à le faire, mais je m'adresse tout particulièrement à ces jeunes frères et sœurs qui n'ont pas encore saisi toute la force de ce principe. Oh ! Cherchez à y prêter sérieusement attention, c'est d'une vaste importance. Satan cherchera avec beaucoup d'acharnement à mettre la Parole de Dieu de côté ; mais cherchons à l'accomplir et à agir selon elle. La Parole doit être reçue comme un héritage de Dieu, qui nous a été communiqué par le Saint-Esprit. Par conséquent, la volonté du Seigneur est que nous reconnaissons toujours notre dépendance à son égard dans la prière.

La plénitude de la révélation donnée dans la Parole.

Et rappelez-vous que, pour le lecteur fidèle de cette Parole bénie, elle révèle tout ce que nous avons besoin de savoir sur le Père ; tout ce que nous avons besoin de savoir sur le Seigneur Jésus-Christ ; tout sur la puissance de l'Esprit ; tout sur le monde qui est sous l'empire du malin ; tout sur le chemin qui mène au ciel et sur la béatitude du monde à venir. Dans ce livre béni, nous avons l'intégralité de l'Évangile, et toutes les règles nécessaires à notre vie et à notre combat chrétiens. **Veillons donc à l'étudier de tout notre cœur, avec prière, méditation, foi et obéissance.**

La prière.

Le point suivant dont je vais parler quelques instants a déjà été plus ou moins abordé, c'est celui de la prière. Vous pourriez lire la Parole et sembler la comprendre très pleinement, mais si vous n'avez pas l'habitude de vous attendre continuellement à Dieu, vous ferez peu de progrès dans la vie divine. Nous n'avons naturellement en nous aucune chose bonne ; et nous ne pouvons espérer lui plaire sans l'aide de Dieu.

Le Seigneur Jésus-Christ béni nous a donné l'exemple sur ce point. Il passait des nuits entières en prière. Nous le trouvons sur la montagne solitaire, occupé à prier pendant la nuit. Et tout comme il doit être un exemple pour nous en toutes choses, il est particulièrement un exemple pour nous sur ce point. Notre ancienne nature mauvaise et corrompue est toujours en nous, bien que nous soyons nés de nouveau ; par conséquent, nous devons venir à Dieu par la prière pour lui demander de l'aide. Nous devons nous accrocher à la puissance du Tout-Puissant. Pour toute chose, nous devons prier.

Non pas seulement lorsque surviennent de grandes épreuves, lorsque la maison est en feu, qu'une épouse bien-aimée est sur le point de mourir, ou que de chers enfants sont alités par la maladie ; non pas seulement dans de tels moments, mais aussi dans les petites choses. Dès le petit matin, faisons de toute chose un sujet de prière, et qu'il en soit ainsi tout au long de la journée, et tout au long de notre vie entière.

Une dame chrétienne a raconté récemment qu'il y a trente-cinq ans, elle m'avait entendu parler de ce sujet dans le Devonshire, et qu'à l'époque j'avais fait référence au fait de prier pour les petites choses. J'avais dit que, supposez que l'on reçoive un colis dont le nœud s'avère difficile à défaire, et que l'on ne puisse pas le couper ; on devrait alors demander à Dieu de nous aider, même pour défaire le nœud.

J'avais moi-même oublié ces paroles, mais elle s'en est souvenue, et le souvenir de ces mots, disait-elle, lui avait été d'un grand secours maintes et maintes fois. Je vous dirais donc, mes bien-aimés amis, qu'il n'y a rien de trop petit pour faire l'objet d'une prière. Dans les choses les plus simples liées à notre vie et à notre marche quotidiennes, nous devrions nous adonner à la prière ; et nous aurons le Seigneur Jésus, vivant et aimant, pour nous aider. Même dans les affaires les plus insignifiantes, je m'adonne à la prière, et souvent le matin, avant même de quitter ma chambre, j'obtiens ainsi deux ou trois réponses à mes prières.

Jeunes croyants, tout au début de la vie divine dans vos âmes, apprenez, avec la simplicité d'un enfant, à vous attendre à Dieu pour toute chose ! Traitez le Seigneur Jésus-Christ comme votre Ami personnel, capable et désireux de vous aider en tout. Combien il est béni d'être porté dans ses bras d'amour tout au long de la journée ! Je dirais que la vie divine du croyant est faite d'une multitude de petites circonstances et de petites choses. Chaque jour, une variété de petites épreuves se présente à nous, et si nous cherchons à les écarter par notre propre force et notre propre sagesse, nous découvrirons rapidement que nous sommes confondus. Mais si, au contraire, nous remettons tout à Dieu, nous serons aidés, et notre chemin sera aplani. Ainsi, notre vie sera une vie heureuse !

Un mot pour les inconvertis.

Je m'adresse ce soir à des croyants, à ceux qui ont ressenti le fardeau de leurs péchés et qui ont accepté Christ comme leur Sauveur, et qui, par lui, ont maintenant la paix avec Dieu et cherchent à le glorifier. Mais s'il y a ici des personnes qui sont encore dans leurs péchés, dans un état d'éloignement de Dieu, laissez-moi leur dire que si elles meurent dans cet état, le terrible châtement du péché devra s'abattre sur elles.

À moins que leurs péchés ne soient pardonnés et qu'elles ne soient rendues aptes à paraître en la présence divine, elles ne pourront jamais entrer au ciel.

Mais, chers amis, Christ est venu pour sauver ce qui était perdu ; et en tant que pécheurs, vous êtes perdus, et vous n'avez par vous-mêmes aucun pouvoir de vous sauver. Le monde parle de tourner la page et de prendre un nouveau départ, mais cela ne satisfera pas la justice divine. Le péché doit être puni, sinon la justice de Dieu serait mise de côté. Jésus est venu dans le monde pour subir ce châtement. Il l'a subi à notre place et pour nous. Il a souffert pour nous. Ce que Dieu attend maintenant de nous, c'est que nous acceptions Jésus comme notre Sauveur, et que nous placions notre confiance en lui pour le salut de notre âme. Quiconque regarde véritablement et entièrement à lui sera assurément sauvé. Même si ses péchés sont innombrables, il en obtiendra le pardon pour tous.

Bien plus encore, il sera accepté par Dieu comme son enfant. Il deviendra héritier de Dieu et cohéritier avec Christ. Oh, voyez quel grand et glorieux salut, donné si gratuitement ! Puisse-t-il être accepté avec autant de reconnaissance ! Et puissions-nous, nous qui nous réjouissons en lui, nous lever avec assurance, confesser Christ et travailler pour lui. Ne soyons pas des tièdes, mais soyons de vaillants soldats de Christ.

Soyons résolus pour Christ. Marchons comme sous le regard de Dieu, dans une communion sainte, paisible et heureuse avec lui, en profitant de cette proximité dans laquelle nous sommes amenés en Christ. Oh, la bénédiction de ce privilège de vivre près de Dieu dans cette vie ! Puissions-nous donc chercher sa direction en toutes choses, afin d'être une bénédiction pour les autres ; et ainsi, nous serons grandement bénis dans nos propres âmes.

11. DISCOURS AUX JEUNES GENS.

Un sermon prêché à la chapelle Bethesda, Great George Street, Bristol, le dimanche 12 octobre 1873.

« Jeune homme, réjouis-toi dans ta jeunesse, livre ton cœur à la joie pendant les jours de ta jeunesse, marche dans les voies de ton cœur et selon les regards de tes yeux ; mais sache que pour tout cela Dieu t'appellera en jugement. Bannis le chagrin de ton cœur, et éloigne le mal de ton corps ; car la jeunesse et l'aurore sont vanité » (Ecclésiaste 11.9-10).

« ...souviens-toi de ton créateur pendant les jours de ta jeunesse, avant que les jours mauvais arrivent et que les années s'approchent où tu diras: Je n'y prends point de plaisir » (Ecclésiaste 12.1).

On m'a demandé de prêcher ce soir plus particulièrement aux jeunes gens, à nos chers jeunes gens ; et comme j'ai moi-même été un jeune homme, et que je sais ce que c'est d'être un jeune homme sans Christ, puis un jeune homme en Christ, croyant au Seigneur Jésus, j'ai volontiers accédé à cette demande. J'ai moi-même vécu jusqu'à l'âge de vingt ans et quelques semaines avant d'être converti ; je sais donc par expérience ce que c'est d'être un jeune homme sans Christ.

D'autant plus que, bien que n'ayant que vingt ans, j'avais l'expérience d'un homme de trente ou trente-cinq ans ; car depuis l'âge de dix ans et demi, j'étais pour ainsi dire mon propre maître, et j'avais vu beaucoup de la vie au moment où j'ai atteint mes vingt ans. Cependant, n'étant qu'un jeune homme de vingt ans lors de ma conversion, je sais aussi par expérience ce que c'est d'être un jeune homme croyant au Seigneur Jésus.

C'est donc avec joie que j'accède à la demande de prêcher à mes chers jeunes amis, les chers jeunes gens. Mais si le sujet que nous vous présentons ce soir est important pour les jeunes gens, il l'est aussi pour nous tous : pour les jeunes hommes et les jeunes femmes, pour les hommes et les femmes d'âge mûr, pour les hommes âgés et les femmes âgées. En effet, la vérité telle qu'elle est en Jésus doit toujours être d'une grande importance pour tout être humain. Le passage que j'ai lu est de ceux qui, par le Saint-Esprit, s'adressent plus particulièrement aux jeunes gens ; et de tous les passages du Témoignage divin adaptés à cette occasion, je n'en connais aucun de plus approprié que celui que je viens de lire.

Nous allons maintenant relire, petit à petit, ce passage et le méditer, avec l'aide que Dieu nous accordera : « *Jeune homme, réjouis-toi dans ta jeunesse, livre ton cœur à la joie pendant les jours de ta jeunesse, marche dans les voies de ton cœur et selon les regards de tes yeux* ». La première chose que nous devons particulièrement garder à l'esprit concernant cette déclaration, c'est qu'il ne s'agit pas pour le Saint-Esprit d'encourager qui que ce soit, que ce soient de jeunes hommes, de jeunes femmes ou n'importe quel être humain, à vivre selon ses propres envies. Nous ne devons pas le supposer un seul instant.

Cette déclaration est précisément de la même nature que celle que nous trouvons à la toute fin du livre béni de Dieu, dans le dernier chapitre du livre de l'Apocalypse, au onzième verset, où nous lisons : « *Que celui qui est injuste soit encore injuste, que celui qui est souillé se souille encore ; et que le juste pratique encore la justice, et que celui qui est saint se sanctifie encore. Voici, je viens bientôt, et ma rétribution est avec moi, pour rendre à chacun selon ce qu'est son œuvre* » (Apocalypse 22.11-12).

Ces deux versets doivent être pris ensemble, tout comme la première partie de ce neuvième verset du onzième chapitre de l'Ecclésiaste doit être prise en lien avec la dernière partie de ce même verset. Le Saint-Esprit déclare ici ce que l'on observe chez les jeunes gens, le penchant naturel du cœur naturel des jeunes gens : **c'est-à-dire se plaire à eux-mêmes, suivre leur propre voie, se satisfaire eux-mêmes, marcher selon les regards de leurs propres yeux.**

Ce n'est pas déclaré par le Saint-Esprit en guise d'encouragement à agir de la sorte. C'est encore moins approuvé par le Saint-Esprit, comme s'il n'y avait aucun mal à tout cela. Il est simplement fait référence à un fait, tel qu'il existe parmi les hommes. Quel est le comportement courant parmi les hommes, et quelle est la tendance naturelle de la jeunesse ? C'était la même chose pour nous tous ; la même chose non seulement pour les jeunes hommes et les jeunes femmes, mais aussi pour les hommes et les femmes d'âge mûr, pour les hommes âgés et les femmes âgées.

Nous aimons suivre notre propre voie, nous faire plaisir, nous satisfaire nous-mêmes, et agir selon les injonctions de notre nature. C'est là la déclaration du Saint-Esprit, tout comme nous la trouvons dans le dernier chapitre du livre de l'Apocalypse, mais avec cet ajout solennel, lourd et capital : « *Voici, je viens bientôt, et ma rétribution est avec moi* » ; et ici le Saint-Esprit ajoute : « *mais sache que pour tout cela Dieu t'appellera en jugement* » (Ecclésiaste 11.9).

« *Jeune homme, réjouis-toi dans ta jeunesse, livre ton cœur à la joie pendant les jours de ta jeunesse, marche dans les voies de ton cœur et selon les regards de tes yeux* ».

Or, c'est l'exact opposé de tout cela que le Saint-Esprit voudrait leur dire de faire. En premier lieu : « *Jeune homme, réjouis-toi dans ta jeunesse* ». Devons-nous nous réjouir de notre jeunesse ? La déclaration du Saint-Esprit, répétée maintes et maintes fois, est : « *Réjouissez-vous dans le Seigneur* » (*Philippiens 4.4*). Notre force, c'est d'être heureux dans le Seigneur. C'est ce qui nous est commandé, c'est la volonté du Seigneur à notre égard : nous réjouir dans le Seigneur, et non nous réjouir de notre jeunesse.

Ensuite, « *livre ton cœur à la joie pendant les jours de ta jeunesse* » (littéralement en anglais : « que ton cœur te réjouisse dans les jours de ta jeunesse »). Nos propres cœurs devraient-ils nous réjouir ? Ce sont les consolations de l'Évangile béni qui doivent nous réjouir, et non nos propres cœurs. Celui qui voudrait se confier en son propre cœur, et celui qui voudrait regarder dans son propre cœur pour y trouver une source de bonheur, est un insensé ; par conséquent, cela ne peut absolument pas être le sens. C'est simplement la déclaration, par le Saint-Esprit, de la façon dont les choses se passent parmi les hommes, de ce qu'est la tendance parmi les hommes, et de ce que l'on observe parmi les hommes. Ainsi donc, cela ne signifie nullement que nous devrions nous réjouir du fait d'être de jeunes gens.

« *Et marche dans les voies de ton cœur* ». Est-ce vraiment là ce qui est commandé ? Est-ce possible ? Marcher dans les voies de notre propre cœur, ce serait marcher dans les voies des transgresseurs. Par nature, nous sommes éloignés de Dieu ; par nature, nous faisons des choses qui sont odieuses à Dieu, qui sont tout sauf agréables à ses yeux. Ce qui est commandé à l'être humain, c'est de marcher dans les voies du Seigneur. Par conséquent, cela ne peut absolument pas signifier ici que cela est agréable à Dieu et conforme à sa pensée. Il est simplement énoncé ce qu'est la tendance de la jeunesse : marcher dans ses propres voies, en refusant d'être dirigée par les ordres de Dieu, par les voies de Dieu.

Et puis ensuite, « *et selon les regards de tes yeux* ». C'est ce que nous aimons par nature, mais ce qui est inculqué dans les Saintes Écritures, c'est ceci : marcher sous le regard de Dieu, marcher selon la pensée de Dieu, marcher à la lumière de la face de Dieu, de manière à ne pas nous soustraire au regard de Dieu. Telle est la volonté du Seigneur à notre égard. En premier lieu, ceci doit être bien établi dans nos propres cœurs : nous avons ici une déclaration du Saint-Esprit qui n'est pas une approbation, bien au contraire. C'est seulement la simple déclaration par le Saint-Esprit de ce qui est courant parmi les hommes, de ce qui est le résultat de notre état déchu : tant que nous ne sommes pas en Christ, nous nous réjouissons des choses qui sont selon la nature, au lieu de nous réjouir des choses qui sont selon la pensée de Dieu.

Or, ce sont ces dernières, et elles seules, qui apportent à l'être humain une joie, une paix et un bonheur réels et véritables ; les premières ne l'ont jamais fait, ne le feront jamais, et n'en seront jamais capables. Ce bonheur ne se trouve pas dans ce que ce monde a à offrir, pas même dans les relations naturelles, ni dans la condition de l'homme et ses divers progrès. Il n'est pas possible de trouver une joie réelle, un bonheur réel dans aucune de ces choses. Ce n'est que dans la communion avec Dieu, dans l'unité avec Dieu, une fois abolie par la grâce de Dieu la distance qui nous séparait de lui par le moyen de la foi au Seigneur Jésus-Christ, que nous pouvons trouver la paix et le bonheur.

Or, que ceci ne soit pas une simple supposition de ma part, mais que ce soit manifestement la pensée de Dieu, nous le découvrons d'emblée dans la seconde partie du verset, où il est déclaré : « *mais sache que pour tout cela Dieu t'appellera en jugement* » (Ecclésiaste 11.9). Si le Saint-Esprit approuvait le fait qu'un jeune homme se réjouisse de sa jeunesse, du fait qu'il soit jeune ; si le Saint-Esprit approuvait le fait qu'il livre son cœur à la joie pendant les jours de sa jeunesse ; si le Saint-Esprit approuvait le fait qu'il marche dans les voies de son propre cœur et selon les regards de ses propres yeux, alors pourquoi cet ajout ? Pourquoi ce contraste ?

C'est la preuve évidente que c'est l'exact opposé de ce que le Saint-Esprit veut que nous fassions ; car, comme je l'ai déjà dit, il voudrait que nous nous réjouissions dans le Seigneur. Il voudrait que nous soyons réjouis par les consolations de l'Évangile, il voudrait que nous marchions dans les voies de Dieu, il voudrait que nous marchions à la lumière de la face de Dieu. C'est cela qui est conforme à la pensée de Dieu, et non le reste. Si, cependant, les jeunes gens sont déterminés à suivre leur propre voie, alors qu'ils entendent la parole du Seigneur : « *mais sache que pour tout cela Dieu t'appellera en jugement* ».

Que se passera-t-il donc si nous sommes appelés en jugement ? Si toutes nos mauvaises actions sont portées devant Dieu et que la sentence est prononcée selon nos actes ; si toutes nos paroles ; les dizaines et dizaines de milliers, les centaines et centaines de milliers de mots que nous prononçons depuis l'instant où nous venons au monde jusqu'au moment où nous en sommes retirés ; et si toutes les pensées et les désirs, les penchants et les intentions qui se sont trouvés dans nos cœurs sont examinés par l'œil scrutateur de Dieu et pesés dans sa balance, quelle en sera la fin ?

Quelle peut en être la fin, sinon d'entendre cette terrible sentence : « *Retirez-vous de moi, maudits ; allez dans le feu éternel qui a été préparé pour le diable et pour ses anges* » (Matthieu 25.41) ?

Oh ! Que nous arriverait-il si, ne serait-ce qu'une fois, nous devions être traités selon nos actes, nos paroles, nos pensées ? Nous serions perdus, et perdus pour l'éternité. C'est pourquoi le point solennel et capital de cette dernière partie du verset n'est pas seulement de nous dire que le sens apparent de la première partie ne peut absolument pas être le véritable sens. C'est aussi que, par cette dernière partie du verset, nous sommes stimulés au plus haut point, suppliés et implorés par Dieu au plus haut point (si je puis m'exprimer ainsi), avec toute l'ardeur, avec toute la diligence, avec toute la hâte possibles, d'accepter Christ, de nous saisir des offres de l'Évangile, de croire au Seigneur Jésus-Christ pour le salut de nos âmes. Et ce, afin de ne pas avoir à nous tenir devant le tribunal du Seigneur Jésus-Christ et d'entendre cette terrible sentence à laquelle j'ai fait référence.

Il n'y a aucune possibilité d'échapper au châtement et à l'enfer, si ce n'est en croyant à l'Évangile. Il n'y a aucune possibilité de connaître la joie et le bonheur éternels, si ce n'est par la foi en la mort expiatoire du Seigneur Jésus-Christ. Et s'il y avait eu une possibilité pour un être humain d'être sauvé d'une autre manière, Dieu n'aurait pas livré le don le plus précieux, le plus inestimable qu'il avait à offrir : son propre Fils unique.

Mais lorsqu'il a vu que nous étions perdus et ruinés, son cœur étant rempli d'un amour ardent, son cœur plein de compassion pour ceux qui étaient perdus, ruinés et coupables, il a donné pour eux, dans les richesses de sa grâce, le don le plus précieux qu'il avait à offrir : son Fils unique. Il l'a meurtri, il l'a blessé, et il a fait retomber sur lui le châtement qui nous incombait à tous. Et ce Saint béni a enduré, à notre place, tout le châtement qui était dû à ceux qui placent leur confiance en lui.

Or, le point essentiel avant de poursuivre est le suivant : tout d'abord, je demande à mes chers jeunes amis, aux chers jeunes gens à qui je m'adresse plus particulièrement ce soir : où en êtes-vous ? Avez-vous accepté Christ ou non ? Avez-vous accepté les offres de l'Évangile ou non ? Êtes-vous en Christ ou sans Christ ? Je ressens de la compassion pour vous ; je peux très bien comprendre votre situation. J'ai moi-même été sans Christ pendant de longues années, et oh ! des milliers de fois j'ai souhaité avoir connu le Seigneur bien plus jeune que je ne l'ai fait.

Il y avait cependant cette différence entre vous et moi : je n'ai jamais entendu l'Évangile avant l'âge de vingt ans et cinq ou six semaines ; je n'ai jamais rencontré un chrétien avant l'âge de vingt ans et cinq ou six semaines. Je n'avais jamais compris la mort expiatoire du Seigneur Jésus avant ce moment-là. Vous, du moins presque tous, si ce n'est chacun d'entre vous, avez entendu l'Évangile maintes et maintes fois ; certains d'entre vous, peut-être, un nombre incalculable de fois.

On vous a suppliés et implorés, pour la plupart, si ce n'est pour tous, à maintes reprises de croire à l'Évangile. Voyez donc la différence ! Maintenant, laissez-vous enfin supplier et implorer. **Oh ! laissez-moi vous supplier et vous implorer de donner, sans plus tarder, votre cœur au Seigneur.** Et si vous voulez un autre témoignage, bien que je sois certain que vous ayez déjà reçu témoignage sur témoignage, je vous dis qu'il est tout à fait faux de supposer que l'on ne connaîtra jamais une heure de bonheur si l'on croit à l'Évangile dans sa jeunesse. C'est une erreur des plus graves ; c'est tout le contraire. C'est précisément cette réception du Seigneur Jésus-Christ qui donne la vraie joie, le vrai bonheur, la vraie allégresse de cœur. Le reste n'est qu'une illusion, une joie illusoire comme dans un rêve ; il n'y a aucune réalité là-dedans. Cela n'apporte par la suite qu'un cœur meurtri, quelle que soit la joie apparente qu'on ait pu en tirer sur le moment. Voici la traduction et la reformulation de votre texte. J'ai veillé, comme exigé, à respecter scrupuleusement la pensée de l'auteur et l'intégralité de son message, sans rien omettre ni raccourcir, dans un français courant, naturel et fluide.

Je sais, par ma propre expérience, ce que c'est que de chercher de toutes ses forces à jouir du monde, car je l'ai fait à l'extrême, et j'en ai eu l'occasion plus que beaucoup d'autres ; or, cela n'a apporté que vanité, misère et détresse.

D'un autre côté, je sais aussi ce que c'est que d'être chrétien en tant que jeune homme. En effet, comme je vous l'ai dit, j'avais environ vingt ans et cinq ou six semaines lorsque j'ai été amené à la connaissance du Seigneur. Et alors, ayant trouvé le Seigneur, j'ai été heureux, et avant même que ne s'achève cette toute première soirée où j'ai été conduit à la connaissance du Seigneur, j'ai dit à mes anciens compagnons de voyage : « *Que sont toutes nos joies et tous nos plaisirs lors de notre voyage en Suisse en comparaison de cette soirée ?* » Ce fut le commencement même de ma vie divine.

Quarante-huit années se sont écoulées depuis, et je rends témoignage, à la louange, à l'honneur et à la gloire de Dieu, que je ne me suis jamais lassé de Christ. Au contraire, plus je marche dans les voies de Dieu, plus je découvre combien est vraie la Parole du Seigneur, affirmant que les sentiers de la sagesse sont des sentiers de délices et de paix. La vraie joie, le vrai bonheur, la vraie bénédiction, la vraie paix, le vrai réconfort, la véritable réalité, s'obtiennent par la foi au Seigneur Jésus.

J'ajoute seulement ceci : **vous devez être un chrétien entier, sans compromis.** Vous ne pouvez pas tenir le monde d'une main et Christ de l'autre. Vous seriez sinon un être misérable. S'il y a ici des personnes qui veulent à la fois le monde et Christ, qu'elles gardent le monde, car elles ne peuvent avoir les deux.

Vous ne récolterez rien d'autre que la perdition si vous vous attachez au monde, car il est sous la condamnation, et vous serez condamnés avec lui si vous refusez de le lâcher. Mais si vous avez la ferme intention de délaisser le monde pour vous saisir de Christ et devenir un disciple à part entière du Seigneur Jésus, je vous le dis en toute honnêteté : vous serez un homme heureux. Oh, quel bonheur, quelle félicité indicible, et quelle part bénie sera la vôtre en tant que serviteur du Seigneur Jésus-Christ ! Oh, c'est une chose merveilleuse que d'être un disciple du Seigneur Jésus-Christ.

Par conséquent, chers jeunes gens, ne croyez plus au mensonge du diable. Je dis la même chose à vous, jeunes femmes, ainsi qu'à vous, hommes et femmes plus âgés. Je le dis à chaque personne ici présente, et même aux petits garçons et aux petites filles qui sont parmi nous : si jamais le diable vous murmure à l'esprit que toute joie et tout bonheur disparaîtraient si vous deveniez chrétiens, sachez que c'est exactement l'inverse.

La joie véritable, le bonheur véritable et la véritable béatitude ne commencent que le jour où nous obtenons la vie spirituelle par la foi au Seigneur Jésus-Christ. Car c'est alors que vient le moment où nos péchés sont pardonnés. C'est alors que vient le moment où nous devenons les enfants de Dieu par cette foi au Seigneur Jésus. C'est alors que vient le moment où nous devenons héritiers de Dieu et cohéritiers avec Christ par cette foi au Seigneur Jésus-Christ. C'est alors, et alors seulement, que vous pouvez vous coucher en paix le soir, sachant que si c'était la dernière fois et que vous ne deviez plus vous réveiller dans ce monde, vous ne lèveriez pas les yeux dans les tourments, mais au ciel.

Je mets au défi n'importe quel jeune homme ici présent de me montrer une voie qui rende aussi heureux que celle-ci : savoir que si cette nuit était la dernière, on se réveillerait au ciel et non dans les tourments. Oh, quelle valeur inestimable cela représente ! Oh, combien cette seule et unique chose est bénie ! Que peut offrir le monde entier en comparaison de cette seule et unique certitude : savoir que, si c'était notre dernière nuit, le ciel serait notre partage, et non le lieu de tourment ? Cela n'en vaut-il pas la peine ?

Vous parlez du bonheur autour d'une table de billard : je le connais, et ce n'est que misère, rien d'autre. Vous parlez des plaisirs du théâtre : je les connais, mieux que beaucoup d'entre vous, sinon tous. J'y suis allé un nombre incalculable de fois et j'étais passionné par le théâtre. Et qu'en est-il résulté ? La détresse et la misère. Vous parlez des salles de bal : j'y étais. J'y étais, et à deux ou trois heures du matin, je quittais le bal avec l'estomac détraqué.

Je connais tout cela, la détresse et la misère que cela engendre au lieu d'une jouissance et d'un bonheur réels. Vous parlez des plaisirs de la lecture : je les connais aussi. Lorsqu'à treize ans seulement j'empruntais des livres à la bibliothèque au mois, je les dévorais avec avidité, volume après volume. Et vous parlez du savoir et du plaisir qu'on en tire.

J'ai été à l'école depuis l'âge de cinq ans jusqu'à mes dix-neuf ans et demi, moment où je suis entré à l'université avec d'honorables recommandations. J'y ai étudié pendant quatre ans, et mes études ne se sont pas arrêtées là, car à mon arrivée en Angleterre, j'ai poursuivi avec l'hébreu, le chaldéen, etc. Et qu'ai-je découvert ? Que le savoir en lui-même ne donne aucun bonheur, aucun bonheur réel et véritable. Christ, et Christ seul, donne le bonheur réel et véritable.

Je connais sept langues, et avec tout cela, je serais allé en enfer si je n'avais pas connu Christ, Christ, Christ. Oh, quelle bénédiction d'être un disciple du Seigneur Jésus ! Oh, mes chers jeunes amis, que vous soyez des hommes, des femmes ou de petits enfants, laissez-moi vous parler de la bénédiction d'être un croyant au Seigneur Jésus-Christ. Soyez seulement un chrétien entier.

C'est cet esprit partagé qui empêche les hommes d'être des êtres réellement heureux. Vous ne pouvez pas être heureux si vous voulez tenir le monde d'une main et Christ de l'autre. Mais dès l'instant où vous prendrez la résolution de ne plus boiter des deux côtés et d'être un chrétien sans compromis, vous serez heureux. Je sais que c'est difficile. Lors de ma conversion, j'étais presque le seul croyant parmi les 1 260 jeunes étudiants de l'université. Ils me connaissaient, ils savaient que j'avais fréquenté la salle d'armes pour apprendre l'escrime, afin d'être capable de me battre en duel si quelqu'un m'insultait.

Ils me connaissaient et disaient : « *Voilà le mystique !* » car c'est ainsi qu'on m'appelait, et ils me montraient du doigt. Mais ces moqueries n'ont duré que quelques jours ou quelques semaines tout au plus. Par la grâce de Dieu, je me suis tenu aux côtés de Christ avec deux ou trois étudiants sur les 1 260, et le résultat fut que je devins un homme heureux. Et depuis lors, le résultat a été que je suis resté un homme heureux. Mais cela doit être un engagement total.

C'est pourquoi je voudrais dire affectueusement à ceux qui sont encore sans Christ : soyez simplement droits et honnêtes. À vous qui croyez au Seigneur Jésus, laissez-moi vous dire avec affection : tenez-vous pleinement et sans réserve aux côtés de Christ. Ne soyez pas tièdes. Le diable cherchera, s'il ne peut vous ramener entièrement à lui, à vous ramener au moins en partie vers le monde.

Laissez-moi maintenant vous supplier et vous implorer affectueusement de vivre un christianisme total, et le résultat sera que vous serez un homme totalement heureux. Il devrait en être ainsi pour tous les disciples du Seigneur Jésus. Il me serait extrêmement pénible que des personnes puissent vivre un mois sous mon toit sans pouvoir rendre ce témoignage : « *M. Müller est un homme heureux !* » C'est ce que je désire être, et c'est ce que je suis. C'est Christ qui me rend heureux. Car il y a quelque chose d'indiciblement béni dans ce fait : plus on vieillit, plus on s'approche de la fin du voyage, et plus la perspective est radieuse. Avec le ciel pour demeure, on sent que l'on s'approche de plus en plus des portes. Oh, quel bonheur d'être en Christ ! Et cette bénédiction, je la désire pour tous mes chers et bien-aimés jeunes amis à qui je m'adresse plus particulièrement ce soir. C'est une chose bénie d'être un croyant au Seigneur Jésus.

« *...mais sache que pour tout cela Dieu t'appellera en jugement. Bannis le chagrin de ton cœur, et éloigne le mal de ton corps ; car la jeunesse et l'aurore sont vanité !* » Si nous agissons selon la déclaration de la première partie du neuvième verset, le résultat sera le suivant : du chagrin pour le cœur et du mal pour le corps (littéralement la « chair »). Je mentionne ici, en passant, que le mot « chair » doit être compris ici comme désignant « le corps ». Cela ne signifie pas l'ancienne nature corrompue, cela signifie le corps physique. Or, si nous marchons selon les voies de notre propre cœur et selon le regard de nos propres yeux, il est certain qu'il en résultera, tôt ou tard, plus ou moins de chagrin pour le cœur et que le mal atteindra même le corps, comme un résultat inévitable.

La volonté de Dieu est que les jeunes gens bannissent le chagrin de leur cœur et éloignent le mal de leur corps. Mais si les jeunes gens marchent selon leurs penchants naturels, cela apportera du chagrin ! Qu'un cher jeune homme suive simplement ses propres désirs : cela n'apportera que chagrin sur chagrin. Cela n'apportera que chagrin sur chagrin, non seulement pour le cœur, mais aussi pour le corps dans la plupart des cas. Et ce n'est pas seulement du mal pour le corps, mais bien souvent une mort prématurée. Oh, combien de fois voit-on que non seulement la maladie du corps, mais même une mort prématurée, résultent d'une marche selon les penchants naturels et l'esprit charnel.

Ainsi, si vous souhaitez bannir le chagrin de votre cœur et si vous souhaitez éloigner le mal de votre corps, le chemin consiste à marcher selon la pensée du Seigneur. Cela commence, en premier lieu, par la réception de l'Évangile, par l'accueil de Christ, puis, par la persévérance en Christ. Demeurez en Christ, cherchez à plaire au Seigneur et à agir selon sa pensée. C'est par ce moyen, et par ce seul moyen, que le chagrin peut être tenu loin du cœur et le mal loin du corps.

Oh, combien il est profondément important de prêter attention à ces choses ! Et nous voyons que c'est précisément la grâce du cœur de Dieu qui nous présente ce bienfait, car le Seigneur ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se détourne de ses mauvaises voies et qu'il vive. Ce n'est pas tout. Si les jeunes gens sont croyants, Dieu désire qu'ils soient des croyants heureux, vraiment heureux. Cela, cependant, ne peut se réaliser que s'ils demeurent en Christ. C'est le seul moyen par lequel le chagrin peut être retiré du cœur et le mal tenu loin du corps. De nombreux chers jeunes gens s'attirent de terribles maladies, et même une mort prématurée, parce qu'ils ne prêtent pas attention à ces vérités.

Il est ensuite ajouté, en guise d'avertissement pour nous : « *car la jeunesse et l'aurore sont vanité* ». Le mot traduit par « aurore » en hébreu signifie « le début du jour », « le lever du jour », et c'est pourquoi l'image est prolongée ici. « L'enfance et le matin de la vie sont vanité ». Vanité signifie ici « d'un caractère transitoire » : cela passe, cela ne dure pas longtemps, cela s'en va.

C'est aussi un point qu'il nous faut garder à l'esprit. Il est profondément important, tout d'abord en ce qui concerne cette vie, de comprendre que la jeunesse a un caractère transitoire, qu'elle passe. Par conséquent, dans l'enfance et la jeunesse, il faut faire le meilleur usage possible du temps, des talents et de la force. La culture de l'esprit est d'une grande importance.

D'après ce que je viens de dire, vous ne devez pas supposer un seul instant que je considère comme sans valeur le fait de savoir telle ou telle chose, ou d'avoir un esprit bien cultivé ; ce n'est absolument pas ce qu'il faut déduire de mes propos. Je veux simplement dire que ces choses ne sont rien en comparaison du meilleur et du principal de tous les biens que nous puissions posséder : la foi au Seigneur Jésus-Christ. Il est important pour les jeunes gens de faire bon usage de leur temps, même en ce qui concerne cette vie, parce que l'enfance et la jeunesse sont passagères, elles s'envolent ; c'est pourquoi l'esprit doit être cultivé.

Il faut apprendre les choses qui sont profitables pour cette vie, entre autres raisons, afin qu'elles puissent être utiles plus tard, même pour la cause de Christ. Je viens de faire allusion aux langues. Quand j'ai appris le français, par exemple, et d'autres langues, je ne pensais pas qu'elles seraient un jour utiles au service de Christ. Mais par la suite, il a plu à Dieu de disposer les choses dans sa providence de telle sorte que j'ai parfois accueilli six missionnaires pendant cinq ou six mois chez moi, et l'on parlait trois langues différentes à ma table : l'allemand, le français et l'anglais. Le simple fait de connaître ces langues m'a aidé dans la cause de Christ.

Aujourd'hui, je poursuis ma correspondance dans trois langues différentes : le français, l'allemand et l'anglais. Celles-ci ont été très utiles pour la cause de Christ. Non pas que je veuille mettre l'accent sur ces choses, comme si elles étaient d'une importance telle qu'il n'y aurait pas de bonheur sans elles. Ce n'est pas le cas. Car le point essentiel, après tout, demeure : être un disciple du Seigneur Jésus et marcher dans les voies de Dieu. Mais si nous en avons l'occasion, faisons-en bon usage. Nous ne devons pas mépriser les opportunités ni les écarter, mais bien les utiliser. Parce que la jeunesse passe, qu'elle est transitoire et ne dure pas, le temps doit donc être employé utilement à cultiver l'esprit et à se familiariser avec les affaires de cette vie, car tout cela pourra servir plus tard, non seulement pour cette vie, mais aussi au service du Seigneur et pour la gloire de Dieu.

Mais s'il est important de le faire en ce qui concerne les affaires de la vie et les choses liées à cette vie, c'est d'une importance infiniment plus grande pour les réalités éternelles. En effet, l'enfance et la jeunesse ne durent pas, elles ont un caractère passager ; le point capital est donc que, tant que nous sommes encore jeunes, nous devrions donner nos cœurs au Seigneur. Il ne faut pas remettre cela à plus tard, à tel ou tel moment. Et si ce moment ne venait jamais ?

Et même s'il venait, le cœur devient naturellement de plus en plus dur ; par conséquent, on subit une perte en remettant cette décision à plus tard. De plus, les soucis de cette vie surviennent après quelque temps, et l'on est alors d'autant moins enclin à donner son cœur au Seigneur. C'est pourquoi, le grand objectif, tant pour cette vie que, plus particulièrement, pour le monde à venir, devrait être de faire le meilleur usage de l'enfance et de la jeunesse, qui passent si vite.

Avant de passer au dernier verset de notre sujet, je fais une pause et je pose la question suivante : « *Combien ont donné leur cœur au Seigneur ?* » Je vois devant moi un certain nombre de chères jeunes personnes, hommes et femmes. Combien ont donné leur cœur au Seigneur ? Je vois aussi quelques personnes très jeunes, des enfants ; ont-ils donné leur cœur au Seigneur ? Je ne vous demande pas de me répondre à moi ; mais je vous supplie et vous implore, en toute sincérité, en toute droiture, et avec un pieux sérieux, de répondre à la question à Dieu lui-même, qui, par son Esprit, pose cette question à votre cœur : « *Es-tu à moi, ou es-tu au diable ? Es-tu pour Christ, ou es-tu pour le monde ?* » Comment peut-on clocher des deux côtés ?

La jeunesse et l'enfance ont un caractère transitoire ; vous remettez les choses à plus tard, et vous pensez qu'il y a bien assez de temps. Comment savez-vous qu'il vous reste du temps ? Que se passera-t-il si, en rentrant chez vous ce soir, vous êtes terrassés par la maladie ? Que se passera-t-il si, dans la nuit, le choléra s'abat sur vous, ou si une autre maladie vous frappe et vous emporte précipitamment ? Que se passera-t-il alors ? Il sera tout simplement trop tard.

Oh ! Laissez-vous supplier et implorer, chers jeunes amis. Soyez assurés de ceci : plus vous entendez l'Évangile, et plus vous rejetez les invitations de l'Évangile, plus votre cœur s'endurcit ; plus vous vous éloignez de Christ ; plus vous vous engagez dans les voies du diable ; plus vous aimez le monde. Oh ! Laissez-vous supplier et implorer.

dernier verset : « *Mais souviens-toi de ton créateur pendant les jours de ta jeunesse, avant que les jours mauvais arrivent et que les années s'approchent où tu diras : je n'y prends point de plaisir* ».

Quelle est la signification de ce verset ? En premier lieu, je crois que ce que le Saint-Esprit veut présenter aux êtres humains ; c'est que les êtres humains, et tout particulièrement les jeunes, doivent garder à l'esprit, de manière solennelle, profonde, grave et sérieuse ; qu'ils ont un Créateur. Certes, dans ce pays, tous savent qu'ils ont été créés. Mais cette simple connaissance superficielle ne suffit pas ; elle a peu d'importance en comparaison de la réalité. Ce que le Saint-Esprit veut que nous gardions devant nous, c'est que nous sommes des créatures et que nous avons un Créateur.

Le verset que nous avons sous les yeux implique plusieurs points. En premier lieu, il implique ceci : « La créature est soumise au Créateur ». Nous ne saurions trop garder cela devant nos cœurs. Il implique en outre : « La créature est faite pour l'honneur et la gloire du Créateur ». Nous ne saurions trop garder cela devant nos yeux. Il implique également : Puisque la créature est faite pour l'honneur et la gloire du Créateur, elle devrait par conséquent vivre de manière à soutenir l'honneur du Créateur. De quelle manière la créature humaine peut-elle, par-dessus tout, honorer le Créateur ? En premier lieu, en acceptant le plus précieux de tous ses dons, le Seigneur Jésus-Christ ; et quiconque n'a pas accepté Christ n'a jamais honoré le Créateur.

Vous pensez que c'est une parole dure ; c'est possible. Je le répète solennellement : quiconque ici présent n'a pas accepté Christ, qu'il ait quinze ans, vingt ans ou vingt-cinq ans, n'a jamais, ne serait-ce qu'une seule fois dans toute sa vie, honoré le Créateur.

Il est absolument impossible que nous honorions le Créateur tant que le don le plus précieux, le don le plus inestimable, ce don ineffable qui lui a tant coûté, son propre Fils unique, n'est pas accepté. Rentrez chez vous avec cette certitude : vous qui avez quinze, vingt ou vingt-cinq ans, vous n'avez jamais, ne serait-ce qu'une seule minute dans toute votre vie, honoré Dieu, parce que vous n'avez pas accepté Christ.

Il ne s'agit pas d'une déclaration hâtive. C'est ma conviction réfléchie : en tant qu'homme de Dieu, je la donne comme ma conviction réfléchie. Tout ce que vous avez fait et tout ce que vous avez dit, n'a jamais tendu à l'honneur de Dieu tant que vous n'avez pas reçu l'Évangile. C'est pourquoi, la première chose à faire, si vous voulez honorer Dieu le Créateur, si vous voulez comprendre ce que signifie se « souvenir » de lui, c'est d'accepter Christ.

Vous devez accepter l'Évangile ; vous devez prononcer votre propre condamnation en tant que pécheur ruiné, coupable et perdu, et croire au Seigneur Jésus-Christ pour le salut de votre âme. Vous devez placer toute votre confiance, et votre seule confiance, dans la mort expiatoire du Seigneur Jésus-Christ. C'est cela, et cela seulement, que Dieu considérera comme le fait de vous souvenir de lui.

Ensuite, si vous avez reçu l'Évangile, demeurez en Christ. Cherchez à plaire à l'Éternel Jésus, qui a prononcé la parole ; tout ce qui existe a été amené à l'existence par lui, et il est le bâtisseur de l'univers. Demeurez en lui ; cherchez à lui plaire ; cherchez à agir selon sa pensée. C'est ce qu'il considère comme la manière la plus précieuse et la plus inestimable de vous souvenir de votre Créateur.

Et enfin : « *avant que les jours mauvais arrivent et que les années s'approchent où tu diras : Je n'y prends point de plaisir* ». C'est l'exact opposé de ce que dit naturellement un jeune homme : « *Je suis très jeune ; j'ai bien le temps ; quand je serai vieux, je m'occuperai de ces choses !* »

C'est l'exact opposé de ce que dit Dieu : « avant que les jours mauvais arrivent » ; telle est la volonté du Seigneur. Lorsque les hommes avancent en âge, le danger de ne pas s'occuper de ces choses survient : parce que le cœur s'est tellement endurci, parce que les soucis de cette vie excluent Christ, à cause d'innombrables problèmes, d'une famille nombreuse, d'un certain nombre d'enfants à établir dans la vie. C'est pourquoi cette affaire, la plus capitale de toutes, ne doit pas être remise à plus tard.

Oh ! Combien Dieu est sage, infiniment sage. Mais vous voyez, le diable est toujours contre Dieu ; il présente toujours les choses sous un jour diamétralement opposé. Dieu dit : « Avant que ces jours n'arrivent ».

La nature dit : « *Je remettrai cela à plus tard, quand je serai un vieil homme ou une vieille femme !* » Le diable murmure : « *Tu auras bien le temps quand tu seras sur ton lit de mort !* »

Comment savez-vous que vous arriverez un jour sur votre lit de mort ? La prochaine fois que vous voyagerez, un choc ! Et en un instant vous êtes emportés dans un accident de train ; la prochaine fois que vous monterez en voiture à cheval, le cheval s'emballe, et en un instant vous êtes éjectés et projetés dans l'éternité ; la prochaine fois que vous sortirez, une tuile tombe du toit sur votre tête, et en un instant vous êtes dans l'éternité.

Oh ! Comment savez-vous que vous vivrez un seul jour de plus ? Combien il est totalement illusoire de remettre cela à la vieillesse, à tel ou tel moment ! L'instant présent, et l'instant présent seulement, est le bon moment ; et par conséquent, seul l'instant présent nous appartient ; nous ne pouvons nous vanter de disposer de temps.

Une fois encore, chers jeunes amis, hommes ou femmes, chers hommes et femmes plus âgés, laissez-moi vous supplier et vous implorer, avec toute la ferveur possible, de chercher le Seigneur pendant qu'il se trouve, et de l'invoquer tandis qu'il est près. Et soyez certains de ceci : si vous faites, pour parler à la manière des hommes, un seul pas, c'est Jésus qui fait une douzaine ou une centaine de pas vers vous. Il se tient là, pour ainsi dire, les bras ouverts pour vous recevoir. C'est la joie et le délice mêmes de son cœur de vous accueillir ; c'est pourquoi, ne tardez pas.

Oh ! Laissez-vous supplier et implorer.

12. VOYEZ QUEL AMOUR !

Un sermon prêché par George Müller à la chapelle Bethesda, Great George Street, Bristol, le dimanche soir 11 avril 1897 : « *Voyez quel amour le Père nous a témoigné, pour que nous soyons appelés enfants de Dieu ! Et nous le sommes. Si le monde ne nous connaît pas, c'est qu'il ne l'a pas connu.*

Bien-aimés, nous sommes maintenant enfants de Dieu, et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté ; mais nous savons que, lorsque cela sera manifesté, nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est. Quiconque a cette espérance en lui se purifie, comme lui-même est pur » (1 Jean 3.1-3).

Parce que nous avons besoin d'être sans cesse rappelés à la vérité contenue dans ces versets, Dieu attire tout particulièrement notre attention sur ce court passage en le faisant précéder du mot : « *Voyez !* » C'est comme s'il voulait nous dire : « *Mes chers enfants, toute la volonté révélée de Dieu, toutes les Saintes Écritures que je mets entre vos mains sont importantes à considérer, à méditer et à lire de temps à autre. Mais il y a certains passages que, par suite de votre faiblesse spirituelle et en raison des difficultés dans lesquelles vous vous trouvez spirituellement en traversant cette vallée de larmes, vous avez particulièrement besoin de lire et de méditer de temps à autre. C'est pourquoi, en raison de votre faiblesse, je dirige votre attention sur ces passages !* »

Eh bien, méditons tout particulièrement la vérité contenue dans cette courte déclaration de ces trois versets. « *Regardez attentivement, méditez-la, priez à son sujet encore et encore, prenez-la à cœur bien plus encore que vous ne l'avez fait jusqu'à présent !* » nous dirait notre Père ! « *Quel amour le Père nous a témoigné, pour que nous soyons appelés enfants de Dieu* » (1 Jean 3.1).

C'est le point particulier sur lequel, en premier lieu, notre attention est dirigée. Si Dieu nous avait pardonné, de sorte que le châtement ne se soit pas abattu sur nous à cause de nos innombrables transgressions, et qu'il n'ait rien fait de plus, cela aurait déjà été une grâce merveilleuse ; mais il a fait beaucoup, beaucoup plus que cela. C'est pourquoi il est déclaré : « *Quel amour* ».

C'est la grandeur de cet amour : non seulement le Seigneur a passé l'éponge sur nos innombrables transgressions et pardonné chacune d'elles, de sorte que nous ne serons pas traités selon la millième partie des péchés dont nous avons été coupables, non, pas même pour un seul péché, que ce soit en action, en parole ou en pensée. Mais de plus, il fait de nous ses propres enfants, il nous accueille dans la Famille Céleste. Nous, qui sommes par nature des rebelles contre lui, qui méprisons son amour et ne nous soucions pas le moins du monde de lui, et qui manifestons quotidiennement cette aversion totale et ce mépris de Dieu en suivant notre propre voie et en faisant ce qui lui est odieux.

Nous sommes, de surcroît, faits ses propres enfants, accueillis dans sa famille, et cela non seulement en nom, mais en réalité. Par la puissance du Saint-Esprit, au moyen de la foi en l'Évangile, il nous régénère, fait de nous une nouvelle création en Christ, fait de nous ses tout propres enfants. Il ne se contente pas de nous appeler ainsi, mais il fait de nous ses tout propres enfants. Il nous donne la vie spirituelle, la vie céleste, et fait ainsi de nous ses tout propres enfants.

Voilà la grâce merveilleuse que nous devrions méditer. C'est ce que Dieu nous appelle à méditer : non pas à le survoler à la légère, non pas à y penser un peu, mais à y penser très souvent, et à ne jamais laisser cette pensée quitter notre esprit jusqu'à ce que nous arrivions enfin dans la gloire ! C'est cela « quel amour », le type d'amour que « le Père nous a témoigné ».

Ô Seigneur ! Aide-nous à le méditer mille fois plus que nous ne l'avons fait jusqu'à présent. Ô Seigneur ! Aide-nous, par la puissance de ton Saint-Esprit, à le prendre à cœur ; et accorde que, par sa considération, par la prière à son sujet, en le prenant à cœur bien plus abondamment que nous ne l'avons fait jusqu'ici, nos cœurs soient remplis d'amour pour toi et de gratitude d'une manière qui, jusqu'à présent, n'a jamais été la nôtre ! Ô, accorde qu'il en soit ainsi, pour l'amour de Jésus-Christ, nous t'en supplions.

« *Voyez quel amour le Père nous a témoigné* ». Or, voici un bon point pratique : « nous a témoigné » ; et pouvoir dire : « m'a témoigné ». C'est ce que, par la grâce de Dieu, de nombreuses dizaines de personnes ici présentes sont en mesure de dire. Mais est-ce que tout le monde peut le dire ? C'est ce que je désire, c'est ce que je prie que Dieu accorde à chaque personne ici présente : que chacun puisse exprimer : « m'a témoigné ».

Oh, comme cela nous rendrait heureux, comme cela nous rendrait attachés aux choses célestes, comme cela nous rendrait morts au monde ! Et, dans une petite mesure, cela nous rendrait plus semblables à Christ que nous ne l'avons été jusqu'à présent ! Que nous, pécheurs tels que nous sommes, pécheurs rebelles par nature, soyons appelés fils de Dieu. Plus littéralement et plus correctement : enfants de Dieu, car c'est une bénédiction accordée non seulement aux croyants hommes, mais aussi aux femmes, à tous ceux qui aiment le Seigneur Jésus et qui se confient en lui pour le salut de leur âme ! Par conséquent, que nous soyons appelés enfants de Dieu. Ô que c'est précieux ! C'est une chose indiciblement bénie que d'appartenir à la Famille Céleste !

Par nature, chacun de nous est exactement comme les Juifs à qui le Seigneur Jésus a dit en une occasion : « *Vous avez pour père le diable* » (Jean 8.44), « *car vous faites ses œuvres ; vous agissez selon sa pensée, vous agissez selon votre père le diable !* »

Or, cela n'était pas seulement vrai pour les Israélites à qui le Seigneur s'adressait ; mais c'est vrai pour nous, tant que nous ne sommes pas croyants au Seigneur Jésus. Nous pouvons nous appeler enfants de Dieu, et nous pouvons appeler Dieu notre Père, mais ce n'est pas vrai tant que nous ne nous confions pas au Seigneur Jésus-Christ pour le salut de notre âme. Cependant, dès l'instant où nous croyons au Seigneur Jésus-Christ, tout est pardonné, nous sommes régénérés par la réception de l'Évangile, nés de nouveau, et nous sommes alors véritablement les enfants de Dieu, et nous appartenons à la Famille Céleste !

Ensuite, le Saint-Esprit, par l'apôtre, ajoute : « *Si le monde ne nous connaît pas, c'est qu'il ne l'a pas connu* » (littéralement : C'est pourquoi le monde ne nous connaît pas, parce qu'il ne l'a pas connu). Les enfants ne sont pas connus parce que le Père n'est pas connu. Tant que les personnes ne sont pas croyantes au Seigneur Jésus-Christ, elles ne connaissent pas les enfants de Dieu en tant qu'enfants de Dieu ! Elles peuvent connaître leur nom, leur profession, l'endroit où ils vivent, la façon dont ils s'habillent, et d'autres choses semblables qui relèvent de l'homme extérieur et du temps présent ; mais, dans la mesure où ils sont les enfants de Dieu, ceux qui sont eux-mêmes inconvertis ne connaissent pas les croyants en Jésus.

Et la raison nous en est donnée ici : « *Parce qu'ils ne connaissent pas le Père* » des enfants. Ils ne connaissent ni Dieu Tout-Puissant ni le Seigneur Jésus-Christ, et c'est pourquoi ils ne connaissent pas réellement et véritablement les enfants de Dieu en tant qu'enfants de Dieu. La vie divine ne peut être discernée par les impies.

« *Bien-aimés, nous sommes maintenant enfants de Dieu* » Bien qu'étant encore dans le corps, c'est-à-dire encore dans la faiblesse, assaillis de nombreuses infirmités à bien des égards, et très ignorants dans cet état de faiblesse et d'impuissance où se trouvent, à un degré plus ou moins grand, tous les vrais croyants au Seigneur Jésus-Christ, nous sommes néanmoins enfants de Dieu.

Car bien que nous ne soyons pas tous comme Jean, qui a écrit cette épître, ou comme Paul, ou comme Pierre, pourtant, malgré toutes nos nombreuses infirmités, nos faiblesses, nos échecs et nos manquements, aussi sûrement que nous plaçons notre confiance dans le Seigneur Jésus-Christ pour le salut de notre âme, nous sommes déjà, même en étant encore dans le corps, réellement et véritablement les enfants de Dieu !

Voilà une vérité précieuse ! Et c'est de ce petit mot « maintenant », que nous devons nous saisir par la foi, pour le méditer dans nos cœurs encore et encore et encore, sans le laisser échapper, et sans supposer que nous ne deviendrons enfants de Dieu qu'à notre mort, ou lorsque le Seigneur Jésus-Christ reviendra.

Non, nous sommes déjà maintenant, les enfants de Dieu. Cela, comme vous le voyez tous d'emblée, même les plus jeunes parmi les croyants, implique que nous avons un Père dans les cieux, et que ce Père céleste n'est autre que Dieu Tout-Puissant ; le Dieu qui peut tout faire, pour qui rien n'est impossible. Voyez comme cela est précieux. Notre Père peut tout faire ! Par conséquent, il est infiniment sage ; il est infiniment riche ; il est infiniment puissant ; et son cœur est plein d'un amour infini pour le plus faible et le plus fragile des enfants de Dieu.

Supposez donc que je souffre physiquement : que j'aie vers mon Père Céleste, que je lui en parle avec la simplicité d'un enfant, et que je lui demande ; si cela sert sa gloire et concourt à mon bien véritable, à mon profit et à ma bénédiction ; qu'il daigne dans sa grâce, soit faire disparaître entièrement la douleur, soit l'atténuer. Ou bien, s'il est nécessaire qu'elle dure, qu'il veuille me soutenir pour que je ne sois pas accablé, et surtout pour que je ne m'irrite pas, ne me plaigne pas et ne murmure pas, mais que je l'accepte de sa main aimante comme une bénédiction qui m'est accordée et qui, en fin de compte, s'avérera bonne pour moi.

Si nous traversons une épreuve familiale, nous devrions nous dire : « *Cette épreuve familiale est non seulement très lourde à porter pour moi, mais elle s'avérera insurmontable si je dois la porter seul ; je vais remettre cette affaire entre les mains de mon Père Céleste, et lui demander qu'il veuille dans sa grâce éloigner l'épreuve, si cela sert son honneur et sa gloire et concourt à ma véritable bénédiction !* »

Il est capable de le faire, car il peut tout faire, et il a prouvé la profondeur de son amour en n'épargnant pas son propre Fils unique, mais en le livrant pour nous tous.

Ensuite, de même les personnes qui ont un emploi, un commerce ou qui exercent une profession libérale, rencontrent des difficultés liées à leur métier, à leur entreprise ou à leur profession. Or, le point essentiel n'est pas de porter le fardeau nous-mêmes, mais de le décharger sur le Seigneur. Il est disposé à nous soutenir, disposé à nous aider ; et ce faisant, nous traversons la vie de manière paisible et tranquille.

Nous ne sommes pas enclins à nous irriter, à nous plaindre, à murmurer ni à être insatisfaits de la manière dont Dieu agit envers nous, si nous déchargeons notre fardeau sur lui et ne tentons pas de le porter nous-mêmes ! Et c'est exactement ce que nous devrions faire. C'est justement l'une des nombreuses raisons pour lesquelles il est déclaré ici par le Saint-Esprit : « *Nous sommes maintenant enfants de Dieu* ».

C'est-à-dire, bien qu'étant encore dans le corps, bien qu'étant encore entourés d'épreuves et de difficultés, bien que trouvant encore que le conflit est plus ou moins notre lot. Oh ! ce précieux petit mot : « Maintenant ». Il contient une immense quantité de vérité profondément instructive et éducative.

De plus, nous connaissons actuellement le combat spirituel ; nos mauvais penchants naturels sont toujours en nous, bien que nous soyons régénérés. L'ancienne nature n'est pas ôtée ; l'ancienne nature demeure en nous, exactement telle qu'elle était avant notre foi au Seigneur Jésus-Christ.

Il est vrai que nous sommes régénérés, que nous sommes nés de nouveau ; il est vrai que nous avons la vie spirituelle ; mais il est également vrai que l'ancienne nature n'est pas morte. L'ancienne nature est toujours en nous, et elle ne peut être maîtrisée que par la prière, par la méditation et la réflexion sur la Parole de Dieu, et par l'exercice continu de la foi.

C'est pourquoi, lorsque surviennent des épreuves liées à cette ancienne nature mauvaise et corrompue qui est en nous, nous devrions exposer la situation en toute simplicité devant Dieu, et dire : « *Mon Père Céleste, je n'ai aucune force en moi-même ; mais la puissance toute-puissante est avec toi, et ton cœur est plein d'amour pour moi. Tu m'as prouvé ton amour merveilleux en m'amenant à Jésus, et en donnant Jésus pour moi, un pauvre, misérable et coupable pécheur. Aide-moi maintenant dans ce combat spirituel qui est le mien. Ne permets pas que je sois vaincu par cette ruse du diable, ni à cause de ma faiblesse spirituelle. Oh, aide-moi ! Aide-moi ! Aide-moi !* » Que découvrirons-nous alors ? Le Seigneur est vraiment disposé à nous aider !

J'assure mes jeunes frères et sœurs en Christ qu'il m'a aidé, et cela fait maintenant soixante-onze ans et cinq mois, un nombre incalculable de fois, et particulièrement au début de la vie divine en moi. En raison des mauvaises habitudes que j'avais contractées en tant que jeune homme inconverti, et de la vie impie que j'avais menée jusqu'à la fin de ma vingtième année. J'ai trouvé extrêmement difficile, bien qu'étant réellement un enfant de Dieu, haïssant le péché et aimant la sainteté, de surmonter ces penchants mauvais que j'avais contractés.

En apparence, on aurait pu dire : « *Oh, cela ne changera jamais, et ma prière ne sera jamais exaucée !* » Mais par la grâce de Dieu, je me suis déchargé de mon fardeau sur lui, et je suis venu à lui encore et encore. C'est ainsi que, petit à petit, et ce ne fut que petit à petit, cela a pris du temps, ces penchants naturels ont été surmontés, et Dieu m'a aidé. Je mentionne cela tout particulièrement pour le réconfort et l'encouragement des jeunes croyants en Christ récemment convertis : ne désespérez pas, mais attendez-vous à recevoir l'aide de Dieu, car il est capable et désireux de vous aider. Jamais, au grand jamais, tant que nous irons au Seigneur dans notre faiblesse et notre impuissance, nous ne serons vaincus ; et c'est précisément parce que nous sommes enfants de Dieu dès maintenant que la gloire sera finalement notre partage.

Ce n'est pas que nous deviendrons enfants de Dieu une fois cette vie terminée ; non, alors que nous sommes encore dans le corps, alors que nous sommes encore ici sur terre, alors que nous sommes encore dans une grande faiblesse, une grande impuissance et une grande ignorance concernant bien des choses, et alors que le diable a du pouvoir sur nous, alors qu'il n'est pas encore jeté dans l'abîme dès maintenant, nous sommes les enfants de Dieu, et nous recevrons l'aide de Dieu exactement selon nos besoins. Oh, combien cette parole est réconfortante ! Méditons-la donc continuellement, et ne la perdons pas de vue.

« *Bien-aimés, nous sommes maintenant* » dans la faiblesse ; « maintenant », alors que le diable a encore tant de pouvoir ; « maintenant », alors que nous sommes encore dans une grande ignorance : « *enfants de Dieu, et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté* » (1 Jean 3.2).

Bien que nous soyons enfants de Dieu et qu'à ce titre nous ayons de nombreux privilèges et puissions continuellement aller à Dieu pour obtenir des directives, des conseils, de l'aide, de la force, une délivrance de nos difficultés, ou pour être pourvus temporairement et spirituellement selon nos besoins, cependant, malgré tout cela et aussi grands que soient les privilèges dont nous jouissons déjà, ils ne sont que peu de chose en comparaison de ce que nous aurons dans l'au-delà.

Et qu'est-ce qui sera manifesté dans l'au-delà ? Qu'est-ce que moi, pauvre ver sans valeur que je suis, posséderai dans l'au-delà ? Qu'est-ce que moi, un être ignorant, connaîtrai dans l'au-delà ? Qu'est-ce qui, en moi, un être faible, sujet à l'erreur et à la chute, se trouvera dans l'au-delà ? Oh, c'est une pensée profondément importante.

« *Ce que nous serons n'a pas encore été manifesté* », il n'a pas encore été révélé ce que nous serons. Oh, qu'en sera-t-il pour le corps ? Qu'en sera-t-il pour l'âme ? Qu'en sera-t-il de notre connaissance ? Qu'en sera-t-il de notre puissance spirituelle ? Qu'en sera-t-il de notre service pour le Seigneur ? Oh, qu'en sera-t-il à tous égards ? Une bénédiction éternelle nous sera accordée, dès lors et pour toujours !

Mais ce n'en est qu'une partie. L'autre partie est la suivante : nous serons parfaitement saints, comme l'était le Seigneur Jésus-Christ pendant les trente-trois ans et demi qu'il a passés sur terre ! Jamais la moindre trace de mal ne s'est trouvée dans tout ce qu'il a fait, jamais la moindre trace de quoi que ce soit de contraire à la pensée de Dieu dans tout ce qu'il a dit ; jamais la moindre trace de quoi que ce soit de contraire à la pensée de Dieu ne s'est trouvée dans toutes ses pensées, dans tous ses désirs, dans tous ses souhaits.

Tout s'est trouvé en parfaite conformité avec la pensée de Dieu pendant tout le temps où le Sauveur béni était ici sur terre ! Et il en sera de même pour nous. Nous qui sommes faibles et fragiles, nous ne serons pas toujours faibles et fragiles, mais nous serons saints, sans tache, purs et d'une grande beauté. Oui, d'une grande beauté ! Oh, de quelle beauté ! Parce que la splendeur de Christ sera placée sur nous ! Oh, combien ces paroles sont précieuses ; et oh, si nous les gardions davantage à l'esprit, si nous nous en imprégnions, combien notre cœur serait rempli de paix et de joie tout au long de la journée et chaque jour.

Or, c'est en raison de cela que cette déclaration est faite : « *ce que nous serons n'a pas encore été manifesté ; mais nous savons que, lorsque cela sera manifesté, nous serons semblables à lui* ». Nous serons semblables à lui ! Remarquez-en la raison ! « *Nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est !* »

Plus exactement : « parce que nous le verrons tel même qu'il est. » C'est-à-dire que nous connaissons parfaitement le Seigneur Jésus-Christ : dans toute son œuvre et dans toutes ses fonctions, et pas seulement en le connaissant comme notre Juge. C'est de cette manière que les impies devront faire sa connaissance. Tout être humain, s'il n'est pas croyant en Christ, le connaîtra comme son Juge, mais nous, nous le connaissons comme notre Sauveur, comme notre Frère, comme notre Ami, comme notre Époux, comme notre Fiancé.

Venons-en au dernier point : « *Quiconque a cette espérance en lui se purifie, comme lui-même est pur* ». Tout d'abord, littéralement : « quiconque », c'est-à-dire « toute personne qui a cette espérance en lui ». Par la foi en lui, elle sera parfaitement semblable à Christ dans le ciel. « *Quiconque a cette espérance en lui, ou le concernant, se purifie, comme lui-même est pur* ».

C'est-à-dire que, tout comme la vérité a toujours tendance à accroître la sainteté, nous répétons ici cette déclaration : « quiconque a cette espérance concernant le Seigneur Jésus, celle d'être rendu semblable à lui corps et âme, quiconque a cette espérance le concernant se purifie ». Cela a tendance à nous rendre de plus en plus saints, car à mesure que nous apprenons à connaître Christ et que nous voyons ce que Dieu nous a donné en lui, plus nous le connaissons de manière claire, distincte et détaillée, plus la sainteté s'accroît pleinement en nous, de sorte que nous ne nous satisferons de rien de moins que ceci : **devenir continuellement de plus en plus semblables à Christ.**

Nous n'y parvenons pas pleinement tant que nous sommes dans le corps ; cependant, notre but sera de plus en plus de ressembler à Christ. Nous ne nous contentons pas d'avoir du pouvoir sur nos péchés naturels et grossiers ; nous ne nous en contentons pas. Ce que nous voulons, c'est qu'en esprit et en pensée, nous soyons de plus en plus semblables à Christ, doux et aimants. Oh, combien nous cherchons de plus en plus à atteindre cela, le désirant ardemment toujours plus, cherchant par tous les moyens à devenir semblables à Christ. Et bien que cela ne sera jamais pleinement atteint tant que nous serons dans le corps, il est pourtant impossible de dire à quel degré nous pourrions, même en étant dans le corps, devenir semblables à Christ.

Que ce soit donc là la grande leçon que nous retenons ce soir : parce que nous sommes d'ores et déjà enfants de Dieu, une bénédiction, une merveilleuse bénédiction, peut être obtenue de notre Père Céleste ; et, en raison de la perspective qui s'offre à nous, il est impossible de dire à quel degré nous ne pourrions pas devenir semblables à Christ. Maintenant, vous qui n'êtes pas croyants en Christ, allez-vous continuer pour toujours sur la voie que vous avez suivie jusqu'à présent ? N'y aura-t-il aucun changement ? Si vous continuez sur le chemin spacieux, la destruction finale sera votre partage ! Désirez-vous ardemment passer une heureuse éternité avec le Seigneur dans le ciel ? Oh, quel délice ce sera pour beaucoup, à la fin, de constater qu'il ne manque au ciel aucune des personnes ici présentes !

C'est l'intérêt personnel que je porte à votre bien-être spirituel, et c'est par amour pour votre âme que je désire ardemment vous retrouver au ciel ; et oh, combien cela accroîtrait notre joie et notre délice au ciel de constater finalement qu'il n'en manque aucun, de découvrir que cette petite méditation du soir du 11 avril 1897 n'aura pas été vaine.

Oh, comme il serait précieux de le constater ainsi à la fin ! Et maintenant, y a-t-il quelqu'un ici présent qui dise : « *Je veux encore le monde ; je vais encore chercher à jouir du monde* » ? Vous ne serez pas heureux avec cette résolution ; soyez-en tout à fait certain. Oh, j'ai essayé vos voies pendant vingt ans et cinq semaines, et tout ce que j'ai jamais obtenu, c'est de la déception et une culpabilité accrue sur ma conscience. Mais quand j'ai trouvé Jésus, le vrai bonheur est arrivé. Oh, un bonheur tel que je ne saurais le décrire. C'était au début de novembre 1825, et je l'ai ressenti depuis lors, à cette seule différence près que le bonheur a augmenté de plus en plus.

Et c'est ce que Dieu est disposé à vous donner ; car je suppose qu'il n'y a pas ici de plus grand pécheur que je ne l'étais. Et pourtant, bien que je n'aie eu que vingt ans, Dieu m'a accordé cette merveilleuse bénédiction ; et ce qu'il a fait pour moi, ce qu'il a fait pour Paul, et ce qu'il a fait pour d'autres pécheurs, il est disposé à le faire pour n'importe qui d'autre.

C'est pourquoi, que ce soit Christ que vous choisissiez, et non plus le monde ; car le monde ne se révélera jamais vrai, mais, si l'on y persévère, il apportera la damnation, et seulement la damnation. Que Dieu accorde sa bénédiction, pour l'amour de Jésus-Christ.

13. CHRIST, LE REFUGE DES PÉCHEURS.

Un sermon prêché à la chapelle baptiste de Kensington, Stapleton Road, Bristol, le dimanche matin 28 mars 1897, à l'occasion de l'anniversaire de la chapelle.

« C'est une parole certaine et entièrement digne d'être reçue, que Jésus-Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs, dont je suis le premier » (1 Timothée 1.15).

Dans la première partie de cette déclaration, *« Jésus-Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs »*, il est écrit que c'est une *« parole certaine »*, et non une parole discutable ou sujette à la moindre ombre d'un doute ! Nous, qui sommes croyants du Seigneur Jésus-Christ, devrions nous faire un devoir habituel, de montrer par notre vie et notre amour pour Dieu, que nous croyons implicitement à la vérité de cette déclaration : Jésus-Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs ! Par conséquent, notre devoir est d'être de fidèles témoins de la vérité de l'Évangile !

Il est ensuite déclaré qu'elle est *« entièrement digne d'être reçue »*. Elle est donc digne d'être acceptée par nous ; il est de notre devoir de recevoir cette déclaration selon laquelle Jésus-Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs. Or, que disons-nous à ce sujet ? Y apposons-nous tous, individuellement, notre sceau en la recevant implicitement ? Il y a ici aujourd'hui de très nombreuses personnes qui le font. Je ne doute pas qu'il y ait ici des centaines de personnes qui le font, qui ont reçu cette déclaration du Saint-Esprit de Dieu selon laquelle Jésus-Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs ! Mais le désir de mon cœur et ma prière, c'est que chacun d'entre vous, sans exception, puisse recevoir cette déclaration. Il n'y a pas d'autre Sauveur que Jésus-Christ, et nous devons recevoir cette vérité dans nos cœurs. Il n'y a pas d'autre voie pour le salut de nos âmes que par lui ! Oh, prenons cela à cœur !

Ensuite, nous devons considérer qu'il *« est venu dans le monde »*, et non pas qu'il est *« né »* dans le monde ! C'est un point à remarquer tout particulièrement. S'il avait été déclaré qu'il était né dans le monde, cela aurait été vrai pour ce qui concerne sa nature humaine. Marie était sa mère selon sa nature humaine ; mais c'est à la divinité de notre Seigneur Jésus qu'il est fait référence ici. Notre Sauveur était réellement et véritablement un homme, tout autant que nous ; mais il était réellement et véritablement Dieu, tout comme Dieu le Père.

Il aurait été tout à fait vrai de dire qu'il était né dans le monde pour sauver les pécheurs. Ici, cependant, c'est la divinité de notre Seigneur qui nous est soulignée ! Il est le Créateur de tout ce qui existe ; le Bâisseur et le Soutien de tout ce qui existe. Mais puisque c'est à la divinité de notre Seigneur béni qu'il est fait référence ici, il était nécessaire qu'il soit réellement et véritablement divin en tant que Père de nos âmes !

Qu'il soit humain était nécessaire afin que, sous notre forme et dans notre condition, il puisse accomplir la loi de Dieu, que nous avons enfreinte un nombre incalculable de fois, et ainsi produire la justice dans laquelle nous pouvons maintenant nous trouver, mais que, par nature, nous ne saurions obtenir par nous-mêmes, car nous n'avons rien qui nous soit propre. **Nous ne pouvons pas être acceptés par Dieu sur la base de notre propre justice !** Dans la Parole de Dieu, elle est comparée à des vêtements souillés. Par l'amour de Dieu, la justice de Christ est imputée à tous ceux qui se confient en lui pour leur salut. Et c'est uniquement sur le fondement de la justice de Christ que de pauvres pécheurs ; jeunes et vieux, hommes et femmes, riches et pauvres, instruits ou ignorants ; quiconque se confiant uniquement au Seigneur Jésus-Christ pour son salut, sera accepté !

Or, il était nécessaire qu'il soit humain afin que, en tant qu'être humain né sous la loi, il accomplisse la loi de Dieu, cette loi que nous avons enfreinte d'innombrables fois par nos actes, nos paroles, nos pensées, nos sentiments, nos désirs, nos intentions et nos penchants ! Mais la justice de Christ sera portée à notre compte, elle sera imputée à notre compte ! Nous serons nous-mêmes considérés comme si nous avons accompli la loi de Dieu, si nous plaçons notre confiance en Christ !

De plus, il était nécessaire qu'il soit réellement et véritablement humain afin que notre péché puisse être puni en la personne du substitut, afin que le châtiment soit effectivement supporté par la personne qui devait être notre substitut, à savoir l'Homme Jésus-Christ ! C'est pourquoi le substitut, afin d'accomplir une véritable expiation pour nos péchés, devait supporter ce châtiment à notre place et pour nous.

Mais ce n'est là qu'une facette de la vérité. L'autre facette de la vérité est celle-ci : il était véritablement divin tout comme le Père ; et pour donner de la valeur à la justice qui lui était confiée et qui nous est imputée, ainsi que pour donner de la valeur à l'expiation, il était nécessaire que le Seigneur Jésus-Christ lui-même soit suspendu à la croix et verse son sang pour la rémission de nos péchés ! Un simple être humain aurait pu être crucifié, mais cet être humain n'aurait été puni que pour lui-même par la mort de la crucifixion. Cela, cependant, n'aurait donné aucune valeur au sang versé. Il fallait que ce soit le sang de l'Homme-Dieu, Jésus-Christ !

Ce sang même qui a été versé est appelé le « sang de Dieu », car il était véritablement Dieu tout autant qu'homme, il a été versé pour la rémission de nos péchés. Et c'est précisément cela qui a donné de la valeur à ce sang, car il devait être efficace pour le salut, non pas d'un seul pécheur, ni de mille, ni d'un million de pauvres âmes malades du péché ; mais c'est une multitude innombrable qui devait être sauvée par ce sang. Le sang de ce Jésus béni qui a pris nos péchés, mes péchés, vos péchés, sur lui. Par conséquent, pour que ce sang ait de la valeur, il devait être le sang de l'Homme-Dieu, Jésus-Christ ! C'est là la part inestimable, le fait d'une importance capitale que nous devons retenir ! Le sang de Christ peut nous sauver de tout péché ! Et nous ne pouvons être sauvés que par celui qui a versé son sang précieux pour notre rachat et notre régénération !

Et maintenant, chers amis, combien cette pensée est précieuse ! Oui, combien elle est précieuse ! La loi a été accomplie ! Je suis un pauvre et mauvais pécheur méritant l'enfer, vous et moi aussi, nous sommes de pauvres et misérables pécheurs sous le coup de la loi. Pourtant, si vous placez votre confiance dans le Seigneur Jésus-Christ, Dieu vous acceptera et vous recevra grâce à la justice de Christ qui est portée à votre crédit, comptée à votre actif, qui vous est imputée !

Le Seigneur Jésus-Christ a accompli une expiation pour chacune de nos innombrables transgressions, pour toutes nos voies pécheresses, nos paroles pécheresses, nos pensées mauvaises ! Ce Sauveur béni, précieux, adorable et aimant a accompli une expiation pour chacune de nos paroles pécheresses tout autant que pour nos mauvaises actions ! Oui ! Il a accompli une expiation ! Et non seulement cette expiation devait couvrir chacune de nos pensées pécheresses, de nos désirs impurs, de nos souhaits et penchants impies, mais le Seigneur Jésus-Christ a accompli cette expiation de manière totale et parfaite ! Et c'est ainsi que le pauvre pécheur est sauvé ! Oh, combien c'est précieux ! Combien c'est réconfortant pour nos âmes malades du péché !

À présent, le point suivant que nous devons particulièrement considérer est celui-ci : il est venu dans le monde pour sauver « les pécheurs » ! Oui, mes chers amis, des pécheurs ! Il n'est pas dit qu'il est venu dans le monde pour sauver des gens excellents, ou des gens très bons, ou des pécheurs modérés ! Dans ce cas, je devrais aller en enfer, car j'ai été un grand pécheur pendant les vingt premières années de ma vie. Pendant plusieurs années, j'ai poursuivi les plaisirs du monde, les vanités du monde, les vices du monde ! C'est cela que je recherchais ! Et pourtant, j'étais entré à l'Université pour étudier en vue de devenir pasteur ! Oui, c'était là l'intention : faire de moi un pasteur.

J'ai fréquenté les écoles classiques ; et pendant neuf ans après mon entrée à l'Université, et alors que je passais les examens pour devenir pasteur je vivais loin de Dieu ! Pendant six ans, de l'âge de quatorze ans jusqu'à mes vingt ans, je n'ai jamais lu un seul chapitre de la Bible, pas un seul verset ! Je lisais le Nouveau Testament en hébreu et en grec, et je possédais la Bible dans ma propre langue, mais je ne la lisais jamais !

C'est dans cet état que Dieu m'a trouvé ! Il n'y avait rien d'autre pour moi que l'enfer, rien que l'enfer ! Je ne savais rien de cette croix merveilleuse jusqu'à ce que Dieu m'ouvre les yeux, à l'âge de vingt ans et cinq mois. Il m'a montré quel jeune homme mauvais j'étais, et que je ne méritais rien d'autre que l'enfer ! Mais, béni soit son Nom, il m'a aussi montré à partir de ce Livre précieux que même un pécheur aussi mauvais et méritant l'enfer que je l'étais pouvait être sauvé de ses péchés par le sang de Christ et par l'expiation qui avait été accomplie pour les pauvres pécheurs !

Or, je n'avais pas vos privilèges. Dans ma jeunesse, je n'avais jamais entendu l'Évangile avant l'âge de vingt ans et cinq mois ! De ma vie, je n'avais jamais entendu parler ni vu un seul véritable chrétien vivant par la foi ! Sans doute y en avait-il beaucoup, mais je n'en avais jamais entendu parler ni vu un seul ! Et pourtant, je faisais partie d'un groupe d'étudiants à l'Université qui se préparaient à devenir pasteurs !

Vers cette époque, j'ai été conduit à une petite réunion de prière qui se tenait chez un commerçant. Il y avait environ une douzaine ou une quinzaine de citoyens dans la pièce, et c'est là que, pour la première fois, j'ai entendu parler de Christ. Je suis entré dans la maison de ce commerçant mort dans mes offenses et mes péchés, aussi insouciant et indifférent aux choses divines que n'importe quelle personne au monde. Je suis ressorti de cette petite réunion de prière en étant un jeune homme heureux, un croyant heureux en Christ !

Il y avait à cette époque mille deux cent soixante étudiants à l'Université ; mais seuls trois d'entre eux étaient croyants en Christ, et je suis devenu le quatrième ! C'est dans cet état de choses que je me trouvais lorsque j'ai assisté à cette petite réunion de prière, et où, pour la première fois, j'ai entendu le nom de Jésus ! Les joyeuses compagnies, les fréquentations mondaines, c'était tout ce qui m'importait. Je n'ai rencontré que des déceptions. Au lieu de trouver le bonheur dans ces choses, je n'y ai trouvé que des déceptions.

Finalement, je me suis dit que je devrais beaucoup voyager pour voir si cela me rendrait plus heureux. Dieu m'a conduit. J'ai voyagé pendant quarante-trois jours consécutifs. Jour après jour pendant quarante-trois jours, j'ai vu certains des plus beaux paysages qui se puissent trouver sous la voûte des cieux.

Au bout de plusieurs semaines, je suis devenu si écoeuré, si fatigué et si saturé de voyages que je pouvais passer devant le plus beau des paysages sans même le regarder.

Mais trois semaines après avoir trouvé Jésus lors de cette petite réunion de prière, je suis devenu un homme véritablement heureux ; et je connais un bonheur vrai et réel depuis maintenant soixante et onze ans et cinq mois !

Ce bonheur réel et véritable, mes amis, je le désire pour chacun d'entre vous qui en est dépourvu ; et c'est pour cette raison que je me tiens ici ce matin, pour rendre témoignage au Seigneur Jésus-Christ ! Combien d'entre vous possèdent ce bonheur réel et véritable que j'ai trouvé dans le Seigneur Jésus-Christ ?

Lorsque je suis rentré chez moi après cette petite réunion de prière, il y a maintenant plus de soixante-dix ans, je me suis retrouvé paisiblement allongé sur mon lit, bénissant et louant Dieu pour ce qu'il avait fait pour moi ! Je n'avais discuté avec aucun croyant, personne ne m'avait dit : « *Attention, maintenant ! Tu dois absolument abandonner les tables de jeu, le théâtre, les salles de bal et toutes ces mauvaises voies dans lesquelles tu t'es engagé !* »

Non ! Mais Dieu m'avait donné la vie spirituelle, des instincts spirituels, des désirs spirituels. Cependant, je me suis dit lors de cette première soirée, après être rentré de cette petite réunion de prière : « *Je n'irai plus jamais dans une salle de bal, et je ne jouerai plus jamais aux cartes !* » Et je ne suis plus jamais allé dans une salle de bal ni n'ai joué aux cartes depuis lors. Toute ma vie est devenue différente. Tout est devenu soudainement différent, car je n'étais plus mort dans mes offenses et mes péchés. J'avais désormais obtenu la vie spirituelle, et c'est avec joie et allégresse que je me suis abandonné à Dieu, qui avait fait tant, tellement pour moi. Et c'est ainsi que je suis devenu indiciblement heureux.

Et je suis, mes chers amis, des plus indiciblement heureux depuis lors, c'est-à-dire depuis soixante-onze ans et cinq mois. Oh, quelle idée glorieuse, combien simple, combien précieuse : par l'Évangile de la bonne nouvelle qui nous est prêché, en venant à Jésus et en nous confiant en lui seul, de grands pécheurs, de vieux pécheurs peuvent être sauvés !

Après avoir fait cette déclaration : « *Jésus-Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs* », l'apôtre ajoute : « *dont je suis le premier !* » Ce n'est pas une simple formule, c'est ce que saint Paul pensait vraiment ; il se considérait comme un très grand pécheur, comme le plus grand des pécheurs. Et Paul s'est appelé lui-même le premier des pécheurs !

Ce n'est pas le seul passage où il parle de lui-même ainsi ; à maintes reprises, dans ses épîtres et dans les Actes des Apôtres, il parle de lui-même comme d'un très grand pécheur. Puis vient le verset qui suit notre texte : « *Mais j'ai obtenu miséricorde, afin que Jésus-Christ fit voir en moi le premier toute sa longanimité, pour que je servisse d'exemple à ceux qui croiraient en lui pour la vie éternelle* » (1 Timothée 1.16).

J'ai maintenant quatre-vingt-onze ans et six mois, avec la perspective du ciel, très proche du ciel, très proche de la fin de mon pèlerinage terrestre ! Pourtant, je suis capable de travailler chaque jour, et tout au long de la journée. Je prêche en outre cinq ou six fois par semaine, et j'en suis capable ! Mais bien que dans ma quatre-vingt-douzième année, pour parler à la manière des hommes, il y ait la perspective d'être rappelé, je suis indiciblement heureux !

Et il est indiciblement heureux de pouvoir s'entraider en se confiant en Jésus ! N'oubliez jamais que Jésus est venu pour sauver les pécheurs, un pécheur tel que je l'étais ! Mais vous devez accepter le salut par le moyen que Dieu a établi. C'est par Jésus seul que vous pouvez être sauvés ! Si les pécheurs cherchent à gagner le ciel par leurs propres moyens, ils se conduiront en enfer ! Oui, ils se conduiront en enfer par leurs bonnes œuvres, par leur propre justice !

Les pécheurs ne peuvent être sauvés qu'en se confiant en Jésus pour leur salut, car il est le Seigneur ! C'est-à-dire que le Seigneur Jésus-Christ, en montrant à Paul, autrefois nommé Saul, le grand persécuteur, que tout comme le Seigneur avait sauvé Paul, le grand pécheur qu'il était, notre Sauveur a ainsi montré à tout pécheur sous le ciel, à n'importe quel moment par la suite, que personne n'a lieu de désespérer de la possibilité d'obtenir le pardon !

C'est une vérité des plus vitales et des plus précieuses ! « *J'ai obtenu miséricorde !* » Cela signifie : « *J'ai obtenu le pardon, précisément pour cette raison que, en moi, le plus grand des pécheurs, le premier des pécheurs, Jésus-Christ puisse montrer toute cette longanimité !* »

Cela signifie : « Combien il souffre longuement de ce que ce qu'il est prêt à faire pour les pécheurs n'est pas immédiatement et pleinement mis à profit ». Cela ne s'applique certainement pas à ceux qui ne sont pas particulièrement de grands pécheurs, mais cela montre qu'il est disposé à pardonner au plus grand des pécheurs. Paul a accepté de devenir un échantillon, un exemple, afin que pas un seul individu par la suite ne puisse avoir de motif pour dire : « *Je suis un pécheur trop endurci ! J'ai vécu trop longtemps dans le péché ! Mes péchés sont trop grands et trop nombreux à porter ! Je ne peux pas espérer le pardon !* »

Rien de tel ! Paul est donné ici comme un échantillon, un exemple, un spécimen de ce que Dieu est disposé à pardonner, et de ce que le Seigneur Jésus-Christ est disposé à faire à l'égard de n'importe quel pécheur, et de tous les pécheurs. Mais cela s'obtient en « se confiant simplement en lui », lui qui a payé pour nous le châtement du péché en versant son propre sang.

Oh, mes amis, combien c'est précieux ! Oui, combien c'est précieux ! Peut-être y a-t-il ici quelqu'un qui se dit : « *Ma mère a pleuré sur moi, elle m'a supplié, avec maintes larmes coulant sur ses joues ridées, de changer de voie et de devenir différent ; mais je suis un pécheur misérable et coupable, et j'ai quand même persévéré dans mon péché jusqu'à aujourd'hui !* »

Ah, mes amis ! Aussi coupables que vous puissiez être, quand bien même vous auriez résisté aux larmes de votre pauvre, chère et vieille mère, qui a pleuré sur vous un nombre incalculable de fois, vous aussi serez pardonnés si vous cherchez le pardon à travers la justice et l'amour du Seigneur Jésus-Christ !

Oh, combien c'est précieux ! Oui, combien c'est précieux ! Saul a été pardonné afin que pas un seul individu sous le ciel ne puisse dire : « *Je suis trop vieux, je suis un trop grand pécheur, je suis trop endurci, mes péchés sont trop nombreux !* » Rien de tel ! Si seulement vous cherchez le salut par Jésus-Christ, vous pouvez obtenir miséricorde. Combien c'est indiciblement précieux !

Cela nous amène au point suivant : alors même que nous sommes encore dans notre corps, nous pouvons savoir que nous sommes des pécheurs pardonnés. Nous pouvons savoir que Dieu nous a pardonnés et nous a réconciliés avec lui-même. Tous ceux qui sont ici présents, jouissent-ils de cette connaissance du pardon de leurs péchés ? C'est ce que je désire pour chacun d'entre vous ici.

Je n'ai pas la moindre ombre d'un doute qu'il y a un grand nombre de personnes ici présentes qui savent et qui jouissent de la connaissance du pardon de leurs péchés. Mais est-ce le cas de vous tous ? J'ai joui de la connaissance du pardon de mes péchés. Je n'en ai pas le moindre doute. Je suis aussi certain d'aller au ciel que si j'y étais déjà. Pourtant, je ne mérite rien d'autre que l'enfer. Je suis cependant un croyant ; et la Parole de Dieu déclare que Dieu a tant aimé le monde qu'il n'a pas épargné son propre Fils, mais qu'il l'a livré pour nous, afin que quiconque croit en lui ait la vie éternelle : afin que nous puissions aller au ciel. Or, je crois bel et bien en lui. Il est donc certain que je serai au ciel.

La Parole de Dieu déclare, au sujet du Seigneur Jésus, qu'il est le Sauveur des pécheurs, que tous ceux qui croient et se confient en lui pour leur salut obtiendront la rémission de leurs péchés, c'est-à-dire le pardon de leurs péchés. Le 43^e verset du 10^e chapitre des Actes des Apôtres l'affirme avec force : « *Tous les prophètes rendent de lui le témoignage que quiconque croit en lui reçoit par son nom le pardon des péchés* ». C'est pourquoi je sais que mes péchés seront pardonnés par la foi en Christ, et que j'irai au ciel si je me confie au Seigneur Jésus !

En outre, nous pouvons savoir que nos péchés sont pardonnés alors même que nous sommes ici-bas. Il ne nous est pas indifférent de le savoir ou non. Il est d'une vaste importance pour nous de connaître ce fait même ici-bas, car il n'y a pas de véritable état de joie en Dieu sans savoir que nous sommes acceptés en lui, que nos péchés sont effacés par l'expiation que le Seigneur Jésus a accomplie pour nous !

Et maintenant, mes chers amis, je voudrais donc, avec affection, insister sur ce point auprès de chacun d'entre vous qui êtes croyants en Christ. Si vous n'avez pas la connaissance que vos péchés sont pardonnés, je vous supplie avec ferveur et amour de ne vous accorder aucun repos jusqu'à ce que vous connaissiez Christ. Si vous vous confiez en Christ seul pour votre salut, alors, selon le passage que je viens de citer, il est certain que vos péchés sont pardonnés. Par conséquent, nous pouvons avoir la paix en Dieu, et être ainsi forts dans le Seigneur, car la joie du Seigneur est notre force, dans la mesure où nous travaillons pour Dieu, où nous l'aimons et où nous nous confions en lui. Nous sommes morts au monde et à toutes ses influences mauvaises si nous nous confions entièrement en lui !

Oh, mes chers amis, il est de la plus haute importance pour nous de savoir que nous sommes pardonnés, de savoir que nous avons obtenu miséricorde. Que dit l'apôtre ? « *Mais j'ai obtenu miséricorde, afin que Jésus-Christ fit voir en moi le premier* » ; en « moi », un si grand pécheur, afin que le Seigneur Jésus puisse faire un commencement pour montrer, en premier lieu, l'immensité de sa longanimité, le degré de sa longanimité, l'étendue de sa patience, pour tous ceux qui croiraient en lui par la suite.

Oh ! Quelle pensée réconfortante pour un pauvre pécheur chargé d'un lourd fardeau ! Aucun pauvre pécheur ne doit désormais désespérer du salut, désespérer d'être pardonné ! Quelle pensée précieuse ! Oh, tellement précieuse !

Puis un mot de plus. La vie éternelle ! Oui ! La vie éternelle ! Une éternité de grand bonheur ! La participation aux fleuves de délices à la droite de Dieu ! Ayant été lavés dans le sang de Christ, nous ne sommes plus morts dans nos offenses et nos péchés.

Nous sommes purifiés du péché ! Et oh, quelle pensée glorieuse : que cette vie spirituelle en nous, par le don du Saint-Esprit, est éternelle ! Elle n'est pas encore pleinement développée ! Elle sera pleinement développée lorsque le Seigneur nous prendra auprès de lui ; pleinement développée par la louange, l'honneur et la gloire de Dieu ! Oh, combien cette bénédiction est précieuse ! Chacun ici présent ce matin peut l'obtenir ! Voici devant vous l'exemple d'un être coupable, pardonné, et devenu un homme heureux ! Je possède ce bonheur depuis maintenant soixante et onze ans et cinq mois ! Et ce que Dieu a fait pour moi, il est disposé et prêt à le faire pour n'importe qui, pour tous ceux qui accepteront Christ. Oh, acceptez-le maintenant !

J'ai voyagé dans quarante-deux pays au cours de mes travaux missionnaires ; mais je pense pouvoir dire que, parmi les nombreux millions d'êtres humains que j'ai rencontrés et qui méritaient l'enfer, aucun d'entre eux ne méritait autant l'enfer que moi-même, le plus grand des pécheurs ! Cela étant, je peux vous assurer que la seule façon de trouver l'acceptation en Christ est de vous confier en lui pour un pardon total et complet de toute votre vie ! À chacun d'entre vous qui n'a pas obtenu ces bénédictions dont je viens de parler, je suis venu ici ce matin en tant que témoin pour Christ, car ce que le Seigneur béni a fait pour moi, il est tout aussi disposé à le faire pour vous. Confiez-vous en lui ; et je suis certain que vous serez heureux. Amen.

14. CRUCIFIÉS, MORTS ET RESSUSCITÉS AVEC JÉSUS.

Un discours prononcé lors d'une conférence de chrétiens tenue aux Victoria Rooms, à Bristol, le 7 novembre 1865.

Comment pouvons-nous savoir que nous sommes crucifiés avec Christ, que nous sommes morts avec lui et que nous sommes ressuscités avec lui ? Il est possible que certains croyants ne sachent pas comment s'assurer de ce point. Il est pourtant de la plus haute importance d'en avoir une compréhension claire.

Ce n'est pas par une voix venue du ciel, ni par une impression puissante reçue dans un rêve ou autrement, mais simplement en croyant au Seigneur Jésus-Christ, et en nous confiant en lui pour le salut de notre âme, que nous établissons avec certitude que nous lui sommes unis, qu'avec lui nous avons été crucifiés, qu'avec lui nous sommes morts, qu'avec lui nous sommes ressuscités et qu'avec lui nous sommes assis dans les lieux célestes.

Nous avons simplement à nous demander : « Est-ce que je me confie en Jésus pour le salut de mon âme ? Est-ce que je sais que je suis un pécheur coupable et mauvais, ne méritant rien d'autre que le jugement, mais est-ce que je me confie, en même temps, au Seigneur Jésus pour le salut de mon âme ? » Si tel est le cas, alors bien sur Jésus est mon substitut ; alors Jésus est mort à ma place et pour moi ; alors je suis considéré par Dieu comme étant uni à Christ ; alors j'ai été puni pour mes péchés en la personne du Seigneur Jésus-Christ ; alors j'ai été suspendu, pour ainsi dire, sur la croix avec Jésus. Dieu l'ayant accepté comme mon substitut ; alors j'ai été enseveli avec Christ, et je suis ressuscité avec lui ; alors, en la personne de mon Précurseur, je suis assis à la droite de Dieu dans le ciel ; alors, aussi sûrement que le Seigneur Jésus y est, j'y serai moi aussi.

Ce sont là des vérités précieuses, et non des inventions humaines. Le Livre de Dieu en parle maintes et maintes fois. Les épîtres aux Éphésiens, aux Colossiens, et d'autres encore, sont remplies de ces vérités glorieuses. **Mais ce dont nous avons besoin, c'est qu'elles deviennent de plus en plus des réalités pour nous.** Non pas tant que nous soyons capables d'en parler avec clarté, mais que nous en connaissions toujours plus la puissance dans nos cœurs.

Nous devons donc nous dire : « Je suis un pécheur mauvais, coupable et méritant l'enfer ; et si Dieu, dans les richesses de sa grâce, n'avait pas donné le Seigneur Jésus pour mourir à ma place, l'enfer aurait inévitablement été mon partage pour l'éternité. Mais il a plu à Dieu de le livrer pour moi ; et puisque je me confie au Seigneur Jésus pour mon salut, je ne serai pas puni, parce que mon Substitut béni, le Seigneur Jésus-Christ, a été puni à ma place et pour moi ».

Que s'ensuit-il donc ? Mes péchés sont pardonnés. Non pas « ils le seront quand je mourrai ». Non pas « je découvrirai un jour qu'ils sont pardonnés ». Mais ils sont pardonnés, ils sont pardonnés dès maintenant. Par la grâce de Dieu, je suis aussi certain que mes péchés sont pardonnés que je suis certain de vous parler en ce moment. Non pas parce que je le mérite. Je suis un pécheur coupable, mauvais et méritant l'enfer ; mais je me confie au Seigneur Jésus pour le salut de mon âme, et Dieu déclare que tous ceux qui placent leur confiance en lui obtiendront le pardon. Comme il est écrit dans Actes 10.43, en référence au Seigneur Jésus : « *Tous les prophètes rendent de lui le témoignage que quiconque croit en lui reçoit par son nom le pardon des péchés* ». Je crois bel et bien en lui, c'est-à-dire que je place effectivement ma confiance en lui, et par conséquent mes péchés sont pardonnés.

Maintenant, permettez-moi d'insister affectueusement sur ce point auprès de vous, car il est d'une profonde importance que nous soyons assurés que nos péchés sont pardonnés, et que nous en soyons habituellement assurés. En effet, c'est précisément cela qui nous rend le ciel certain : savoir que Dieu n'a rien contre nous. La connaissance et la jouissance du pardon de nos péchés garderont nos cœurs de se tourner vers ce monde présent.

Pour être réellement et véritablement attachés aux choses célestes, nous devons être assurés que nos péchés sont pardonnés ; et cela, nous le savons simplement par le témoignage divin, qui affirme que ceux qui placent leur confiance en Jésus ont le pardon de leurs péchés. Mais ce n'est pas tout. Par la foi en Jésus, nous sommes maintenant les fils de Dieu. Nous ne sommes pas seulement réconciliés, grâce à notre Substitut et Garant, de sorte que Dieu prend plaisir en nous, mais nous sommes aussi les enfants de Dieu. Et en tant qu'enfants, nous sommes héritiers de Dieu, et en tant qu'héritiers de Dieu, nous sommes cohéritiers avec le Seigneur Jésus-Christ.

Or, cela nous amène à un autre point. Si nous sommes les enfants de Dieu, si nous sommes héritiers de Dieu et cohéritiers avec le Seigneur Jésus-Christ, alors tous ceux qui croient au Seigneur Jésus forment une seule et même famille.

Ils peuvent être dispersés dans le monde entier, ils peuvent différer en dix mille points concernant la vie présente, et ils peuvent avoir différé en dix mille points quant à leur mode de vie avant d'être amenés à la connaissance du Seigneur Jésus. Ils peuvent différer, après leur conversion, quant à leur position sociale, et de multiples autres manières quant à leur niveau de connaissance et de grâce. Mais néanmoins, aussi sûrement qu'ils croient au Seigneur Jésus pour le salut de leur âme, ils forment vraiment une seule famille céleste : ils sont frères.

Nous glorifions Dieu en vivant comme tels ici-bas. Au ciel, nous serons ensemble. Pendant toute l'éternité, nous serons indiciblement heureux, et nous nous aimerons parfaitement et continuellement. Mais nous devons glorifier Dieu en manifestant cet amour dès maintenant, alors que nous sommes sur la terre, dans la faiblesse et exposés aux conflits, pendant que la lutte se poursuit. Dès maintenant, nous devons être unis et manifester que nous sommes une seule famille, la famille céleste. C'est ainsi que l'on rend gloire à Dieu.

Pour y parvenir, gardons à l'esprit cette vérité : « Crucifiés avec Christ ». Qu'est-ce que cela implique ? Pour que nous puissions échapper aux tourments de l'enfer, le Seigneur Jésus-Christ béni est mort à notre place et est devenu une malédiction afin que nous puissions y échapper. Où est donc le sujet de se glorifier ? Qui a des raisons de se vanter ? Peut-être quelqu'un dira-t-il : « *Ah, mais j'ai atteint un niveau de connaissance et de grâce bien supérieur à d'autres !* »

Mais que dit Paul ? « *Que celui qui se glorifie se glorifie dans le Seigneur* » (2 Corinthiens 10.17). L'enfant de Dieu n'a d'autre sujet de se glorifier que la croix de Christ. Par conséquent, si nous nous vantons, que ce soit du fait que le Seigneur Jésus béni est mort pour nous, pécheurs coupables et méritant l'enfer. Et si nous avons un peu plus de lumière et un peu plus de grâce que certains de nos compagnons de foi, témoignons que c'est par la grâce de Dieu que nous les possédons.

Maintenant, parce que nous nous aimons les uns les autres, nous pouvons parler librement. Il a été affirmé que, si nous sommes d'accord sur les vérités fondamentales, nous devrions accepter de ne pas être d'accord sur les points mineurs, afin de ne pas entraver l'amour fraternel. Permettez-moi de dire que, selon Philippiens 3.15-16, je suis d'un avis différent. Nous ne devrions pas accepter de ne pas être d'accord, mais nous devrions nous attendre à recevoir davantage de lumière et prier pour que nous et les autres croyants en recevions ; oui, nous devrions nous souvenir que le jour vient où nous verrons les choses de la même manière.

Entre-temps, cependant, nous devrions agir selon la lumière que le Seigneur nous a déjà donnée, tout en cherchant toujours à faire preuve de douceur, de tendresse et de patience envers ceux avec qui nous divergeons ; nous rappelant que nous sommes ce que nous sommes par la grâce de Dieu, que nous savons ce que nous savons par la grâce de Dieu, et qu'un homme ne peut rien recevoir si cela ne lui a été donné du ciel. Au lieu d'accepter de ne pas être d'accord, acceptons de nous aimer les uns les autres à cause de l'amour de Christ pour nous. Alors que nous sommes dans la faiblesse et l'infirmité, acceptons de marcher ensemble, ayant le même sang précieux de Christ pour nous purifier, et appartenant à la même famille céleste.

Peut-être y a-t-il ici des personnes qui ne sont pas préparées pour l'éternité. Je ne puis m'asseoir sans vous adresser un mot, à vous, mes compagnons de péché. Je connais l'état dans lequel vous vous trouvez, car j'ai moi-même été dans ce même état autrefois. Vous cherchez peut-être le bonheur : vous ne le trouverez pas, à moins de le trouver en Jésus. Vous aurez beau le chercher de toutes vos forces et avec toute l'ardeur possible, vous ne le trouverez pas, à moins de le trouver dans le Seigneur Jésus crucifié, ressuscité et monté au ciel.

Laissez-moi, en tant que personne ayant été amenée à la connaissance de Christ, vous parler de la bénédiction que j'ai éprouvée en tant que disciple de Christ. Un nombre incalculable de fois, j'aurais pu retourner dans le monde si j'en avais eu le désir ; mais j'ai trouvé une telle bénédiction indicible et une telle valeur à être un disciple de Christ depuis quarante ans que, même si les attraits du monde étaient mille fois plus grands qu'ils ne le sont, par la grâce de Dieu, je n'en aurais aucun désir.

Eh bien donc, en tant qu'homme qui a cherché avec avidité le bonheur dans ce monde présent et qui ne l'y a jamais trouvé, mais qui connaît maintenant depuis quarante ans la douceur et la valeur de marcher avec Jésus, je vous supplie affectueusement de le chercher. Pauvre pécheur ! Place seulement ta confiance en lui, dépends uniquement de lui pour le salut de ton âme, et tous tes péchés, aussi innombrables soient-ils, seront instantanément pardonnés ; tu seras réconcilié avec Dieu, placé sur le chemin qui mène au ciel, et lorsque cette vie sera achevée, tu auras le bonheur éternel pour part bénie.

15. LA NOURRITURE DE L'HOMME INTÉRIEUR.

Alors que je séjournais à Nailsworth, il a plu au Seigneur de m'enseigner une vérité, indépendamment de tout instrument humain, pour autant que je sache, dont je n'ai jamais perdu le bénéfice, bien que... plus de quarante ans se soient écoulés depuis.

Le point est le suivant : j'ai vu plus clairement que la première et principale grande affaire à laquelle je devais m'employer chaque jour était d'avoir mon âme heureuse dans le Seigneur.

Ma première préoccupation ne devait pas être de savoir combien je pourrais servir le Seigneur, ni comment je pourrais le glorifier ; mais plutôt comment je pourrais amener mon âme dans un état de bonheur, et comment mon homme intérieur pourrait être nourri.

Car je pouvais chercher à exposer la vérité aux inconvertis, je pouvais chercher à faire du bien aux croyants, je pouvais chercher à me comporter comme il sied à un enfant de Dieu dans ce monde ; et pourtant, n'étant pas heureux dans le Seigneur, et n'étant pas nourri et fortifié dans mon homme intérieur jour après jour, il se pouvait que tout cela ne soit pas accompli dans un bon esprit.

Auparavant, du moins pendant les dix années précédentes, j'avais pour habitude de me consacrer à la prière après m'être habillé le matin. J'ai alors compris que la chose la plus importante que j'avais à faire était de me consacrer à la lecture de la Parole de Dieu et à sa méditation, afin que mon cœur soit ainsi consolé, encouragé, averti, repris, instruit ; et pour que, par cette méditation, mon cœur soit amené dans une communion expérimentale avec le Seigneur. J'ai donc commencé à méditer le Nouveau Testament, dès le début, tôt le matin.

La première chose que je faisais, après avoir demandé en quelques mots la bénédiction du Seigneur sur sa précieuse Parole, était de commencer à méditer la Parole de Dieu ; scrutant, pour ainsi dire, chaque verset, pour en tirer des bénédictions ; non pas en vue du ministère public de la Parole ; non pas en vue de prêcher sur ce que j'avais médité ; mais dans le but d'obtenir de la nourriture pour ma propre âme. J'ai constaté que le résultat était presque invariablement le suivant : après quelques minutes à peine, mon âme était conduite à la confession, ou à l'action de grâces, ou à l'intercession, ou à la supplication.

Ainsi, bien que je ne me sois pas, pour ainsi dire, consacré à la prière mais à la méditation, celle-ci se transformait presque immédiatement, plus ou moins, en prière. Après avoir ainsi passé un moment à confesser, à intercéder, à supplier ou à rendre grâces, je passe aux mots ou au verset suivants, transformant le tout, au fur et à mesure, en prière pour moi-même ou pour d'autres, selon que la Parole m'y conduit.

Mais je garde toujours continuellement à l'esprit que la nourriture de ma propre âme est le but de ma méditation. Le résultat de cela, c'est qu'il y a toujours une bonne part de confession, que mon âme est invariablement et même sensiblement nourrie et fortifiée, et qu'à l'heure du petit-déjeuner, à de rares exceptions près, je me trouve dans un état de cœur paisible, sinon heureux. C'est aussi de cette manière qu'il plaît au Seigneur de me communiquer ce qui, très peu de temps après, se trouve devenir une nourriture pour d'autres croyants, bien que ce ne soit pas en vue du ministère public de la Parole que je me sois consacré à la méditation, mais bien pour le profit de mon propre homme intérieur.

La différence entre mon ancienne pratique et ma pratique actuelle est la suivante. Autrefois, lorsque je me levais, je commençais à prier le plus tôt possible, et je passais généralement tout mon temps jusqu'au petit-déjeuner dans la prière, ou presque tout ce temps. En tout cas, je commençais presque invariablement par la prière. Mais quel en était le résultat ? Je passais souvent un quart d'heure, ou même une heure à genoux, avant d'avoir conscience d'avoir puisé du réconfort, de l'encouragement, une humiliation de l'âme, etc. ; et souvent, après avoir beaucoup souffert des égarements de mon esprit pendant les dix premières minutes, ou un quart d'heure, voire une demi-heure, ce n'est qu'alors que je commençais réellement à prier.

Je ne souffre presque plus jamais de cette façon aujourd'hui. Car mon cœur étant nourri par la vérité, étant amené dans une communion expérimentale avec Dieu, je parle à mon Père et à mon Ami (tout vil que je sois, et bien que j'en sois indigne !) des choses qu'il a placées devant moi dans sa précieuse Parole.

Aujourd'hui, je m'étonne souvent de ne pas l'avoir compris plus tôt. Je n'ai jamais lu quoi que ce soit à ce sujet dans aucun livre. Aucun ministère public n'a jamais porté ce sujet à mon attention. Aucune conversation privée avec un frère ne m'a jamais stimulé sur ce point. Et pourtant maintenant, depuis que Dieu m'a enseigné cette vérité, il m'est aussi évident que n'importe quoi d'autre que la première chose que l'enfant de Dieu a à faire, matin après matin, est de se procurer de la nourriture pour son homme intérieur.

De même que l'homme extérieur n'est pas apte à travailler pendant un certain temps si nous ne prenons pas de nourriture, et que c'est l'une des premières choses que nous faisons le matin, il devrait en être de même pour l'homme intérieur. Nous devrions prendre de la nourriture pour lui, comme chacun doit l'admettre. Or, quelle est la nourriture de l'homme intérieur ? Ce n'est pas la prière, mais la Parole de Dieu. Et ici encore, il ne s'agit pas de la simple lecture de la Parole de Dieu, de telle sorte qu'elle ne ferait que traverser notre esprit, tout comme l'eau coule dans un tuyau, mais de considérer ce que nous lisons, de le méditer longuement, et de l'appliquer à nos cœurs.

Je m'attarde si particulièrement sur ce point en raison de l'immense profit spirituel et du rafraîchissement dont j'ai conscience d'avoir moi-même bénéficié, et je supplie affectueusement et solennellement tous mes compagnons de foi de méditer sur ce sujet. Par la bénédiction de Dieu, j'attribue à cette méthode l'aide et la force que j'ai reçues de lui pour traverser en paix des épreuves plus profondes et de natures plus diverses que je n'en avais jamais connues auparavant.

Et après avoir mis cette méthode à l'épreuve pendant plus de quarante ans, je peux très pleinement, dans la crainte de Dieu, la recommander. Combien les choses sont différentes lorsque l'âme est rafraîchie et rendue heureuse tôt le matin, par rapport à ce qu'elles sont lorsque, sans préparation spirituelle, le service, les épreuves et les tentations de la journée s'abattent sur nous !

16. SE GLORIFIER DANS LA CROIX DE CHRIST.

Un sermon prêché par George Müller à la chapelle Bethesda, Great George Street, Bristol, le dimanche soir 14 mars 1897 : « *Pour ce qui me concerne, loin de moi la pensée de me glorifier d'autre chose que de la croix de notre Seigneur Jésus-Christ, par qui le monde est crucifié pour moi, comme je le suis pour le monde !* » (Galates 6.14).

Ce verset a été écrit par l'apôtre Paul en opposition aux faux docteurs, qui se glorifiaient, se vantaient et se réjouissaient des observances extérieures, des formes et cérémonies extérieures, et de toutes les prescriptions mosaïques qui n'étaient prévues que pour un temps, jusqu'à la venue du Sauveur des pécheurs, notre Seigneur Jésus.

En opposition à ces faux docteurs, l'apôtre écrit donc : « *Loin de moi la pensée* » ; ce qui signifie : « *Que cela soit loin !* » C'est toujours le sens lorsque nous trouvons cette expression, que ce soit dans l'Ancien ou le Nouveau Testament. Mais « *loin de moi la pensée de me glorifier* » (Galates 6.14) : « que moi, l'apôtre Paul, je me glorifie, que je me vante, que je me réjouisse de cela, comme le faisaient ces faux docteurs.

« *loin de moi la pensée de me glorifier d'autre chose que de la croix de notre Seigneur Jésus-Christ* ». C'est dans la croix du Seigneur Jésus-Christ qu'il voulait se glorifier, se vanter, se réjouir !

La première question que nous devons nous poser est la suivante : « *Que faut-il entendre par la croix de Christ ?* » Ce ne sont pas les cérémonies des papistes, lorsqu'ils se signent, ce n'est pas là le sens ; ce n'est pas non plus porter une croix comme ornement, ni transporter une grande construction représentant la croix sur laquelle le Seigneur Jésus-Christ a été suspendu et mis à mort. Cela ne désigne pas non plus la croix matérielle sur laquelle il a expiré, sur laquelle il a été suspendu, et où ses mains et ses pieds ont été percés par de gros clous. Car s'il nous était possible de posséder cette croix-là, cette croix identique, elle ne vaudrait pas un centime ; elle ne pourrait faire aucun bien, d'aucune sorte.

Des reliques étaient vendues à l'époque des papistes, et de prétendues reliques de cette croix ont été vendues pour de très fortes sommes d'argent. Mais tout cela ne sert à rien. Même si l'on pouvait obtenir la totalité de cette croix identique sur laquelle le Seigneur Jésus-Christ a été mis à mort, cela ne servirait à rien quant au salut de l'âme.

Cela ne procurerait pas la moindre once de bénéfice spirituel ; cela ne vaudrait pas un seul centime pour ce qui est de sa valeur réelle en matière de bénéfice spirituel.

Qu'allons-nous donc comprendre par la croix de Christ ? Eh bien, ceci : la bénédiction obtenue par le moyen de ce que notre précieux Seigneur Jésus-Christ a accompli alors qu'il était suspendu à la croix, versant son sang pour le salut de nos âmes !

Voilà ce qu'il faut entendre par la croix de Christ ! Or, rien de ce dont ces faux docteurs se glorifient et se vantent n'a la moindre once de profit ou d'utilité spirituelle ; mais ce que notre Seigneur Jésus-Christ a accompli alors qu'il était suspendu à la croix, versant son sang pour la rémission de nos péchés, faisant l'expiation pour nous, nous délivrant de la malédiction de la loi, cela est d'une valeur inestimable !

Oh, combien c'est précieux ! C'est ce que nous devons particulièrement garder à l'esprit ! Lorsque le Seigneur Jésus-Christ a été suspendu à la croix, c'était pour accomplir l'expiation de nos péchés ! C'était pour subir le châtement dû à tous ceux qui placent leur confiance en lui ! C'était pour nous délivrer de la malédiction de la loi, parce qu'il est ainsi devenu une malédiction pour nous. En effet, il est écrit dans les livres de Moïse que celui qui est pendu au bois, c'est-à-dire qui est mis à mort comme un malfaiteur en étant pendu à un arbre, est un objet de malédiction auprès de Dieu. Et c'est parce que le Seigneur Jésus-Christ a ainsi dignement accepté d'être mis à mort par des hommes méchants sur le bois et sur la croix, qu'il nous a délivrés de la malédiction de la loi.

Dans son état naturel, tout pécheur est un transgresseur devant Dieu ! Toute personne, tant qu'elle n'est pas croyante au Seigneur Jésus-Christ, est sous la malédiction de Dieu, de jour comme de nuit, qu'elle soit chez elle ou en voyage, sur terre ou sur mer, qu'elle mange ou qu'elle jeûne, qu'elle travaille ou qu'elle se repose ; tout le temps où elle n'est pas croyante à Jésus-Christ, elle est sous la malédiction de Dieu !

Chaque bouchée qu'un tel homme porte à sa bouche, il la prend comme quelqu'un qui est maudit de Dieu ; chaque goutte d'eau qu'il boit, il la boit comme quelqu'un qui est sous la malédiction de Dieu. Et où qu'il soit, quel que soit l'état de son corps, quelle que soit l'occupation à laquelle il se livre, il est sous la malédiction, tant qu'il n'est pas croyant au Seigneur Jésus-Christ !

Oh, souvenez-vous de cela ! Et nous devons rester dans cet état jusqu'à ce que nous devenions croyants au Seigneur Jésus, car nous n'avons aucune justice qui nous soit propre par laquelle nous puissions nous recommander à Dieu !

Il n'y a aucune justice de notre part qui puisse nous délivrer de cette malédiction sous laquelle nous nous trouvons par nature ! C'est une condition effroyable dans laquelle se trouve toute personne inconverte, et c'est uniquement parce qu'elles ne le voient pas qu'elles ont la moindre once de tranquillité d'esprit ; c'est uniquement parce qu'elles ignorent la condition dans laquelle elles se trouvent qu'elles ne sont pas devenues folles à lier ! Oh, la solennité de cette pensée ! Peut-elle être trop soupesée, trop considérée, trop méditée, afin de s'en débarrasser ?

De plus, par la croix du Seigneur Jésus, nous ne sommes pas simplement délivrés de la malédiction ; grâce à ce que le Seigneur Jésus-Christ a dignement pris sur lui pour nous délivrer de notre état naturel, nous ne sommes pas seulement délivrés de cet état, **mais aussi de l'état de servitude et d'esclavage du péché** dans lequel nous nous trouvons tous en tant qu'inconvertis.

La liberté spirituelle, nous ne la recevons, et ne pouvons la recevoir, qu'en plaçant notre confiance dans le Seigneur Jésus, en saisissant la puissance du Sang de Christ, versé par lui lorsqu'il a accompli l'expiation de nos péchés, suspendu au bois maudit ! Oh, la solennité de tout ceci ! Dans notre condition naturelle, nous essayons de nous rendre meilleurs, nous essayons de mettre de côté telle ou telle chose que nous voyons être contraire à la pensée de Dieu.

Nous pouvons avoir, dans notre condition naturelle, suffisamment de lumière pour voir que nous ne pouvons pas rester dans l'état où nous sommes ; et nous essayons alors, pour cette raison, de nous rendre meilleurs, mais nous sommes incapables de nous délivrer de l'esclavage et de la servitude du péché tant que nous ne sommes pas amenés à croire en Christ.

Oh, je me souviens parfois que, jeune homme, bien qu'éduqué dès mon plus jeune âge pour devenir pasteur, j'étais pourtant insouciant, imprudent, indifférent aux choses de Dieu. Je ne lisais jamais les Écritures, je m'adonnais à toutes les folies et frivolités de ce présent siècle mauvais, ne me souciant que de manger et boire, de m'acheter de nouveaux vêtements, et de fréquenter le théâtre, les salles de bal, les tables de jeu et les salles de billard. Je ne me souciais que de ces choses-là, et non de Dieu et de sa précieuse Parole.

Dans ces circonstances, on prenait néanmoins la Cène deux fois par an, comme une simple formalité, une coutume ; et par deux fois, lors de ces occasions, avec le pain de l'ordonnance dans la bouche, j'ai juré de devenir un homme différent. Car j'avais suffisamment de lumière pour voir qu'il n'était pas bon de continuer dans cette voie insouciant.

Il n'était pas bon de devenir pasteur dans de telles conditions. Par conséquent, j'ai juré solennellement, à deux reprises lors de ces occasions, que je deviendrais différent. Dès le lendemain, j'étais exactement le même qu'avant.

Comment cela se fait-il ? Non pas parce qu'il n'y avait pas une certaine mesure de sincérité. Je voyais, dans un certain sens, la folie de continuer ainsi, mais j'étais mort dans mes offenses et dans mes péchés. Je n'avais aucune vie spirituelle en moi. Je n'étais pas régénéré. Par conséquent, j'étais une victime toute désignée pour le diable ; il pouvait me mener par le bout du nez et me pousser à faire tout ce qu'il voulait, et m'ordonner de faire ceci, cela ou autre chose, et j'étais tout à fait disposé à le faire en raison de mon esprit charnel et naturel.

Mais dès l'instant où j'ai saisi la puissance du Sang de Christ, je suis devenu complètement différent. Un soir, lors d'une petite réunion de prière, **j'ai vu** tout à coup, par la grâce de Dieu, que j'étais un pécheur et que Christ était un Sauveur pour les pécheurs. Et, bien qu'étant entré dans la maison où se tenait cette petite réunion comme quelqu'un d'aussi éloigné de Dieu que possible, j'en suis ressorti en étant un chrétien heureux.

Cette nuit-là, je me suis retrouvé paisiblement allongé sur mon lit, un pécheur pardonné, et cela sans qu'un seul être humain ne m'ait parlé de ce sujet. J'ai immédiatement dit à mon Père Céleste : *« Mon Père Céleste, je n'irai plus au théâtre, je n'irai plus dans les salles de bal, on ne me trouvera plus aux tables de jeu ni dans toutes ces salles de billard ; je connais quelque chose de bien meilleur que tout cela ; tu as fait de moi ton enfant heureux ; je cherche maintenant à vivre pour toi, à te glorifier ! »*

Tout cela sans avoir discuté avec un seul individu sous le ciel. Le Saint-Esprit m'avait immédiatement instruit de dire cela à mon Père Céleste. J'étais désormais devenu un homme spirituellement libre. Auparavant, j'avais été esclave du péché pendant 20 ans et cinq semaines. Maintenant, étant croyant en Christ, régénéré, né de nouveau, enfant de Dieu, tout cela était terminé, et depuis ce temps-là, le 1er novembre 1825, il y a maintenant 71 ans de cela, ma vie entière a été différente.

Vous voyez donc que le serment que j'avais fait à Dieu n'a abouti à rien, tout simplement parce que je n'étais pas né de nouveau ; je n'étais pas croyant en Christ. Je m'étais appuyé sur ma propre force pour me rendre différent, et tout n'a abouti à rien. Mais quand je suis venu à Christ, quand j'ai été fait croyant au Seigneur Jésus-Christ, je suis devenu un homme spirituellement libre.

Et j'ai ainsi obtenu, par la foi en Christ, le pouvoir sur le péché, car j'avais maintenant la vie spirituelle, et j'étais contraint par l'amour et la gratitude envers le précieux Seigneur Jésus-Christ de vivre une vie complètement différente de celle d'auparavant. Ainsi donc, cela nous montre que nous devrions nous glorifier de la croix de Christ, que nous devrions nous vanter de la croix de Christ, que nous devrions nous réjouir de ce que le Seigneur Jésus-Christ a fait pour les pécheurs alors qu'il était suspendu à la croix. Car il a accompli l'expiation de leurs péchés et a ainsi obtenu pour eux de devenir des hommes spirituellement libres. Par la foi en lui, ils sont régénérés, obtiennent la vie spirituelle, et deviennent ainsi libres à l'égard du péché.

Cherchons maintenant tout particulièrement à comprendre ceci : nous devrions nous glorifier de la croix de Christ, nous en vanter. Nous n'avons aucune bonté qui nous soit propre, aucun mérite qui nous soit propre, aucune justice qui nous soit propre ; nos actes et nos bonnes œuvres sont comparés à des vêtements souillés dans les Écritures, le péché est lié à chacun d'eux. Par conséquent, nous ne pouvons pas nous vanter de notre propre bonté, de notre mérite, de notre dignité ni de notre justice. Mais nous pouvons nous glorifier et nous vanter de ce que le Seigneur Jésus-Christ a fait et continue de faire pour les pauvres pécheurs, car cela devient nôtre par la foi au Seigneur Jésus-Christ !

Premièrement, toute la gloire appartient à Dieu, pas la moindre parcelle de gloire ne nous revient ; ce que nous sommes et ce que nous possédons, nous l'avons entièrement en et par notre Seigneur Jésus-Christ ; nous n'avons rien par nous-mêmes. Le Seigneur Jésus-Christ, par ce qu'il a accompli, nous a donné la vie spirituelle ! Nous, qui étions morts dans nos offenses et dans nos péchés, avons obtenu la vie spirituelle par la foi en lui.

Laissez-moi dire affectueusement à tous ceux qui ne sont pas encore croyants au Seigneur Jésus-Christ, qui sont morts dans leurs offenses et leurs péchés : *« Vous n'avez aucune vie spirituelle en vous-mêmes, vous ne pouvez avoir aucune vie spirituelle en vous-mêmes tant que vous n'êtes pas croyants au Seigneur Jésus-Christ. Étant morts dans vos offenses et vos péchés, vous ne pouvez pas vous rendre meilleurs, parce que vous êtes morts. Tout comme un mort ne peut pas améliorer son état, vous ne pouvez pas vous rendre meilleurs tant que vous n'êtes pas croyants en Christ ! »*

Demandez donc à Dieu de vous montrer que vous êtes des pécheurs, afin que vous puissiez le reconnaître devant lui dans la prière. Et lorsque vous l'aurez reconnu devant Dieu, demandez-lui de vous aider à placer votre confiance dans le Seigneur Jésus-Christ pour votre salut, car c'est ainsi que vous obtiendrez la vie spirituelle en naissant de nouveau.

Par cette foi au Seigneur Jésus-Christ, nous obtenons le pardon de nos péchés ; chacune de nos innombrables transgressions est pardonnée, immédiatement pardonnée, lorsque nous croyons au Seigneur Jésus-Christ. Nous ne pouvons en aucune manière travailler pour obtenir ce pardon par nos propres actions, par nos propres œuvres. C'est parce que Jésus a accompli l'expiation de nos péchés que nous obtenons le pardon ; c'est parce que Jésus a accompli à notre place et pour nous la loi de Dieu, les commandements de Dieu, que nous, en plaçant notre confiance en lui, sommes considérés comme justes. Car par nature, nous sommes injustes, nous sommes des pécheurs, et de grands pécheurs aux yeux de Dieu. Mais le croyant en Christ est gracié, et chacune de ses innombrables transgressions est pardonnée ; pas un seul péché ne reste à punir, mais chacun d'eux est pardonné ! Or, n'est-ce pas là une chose indiciblement bénie ? Oh, cherchez à le comprendre ! C'est cela qui fait de moi un homme si heureux !

Et dans l'au-delà, en ce qui concerne le monde pour moi, ma perspective est que j'aurai un corps glorifié et que je serai parfaitement semblable à ce qu'était le Seigneur Jésus-Christ lorsqu'il était ici sur terre ! Oh, combien ces perspectives sont précieuses ! Dans mon corps, je serai semblable au Seigneur Jésus après sa résurrection ; en esprit et en âme, je serai semblable à lui lorsque je le verrai tel qu'il est. Parfaitement saint ! Oh, combien c'est précieux ; et cela continuera ainsi pendant toute l'éternité, millénaire après millénaire. Indiciblement heureux en la présence de Dieu ! Millénaire après millénaire, prenant part au « torrent de tes délices » à la droite de Dieu !

Et ce ne seront pas seulement quelques gorgées de plaisir ! Remarquez bien l'image. Des « fleuves de délices » (traduction littérale de l'anglais « rivers of pleasure »). Des fleuves de délices, afin de présenter au pauvre pécheur qui se confie en Christ ce qui l'attend ! Combien la perspective de l'éternité est indiciblement bénie !

Oh, si nous le comprenions, tout le monde viendrait immédiatement au Seigneur Jésus. Mais parce que ces choses sont simplement considérées comme des frénésies religieuses et non comme des réalités, elles sont traitées avec indifférence et insouciance, et remises à plus tard. Les gens se disent : « *J'y penserai peut-être un peu plus tard, mais pour le moment, je vais profiter du monde !* »

C'est ainsi que, jour après jour et semaine après semaine, ces réalités bénies et glorieuses sont mises de côté, jusqu'à ce que, soudainement, un jour la fin arrive et que le pécheur se trouve dans un état d'impréparation ! Oh, si seulement on le comprenait ! Millénaire après millénaire, million d'années après million d'années, centaine de millions d'années après centaine de millions d'années, et toutes ces jouissances en la présence du Seigneur, la participation aux « fleuves de délices », à des joies sans fin ! Oh, si cela était pris au sérieux, les gens se soucieraient véritablement de leur âme !

Considérons maintenant la dernière phrase de notre passage : « *Loin de moi la pensée de me glorifier d'autre chose que de la croix de notre Seigneur Jésus-Christ* ». Nous en voyons les résultats dans ce qui suit : « *par qui le monde est crucifié pour moi, comme je le suis pour le monde !* »

En saisissant ce que le Seigneur Jésus-Christ a fait pour nous, voici le résultat. Premièrement, le cœur est rempli d'amour et de gratitude envers Dieu pour le don de Jésus, et envers le précieux Jésus pour s'être donné à notre place et pour nous. Ensuite, nous sommes régénérés, nous devenons enfants de Dieu, nous obtenons la vie spirituelle, la vie céleste, nous devenons un avec Christ, et nous sommes ainsi remplis d'amour et de gratitude envers le précieux Jésus pour ce qu'il a accompli à notre place et pour nous.

Le résultat de cela, dans cette vie, c'est qu'en esprit nous sommes séparés du monde ; nous ne pouvons plus continuer dans ses voies, ses habitudes, ses maximes, tout comme je l'ai affirmé pour mon propre cas. Dès la toute première soirée où j'ai été amené à Christ, j'ai abandonné le théâtre, la salle de bal, la table de jeu, la table de billard, et toutes les habitudes mondaines dans lesquelles j'avais persévéré année après année ; et mon cœur a ardemment désiré vivre une vie complètement différente. C'est ainsi qu'en esprit, je me suis séparé du monde, complètement séparé ; et quel en fut le résultat ? Le monde s'est lui aussi séparé de moi.

Je me souviens si bien de mes camarades d'études. J'étais à l'université à l'époque, où se trouvaient 1 200 jeunes hommes. Ils savaient quel parfait complice j'avais été dans toutes leurs voies, leurs habitudes et leurs maximes. Ils se sont moqués de moi, ils m'ont montré du doigt en disant : « *Voilà l'idiot !* » « *Voilà le fou !* » « *Voilà l'illumine !* » C'est ce qu'ils disaient. De cœur et d'esprit, je me suis séparé du monde ; et eux, à cause de mes voies pieuses, se sont séparés de moi. Il en va ainsi partout pour les vrais enfants de Dieu. Ils ne peuvent plus continuer à vivre comme ils le faisaient, et le monde ne les considère plus comme étant l'un des siens.

Ils se séparent du monde, et le monde se sépare d'eux. Comme ils ne se soucient plus des choses du monde, le monde ne se soucie plus d'eux, pas plus qu'il ne se soucierait d'un malfaiteur suspendu à une croix. C'est le résultat des deux côtés lorsque Christ est réellement dans le cœur. La séparation d'avec le monde se produit lorsque Christ est réellement dans le cœur, dans la vie et dans le comportement. Le monde ne se soucie pas d'une telle personne ; le monde lui tourne le dos. Pour lui, c'est un idiot, un illuminé, un fou, un fanatique, et le monde ne veut rien avoir à faire avec lui.

Un mot de plus maintenant. Qu'en est-il de nous qui sommes des disciples professants du Seigneur Jésus ? **Sommes-nous réellement sortis du milieu du monde ?** Marchons-nous réellement dans la séparation d'avec le monde ? Le monde est-il crucifié pour nous ; c'est-à-dire, n'a-t-il pas plus de valeur à nos yeux qu'un malfaiteur suspendu à une croix ? Et d'un autre côté, notre vie et notre comportement sont-ils d'une nature telle que le monde nous a tourné le dos, tout comme nous avons tourné le dos au monde ? Le monde ne se soucie-t-il pas plus de nous qu'il ne se soucierait d'un malfaiteur suspendu à une croix ? Tel est le sens de : « *Le monde est crucifié pour moi, comme je le suis pour le monde* ».

Cherchons maintenant à connaître de plus en plus, dans la méditation secrète, combien il est indiciblement précieux d'être un croyant en Christ. Cherchons à nous trouver de plus en plus dans le secret, méditant sur ce que le Seigneur Jésus-Christ a fait à notre place et pour nous, afin que nos cœurs soient de plus en plus remplis de gratitude et d'amour pour le Précieux Sauveur.

Et que le plus profond de notre âme soit particulièrement assuré que nous ne pouvons pas nous sauver nous-mêmes, qu'aucune bonté de notre part ne peut nous amener au ciel. Notre propre bonté ne peut nous amener qu'en enfer, pas au ciel. Car nous devons reconnaître que toute notre bonté est, aux yeux de Dieu, comme des vêtements souillés, c'est-à-dire notre propre justice.

Mais si nous plaçons notre confiance en Christ, nous sommes délivrés de la malédiction. Nous sommes nés de nouveau, nous sommes des hommes spirituellement libres, nous avons de la puissance avec Dieu et du pouvoir sur le péché par la foi en Christ. Que Dieu nous accorde cette bénédiction.

17. IL A ÉTÉ BLESSÉ POUR NOS PÉCHÉS.

Un sermon prêché à la chapelle Bethesda, Great George Street, Bristol, le 25 avril 1897.

Ésaïe 53 a été écrit par le Saint-Esprit, par l'intermédiaire du prophète Ésaïe, 740 ans avant la naissance de notre Seigneur Jésus-Christ ; et tout ce que nous lisons ici à son sujet s'est accompli dans sa vie et dans son œuvre expiatoire. C'est là une autre vérité des plus précieuses, parmi des milliers d'autres, prouvant que la Parole de Dieu est à elle-même sa propre preuve. Il n'est absolument pas nécessaire d'avoir des preuves extérieures pour démontrer que les Saintes Écritures sont la Parole de Dieu ! Elles sont en elles-mêmes la preuve de leurs propres vérités !

Le début du chapitre indique clairement que des multitudes pourraient entendre et lire ce qui est révélé par le Saint-Esprit dans ce passage, sans pour autant que le message de Dieu soit reçu. « *Qui a cru à ce qui nous était annoncé ?* » Comparativement, un bien petit nombre ! « *Qui a reconnu le bras de l'Éternel ?* » Le Seigneur Jésus-Christ est appelé ici « *le bras de l'Éternel* ». Tout comme notre bras est le principal instrument par lequel nous agissons en lien avec notre corps, le Seigneur Jésus-Christ a été le grand Instrument d'action de Dieu ; c'est pourquoi il est appelé « *le bras de l'Éternel* ». « *Il s'est élevé devant lui comme une faible plante, Comme un rejeton qui sort d'une terre desséchée ; Il n'avait ni beauté, ni éclat pour attirer nos regards, Et son aspect n'avait rien pour nous plaire* ». Cela nous présente, de manière imagée, la modestie extérieure du Seigneur Jésus-Christ et l'infériorité de sa position dans le monde.

En premier lieu, il est déclaré : « *Il s'est élevé devant lui comme une faible plante* ». Une faible plante, une toute petite plante ; juste quelque chose qui jaillit d'un arbre coupé. Il reste pourtant un peu de vie dans la racine, et une petite pousse apparaît. Cela fait référence au lien du Seigneur Jésus avec la maison de David, lui, le Fils de David. La puissance, la force, la richesse et l'opulence que l'on voyait à l'époque de Salomon avaient toutes disparu avec sa mère selon la chair, qui était si pauvre qu'elle ne put offrir un agneau en sacrifice, devant se contenter d'un couple de tourterelles.

Non seulement une faible plante, mais « *un rejeton qui sort d'une terre desséchée* ». L'eau est nécessaire pour la faire grandir de plus en plus, car elle ne se trouve que dans une terre desséchée. « *Il n'avait ni beauté, ni éclat* ».

Toutes les représentations du Seigneur Jésus-Christ le dépeignant comme un homme d'une beauté exceptionnelle sont toutes des représentations fantaisistes. Il n'y avait rien de tel, pour ce qui est de son apparence extérieure. On ne trouvait en lui « *ni beauté, ni éclat* ». « *Son aspect n'avait rien pour nous plaire* », car c'était à dessein qu'il ne devait y avoir en lui aucun attrait aux yeux de la chair.

« *Méprisé et abandonné des hommes* ». Telle était sa position dans le monde. Au lieu d'être honoré de tous, recherché par tous, ce fut tout le contraire. Il fut « *méprisé et abandonné des hommes, Homme de douleur et habitué à la souffrance* ». C'est l'une des raisons pour lesquelles son apparence n'avait rien d'attrayant : en raison du chagrin qui l'habitait continuellement face à l'impiété qui l'entourait de toutes parts. Cela remplissait son cœur de douleur ; c'est pourquoi on ne lui trouvait aucun éclat. « *Et semblable à celui dont on détourne le visage* », parce qu'il n'y avait en lui aucun attrait pour la nature humaine. Son apparence même indiquait toujours sa communion avec Dieu, sa sainteté parfaite, son aversion pour ce qui était odieux à Dieu. C'est pourquoi ceux qui ne partageaient pas ses sentiments « *détournaient le visage* » de lui.

« *Nous l'avons dédaigné, nous n'avons fait de lui aucun cas. Cependant, ce sont nos souffrances qu'il a portées, c'est de nos douleurs qu'il s'est chargé ; et nous l'avons considéré comme puni, frappé de Dieu, et humilié* ».

La grande majorité du peuple considérait qu'il souffrait à cause de ses propres péchés. C'est à cause de ce qui était mauvais en lui qu'ils le considéraient comme « *puni, frappé de Dieu, et humilié* ». Mais les deux versets suivants nous en donnent la véritable raison : « *Mais il était blessé pour nos péchés, brisé pour nos iniquités ; le châtiment qui nous donne la paix est tombé sur lui, et c'est par ses meurtrissures que nous sommes guéris. Nous étions tous errants comme des brebis, chacun suivait sa propre voie ; et l'Éternel a fait retomber sur lui l'iniquité de nous tous* ». Je ne dirai rien sur ces deux versets pour l'instant, car nous allons les méditer plus particulièrement tout à l'heure.

« *Il a été maltraité et opprimé, et il n'a point ouvert la bouche, semblable à un agneau qu'on mène à la boucherie, à une brebis muette devant ceux qui la tondent ; il n'a point ouvert la bouche.* » La douceur, la bonté, la patience dans la souffrance, le fait de traverser de lourdes épreuves et des afflictions sans s'irriter ni se plaindre, et encore moins murmurer, nous sont présentés ici. L'une des images utilisées, « *Semblable à une brebis* », etc., est très remarquable. J'ai vu de mes propres yeux, à maintes reprises, que lorsque l'on tond des brebis, au lieu de résister et de faire du bruit, elles le supportent très patiemment. Et c'est ainsi que la parole s'est accomplie : « *A une brebis muette devant ceux qui la tondent ; Il (le Seigneur Jésus-Christ) n'a point ouvert la bouche* ».

« Il a été enlevé par l'angoisse et le châtement ; et parmi ceux de sa génération, qui a cru qu'il était retranché de la terre des vivants et frappé pour les péchés de mon peuple ? »

Cela fait référence à la résurrection du Seigneur Jésus-Christ : *« Il a été enlevé par l'angoisse et le châtement »*. *« Et parmi ceux de sa génération, qui a cru »* : en conséquence de ce que le Seigneur Jésus-Christ a fait et de ce qu'il a souffert, une multitude de croyants devait lui être donnée. C'est là la génération qui ne peut être comptée. *« Qu'il était retranché de la terre des vivants »*, et cela ne fut pas fait à cause de ses propres transgressions, mais il fut *« frappé pour les péchés de mon peuple »*. Il a souffert à notre place et pour nous, en tant que notre substitut.

« On a mis son sépulcre parmi les méchants ». C'est-à-dire, comme s'il avait été un homme ordinaire, et plus particulièrement comme s'il avait été un homme méchant. *« Son tombeau avec le riche »*. Cela fait particulièrement référence à la tombe magnifique qu'il a eue, en étant enseveli dans le sépulcre de Joseph d'Arimatee, une tombe taillée dans le roc, et par conséquent extrêmement coûteuse. *« Quoiqu'il n'eût point commis d'iniquité »*. Le mot rendu par « parce que » dans certaines versions, se traduit plus correctement par « quoiqu'il » d'après l'hébreu. *« Quoiqu'il n'eût point commis d'iniquité, et qu'il n'y eût point de fraude dans sa bouche »*, il dut cependant mourir et être enseveli, tout comme s'il avait été un pécheur comme nous.

« Il a plu à l'Éternel de le briser par la souffrance ». Ce brisement fait référence à l'immensité de ses agonies et de ses souffrances lors de sa mort expiatoire. *« Après avoir livré sa vie en sacrifice pour le péché, il verra une postérité et prolongera ses jours ; et l'œuvre de l'Éternel prospérera entre ses mains »*.

Tout cela est maintenant en train de s'accomplir. L'âme du Seigneur Jésus, ou la vie du Seigneur Jésus, a été livrée en sacrifice pour le péché. Il voit effectivement sa postérité, les millions qui ont été amenés à la connaissance de Jésus-Christ depuis sa crucifixion, et les dizaines de milliers qui sont continuellement amenés à croire en lui ! *« Il prolongera ses jours »*. Il est vivant aujourd'hui après sa résurrection ; bien que plus de 1860 années se soient déjà écoulées, il est le Vivant, et après que des milliers et des milliers d'années auront passé, et que des millions et des millions d'années se seront écoulées, il sera toujours le Vivant. Ainsi s'accomplit la parole : *« Il prolongera ses jours »*.

Mais ce n'est pas tout, car *« l'œuvre de l'Éternel prospérera entre ses mains »*. L'œuvre expiatoire s'est poursuivie pendant ces 1860 ans, et elle se poursuivra jusqu'à ce que tout soit achevé, jusqu'à ce que Satan ait été entièrement confondu et que les œuvres du diable aient été complètement détruites.

Ainsi, l'œuvre expiatoire a continué de progresser, accomplissant par là même la prophétie : « *l'œuvre de l'Éternel prospérera entre ses mains* ». Satan a cherché à s'y opposer continuellement, mais il a été tout aussi souvent déjoué, et l'œuvre du Seigneur, au milieu de toute l'opposition de Satan, continue d'avancer !

« *À cause du travail de son âme, il rassasiera ses regards* ». Il y a ici ce soir même un bon nombre de personnes qui sont régénérées par la puissance du Saint-Esprit, par la foi au Seigneur Jésus-Christ. C'est là l'accomplissement de : « *À cause du travail de son âme, il rassasiera ses regards* ».

Et aujourd'hui même, nous avons tout lieu de croire que des multitudes, si l'on considère le nombre total d'êtres humains sur terre à qui l'Évangile a été proclamé, ont été amenées à la connaissance de Jésus-Christ, accomplissant ainsi encore davantage cette parole. « *Par sa connaissance mon serviteur juste justifiera beaucoup d'hommes* ». « *Mon serviteur juste* » : c'est un titre donné au Seigneur Jésus-Christ.

Par sa connaissance, beaucoup d'hommes seront justifiés ; c'est-à-dire amenés dans un état, par la foi, où l'Éternel peut les compter comme justes et droits, bien qu'ils soient injustes et iniques en eux-mêmes. C'est cela que signifie être justifié. « *Et il se chargera de leurs iniquités* ». C'est parce que ces personnes ont un Substitut, qui a accompli la loi de Dieu à leur place et qui a subi le châtement de la loi à leur place, qu'elles sont justifiées.

« *C'est pourquoi je lui donnerai sa part avec les grands ; il partagera le butin avec les puissants* ». Satan, les anges de Satan, les puissances des ténèbres, ce sont là les « puissants » dont il est question ici. Mais le Seigneur Jésus-Christ remporte la victoire, il arrache la proie de leurs mains, et par conséquent il s'en attribue la gloire. « *Parce qu'il s'est livré lui-même à la mort, et qu'il a été mis au nombre des malfaiteurs, parce qu'il a porté les péchés de beaucoup d'hommes, et qu'il a intercedé pour les coupables* ». Ceci, une fois de plus, a trouvé son accomplissement, continue de s'accomplir de nos jours, et s'accomplira tant que le Seigneur Jésus-Christ tardera à revenir.

Les versets 5 et 6 nous présentent tout particulièrement les souffrances substitutives de notre Seigneur Jésus-Christ. Non seulement il a, en tant que notre Substitut, accompli la loi de Dieu, que nous avons enfreinte d'innombrables fois, mais, se tenant également à notre place et pour nous, il a enduré le châtement qui nous était dû en raison de nos innombrables transgressions. C'est pour cette raison que ces deux versets sont extrêmement précieux.

Ils doivent être présents dans nos cœurs et notre foi, dans notre vie et notre comportement, et nous devons continuellement les regarder et les appliquer à notre vie et à notre conduite. Ainsi, au milieu de tous nos échecs et de nos manquements, et tant que nous ne persévérons pas délibérément dans une voie contraire à la pensée de Dieu, nous pourrons avoir « la paix et la joie par le Saint-Esprit ».

Le tout premier mot ! « Cependant » (littéralement en anglais : « Sûrement » ou « Certainement »). « Cependant », est-il dit au 4^e verset, « *ce sont nos souffrances qu'il a portées* ». « Cependant », « *c'est de nos douleurs qu'il s'est chargé ; et nous l'avons considéré comme puni, frappé de Dieu, et humilié* ». Mais ! Oh, quel « mais » c'est ici ! « *Mais il était blessé pour nos péchés* ».

Nous devons écarter toute autre considération concernant les souffrances de Christ et les regarder uniquement par rapport à nous-mêmes, comme si nous étions les personnes, et les seules personnes, pour lesquelles il a enduré tout cela. Et c'est exactement dans la mesure où nous sommes capables de nous appliquer l'œuvre expiatoire du Seigneur Jésus-Christ et de nous l'approprier personnellement, qu'il en résulte le réconfort, la paix et la joie par le Saint-Esprit. Si nous pensons le moins du monde à d'autres personnes, nous n'obtenons pas la bénédiction dans la même mesure que nous le pourrions autrement.

Nous devrions, pour ainsi dire, inscrire notre propre nom sur le cinquième verset et nous dire, individuellement en tant que croyants : « Il était blessé pour « mes » péchés. Il était brisé pour « mes » iniquités ; le châtiment qui « me » donne la paix est tombé sur lui ». Pour que je puisse avoir la paix dans mon âme et être en paix avec Dieu, il a dû souffrir ; « et c'est par ses meurtrissures que « je suis » guéri ».

Et en appliquant ainsi tout ce passage à nous-mêmes, le résultat sera que notre cœur débordera de paix et de joie par le Saint-Esprit. En revanche, plus nous regardons les souffrances de Christ et l'expiation qu'il a accomplie en relation avec d'autres, moins il en résultera de paix et de joie par l'Esprit. « *Mais il était blessé pour **nos** péchés.* » Ici, nous ne devons surtout pas perdre de vue que ce n'est pas seulement la douleur et la souffrance corporelles que notre Seigneur Jésus a dû endurer, il a traversé « *l'heure des ténèbres* », et son âme sainte et juste a dû souffrir. Et en lien avec tout cela, nous ne devons jamais oublier que le Père ne l'a pas délivré à ce moment-là, afin qu'il puisse, réellement et véritablement, traverser toute la détresse, la misère, les agonies, la douleur et la souffrance du corps, de l'âme et de l'esprit que nous aurions dû traverser à cause de nos innombrables transgressions.

Nous devons considérer tout cela attentivement pour avoir la moindre idée de la grandeur des souffrances que notre Seigneur béni a dû endurer.

Puis il est ajouté : « *Brisé pour nos iniquités* ». Broyé, pour ainsi dire, et réduit en poudre dans le moulin de ses souffrances ; c'est quelque chose de cet ordre que nous présente l'expression : « *Brisé pour nos iniquités*. »

Oh, l'immensité des souffrances, la grandeur des agonies par lesquelles notre Seigneur a dû passer ! Et comme cela devrait nous faire avoir horreur de nous-mêmes à cause du péché, car ce sont nos péchés qui ont attiré tout cela sur notre Seigneur. Pour parler à la manière des hommes, si nous avions été exempts de péché, si tous les êtres humains avaient été parfaitement exempts de péché, l'expiation n'aurait pas été nécessaire !

Mais par la chute, le péché ayant été introduit dans le monde et tous les êtres humains étant, à un degré ou à un autre, de véritables transgresseurs, coupables de mauvaises actions, de paroles pécheresses et impies, de pensées, de désirs, de résolutions et de penchants pécheurs et impies, le Seigneur Jésus-Christ a donc dû endurer tout cela. Il l'a fait pour que nous puissions être réconciliés avec Dieu, pour que nous puissions être purifiés de toutes nos innombrables transgressions, afin que nous puissions finalement être sauvés. « *Il était brisé pour nos iniquités*. » Je demande affectueusement à mes frères et sœurs bien-aimés en Christ de méditer sur ce mot : « brisé ».

« *Le châtement qui nous donne la paix est tombé sur lui*. » C'est-à-dire qu'il a été châtié afin que nous puissions avoir la paix dans nos âmes, et afin que nous puissions être réconciliés avec Dieu. Il a dû endurer tout ce que nous aurions dû endurer nous-mêmes. Mais si nous plaçons notre confiance en lui, si nous considérons l'expiation du Seigneur Jésus-Christ en relation avec nous-mêmes, alors nous aurons la paix dans nos âmes et nous serons en paix avec Dieu, parce que ce que le Seigneur Jésus-Christ a enduré, il l'a enduré de manière substitutive, à cause de nos innombrables transgressions.

« *Et c'est par ses meurtrissures que nous sommes guéris*. » Dès l'instant où nous croyons au Seigneur Jésus-Christ, nous recevons le Seigneur Jésus-Christ comme un Médecin spirituel ; nous sommes placés sous ses soins et nous entrons, en quelque sorte, dans un hôpital spirituel. Et nous y restons, sous les soins de ce Médecin infiniment grand, qui veille sur nous, qui prend soin de nous, et qui ne nous renvoie pas comme incurables, comme beaucoup de gens sont renvoyés des hôpitaux de ce monde.

Il n'en est pas ainsi ! Non, il n'en est pas ainsi ! « Le Grand Médecin » reste « Notre Grand Médecin » tout au long de la vie que nous passons sur terre, et nous demeurons sous sa garde et sa protection, tant sur le plan temporel que spirituel.

Dans son grand et précieux hôpital spirituel, nous sommes gardés jusqu'à ce que nous soyons parfaitement soignés, parfaitement guéris. Dès l'instant où nous croyons en Jésus-Christ, il devient notre Médecin. Dès l'instant où nous croyons au Seigneur Jésus-Christ, nous sommes placés sous ses soins pour être parfaitement guéris. À ce même instant, nous entrons dans l'hôpital du Seigneur Jésus, et nous y sommes gardés, soignés et suivis par le Grand Médecin, et il ne nous laissera jamais partir avant que nous soyons parfaitement guéris.

« Et c'est par ses meurtrissures que nous sommes guéris. » C'est par le moyen des souffrances du Seigneur Jésus-Christ que nous sommes guéris. L'expiation qu'il a accomplie est le grand instrument de Dieu pour nous guérir, car il n'y aurait de guérison spirituelle pour personne dans le monde entier s'il n'y avait eu l'expiation de Christ.

Mais en méditant de plus en plus sur ce qu'il a fait et souffert à notre place et pour nous, nous sommes, petit à petit, de plus en plus libérés du péché, et nous sommes, petit à petit, de plus en plus guéris. Il s'est saisi de nous dans le but de nous guérir, et il ne nous lâchera pas avant que nous soyons parfaitement guéris ; c'est-à-dire jusqu'à ce que nous soyons aussi purs, aussi saints, aussi libres du péché et aussi attachés aux choses célestes qu'il l'est lui-même, et qu'il l'était lui-même durant sa vie ici sur terre. Et nous devrions nous saisir de cela par la foi. Il est très difficile de le comprendre pleinement ; c'est même totalement impossible de le comprendre par nature ; et même au début de la vie divine, c'est très difficile à faire.

Je l'ai moi-même constaté lors de ma conversion, il y a 71 ans et 6 mois, à cause des mauvaises habitudes que j'avais contractées. Il était extrêmement difficile de m'en débarrasser. J'avais été un passionné de théâtre, j'y allais jour après jour. J'avais fréquenté les salles de bal et les tables de jeu, y passant maintes et maintes fois des soirées très tardives. Et lorsque je me suis converti, bien que je n'aie plus jamais touché à un jeu de cartes, bien que j'en aie fini avec le théâtre, et bien que je ne sois plus jamais allé dans une salle de bal, ces mauvaises habitudes, ces mauvais penchants naturels étaient très difficiles à surmonter.

J'ai commencé à prier pour que Dieu me donne le pouvoir et la victoire sur eux, mais après avoir prié un bon moment, il semblait que je ne perdrais jamais mon amour pour ces choses, comme si elles allaient continuellement revenir hanter mon esprit et mes désirs. Mais petit à petit, finalement, j'ai remporté une victoire complète sur elles !

Je mentionne cela pour l'encouragement des jeunes chrétiens, afin qu'ils ne désespèrent sous aucun prétexte et ne supposent pas qu'ils seront incapables de résister à ces choses, ou qu'ils ne pourront pas vivre pour la gloire et l'honneur de Dieu.

Le Seigneur Jésus est votre Médecin. Le Seigneur Jésus vous a pris sous sa garde. Vous êtes dans l'hôpital spirituel du « Grand Médecin », le Seigneur Jésus, et il est prêt à vous aider. Regardez à lui ! Attendez-vous à de grandes choses de sa part ! « *Ouvre ta bouche, et je la remplirai* » (Psaume 81.10). C'est bien cela. Il exaucera vos prières concernant les choses dont vous avez besoin. Oh, la bénédiction de la position dans laquelle nous nous trouvons en tant que croyants ! Chacun d'entre nous qui se confie au Seigneur Jésus-Christ pour le salut, qui est né de nouveau, qui a obtenu la vie spirituelle, sera finalement parfaitement saint !

Oh, la bénédiction que cela représente ! Nous serons entièrement attachés aux choses célestes, de sorte que, pendant toute l'éternité, jamais Dieu n'aura à nous donner l'ordre de faire ceci ou cela, mais instantanément le cœur dira : « *Je prends plaisir, mon Père Céleste, à faire ta volonté !* » Et c'est avec le plus grand empressement que nous accomplirons la volonté de Dieu ; il n'y aura aucune lenteur, aucune hésitation, aucun questionnement en nous-mêmes pour savoir si nous devons le faire ou non. Au contraire, dès que l'ordre sera donné, nous serons prêts à accomplir sa volonté.

C'est pour tout cela que Dieu s'est saisi de nous en Jésus-Christ. Nous ne serons pas renvoyés de l'hôpital du Grand Médecin comme des personnes incurables, mais nous serons finalement rendus parfaitement semblables à Christ. C'est ce qui nous est présenté ici lorsqu'il est dit : « *c'est par ses meurtrissures que nous sommes guéris.* » La guérison ayant commencé, vous, mes frères et sœurs bien-aimés, et moi, nous serons à la fin aussi saints que le Seigneur Jésus-Christ l'était lorsqu'il était sur terre ! Nous n'y sommes pas encore parvenus, mais l'œuvre se poursuit, et nous y parviendrons dans l'au-delà, lorsque le Seigneur nous aura repris auprès de lui.

« *Nous étions tous errants comme des brebis.* » Remarquez ici, en premier lieu et tout particulièrement, que ce n'est pas seulement tel ou tel qui s'est égaré comme une brebis, mais **tous** sans exception. « *Nous étions tous errants comme des brebis.* » Et il faut que chacun d'entre nous qui désire entrer au ciel en vienne là : être capable, au plus profond de son âme, de répéter cela et de dire à Dieu : « *C'est ainsi que moi, un pécheur coupable, je me suis égaré !* » Quiconque s'imagine qu'il est bon, ou qu'elle est bonne, et qu'ils méritent la faveur de Dieu parce qu'ils n'ont pas été mauvais, mais qu'ils sont des gens bons et excellents, se trouve dans la plus grande des erreurs.

Ils s'imaginent, sur le fondement de leur propre bonté, pouvoir finalement aller au ciel. Sur le fondement de notre propre bonté, nous ne pouvons aller qu'en enfer ! Mais parmi la multitude innombrable des esprits glorifiés, il n'y a pas un seul individu qui y soit parvenu sur le fondement de sa propre bonté.

Car, je le répète, sur le fondement de notre propre bonté, nous ne pouvons aller qu'en enfer, et non au ciel. Nous n'avons aucune bonté qui nous soit propre. Par nature, il n'y a rien, absolument rien de bon en nous, mais seulement tout ce qui est contraire à la pensée de Dieu ! Et le pire dans tout cela, c'est que nous ne voyons même pas que c'est si mauvais ; c'est-à-dire, dans notre condition naturelle. Mais le fait est là : la Parole de Dieu le déclare. Il nous suffit de lire les trois premiers chapitres de l'Épître de Paul aux Romains, et le deuxième chapitre de l'Épître de Paul aux Éphésiens, pour avoir la preuve abondante de ce qu'il en est de nous par nature.

Mais bien qu'il en soit ainsi pour nous, bien que, comme des brebis, nous nous soyons égarés et que chacun ait suivi sa propre voie, il y a pourtant de l'espoir quant au salut de nos âmes. Pour le plus grand des transgresseurs, pour le plus ancien des transgresseurs, pourvu seulement qu'il accepte ce que Dieu a pourvu pour nous en la personne du Seigneur Jésus-Christ, il y a de l'espoir, et nul n'a lieu de désespérer.

« *Chacun suivait sa propre voie.* » Remarquez bien ceci : « *sa propre voie* ». C'est là le grand péché. Cela ne veut pas dire que tout le monde est un ivrogne, ou que tout le monde est un voleur, ou que tout le monde a l'habitude de ne proférer que des mensonges. Ce n'est peut-être pas du tout le cas. Il y a des personnes qui, de toute leur vie, n'ont jamais bu plus qu'elles ne l'auraient dû, qui ne se sont jamais rendues coupables de prendre à quiconque ne serait-ce que la valeur d'une épingle qui ne leur appartenait pas.

En effet, toute leur vie et leur comportement, à bien des égards, peuvent n'être pas du tout mauvais en apparence. **Mais notre péché est le suivant : par nature, nous suivons notre propre voie au lieu de suivre la voie de Dieu** ; et nous vivons pour nous plaire à nous-mêmes, au lieu de vivre pour plaire à Dieu et d'accomplir son œuvre comme nous le devrions. Accomplir notre propre œuvre, nous plaire à nous-mêmes, suivre notre propre voie ; voilà le grand péché dont chaque membre de la famille humaine est coupable par nature. Et nous devons en venir à le voir ! Si nous ne le voyons pas, nous n'aurons absolument aucun réconfort quant à la certitude que le ciel soit notre place et notre partage.

Mais bien qu'il soit déclaré, et qu'il soit parfaitement vrai à notre égard, que comme des brebis nous nous sommes égarés, que chacun a suivi sa propre voie, il est ajouté : « *Et l'Éternel a fait retomber sur lui l'iniquité de nous tous.* » Oh, quel précieux réconfort ! Si cela n'avait pas été ajouté, je n'aurais pas eu la moindre once de réconfort dans ma propre âme ! Je n'aurais eu aucune perspective de ciel ni de gloire à la fin.

Mais cela est ajouté, et ajouté pour chacun de nous, y compris pour les croyants les plus faibles et les plus fragiles : « *Et l'Éternel a fait retomber sur lui l'iniquité de nous tous.* »

Pour m'être rendu habituellement au théâtre pour m'amuser ; pour être allé dans les salles de bal ; pour m'être trouvé à la table de jeu, parfois jusqu'à minuit, et même, une fois, jusqu'à deux heures du matin, pour cela, mon précieux Seigneur Jésus a été puni. Parce que j'ai ainsi gaspillé mon temps, parce que j'ai ainsi gaspillé mes facultés et mon argent, et tout ce que Dieu m'avait confié en tant qu'intendant ; parce que j'ai vécu pour moi-même, que je me suis plu à moi-même ; parce que j'ai cherché le bonheur dans les voyages au lieu de le chercher dans le Seigneur Jésus ; pour tout cela, mon précieux Seigneur Jésus a été puni. Il a volontairement et dignement porté le châtiment ; et maintenant que je place ma confiance en lui, je suis un pécheur pardonné. Il en va de même pour mes frères et sœurs en Christ : en faisant de même, ils sont pardonnés. Oh, combien c'est précieux !

Notre devoir est maintenant de nous saisir de cela, de nous approprier tout cela ; d'inscrire notre propre nom sur ces deux versets et de nous dire : « *L'Éternel a fait retomber sur **mon** Seigneur Jésus-Christ **mon** iniquité, en tant que **mon** substitut, et l'a fait payer pour **mes** péchés par sa mort. Et ils ont été parfaitement payés, il ne se trouve plus un seul péché en **moi** qui ne soit pardonné, et **mon** Père céleste est le plus parfaitement satisfait de ce que **mon** adorable Seigneur Jésus-Christ a fait pour **moi**, et de ce qu'il a fait pour la multitude innombrable de ceux qui croient en lui !* »

Voilà la conclusion de tout cela. Oh, combien il est merveilleux de pouvoir s'approprier tout cela personnellement ! Que mes jeunes frères et sœurs ne disent pas : « *Oh, cela était très bien pour Ésaïe, et pour des hommes comme Daniel, Jérémie et les apôtres, mais cela ne s'applique pas à moi !* » Oui, cela s'applique bien à toi, mon frère faible ou ma sœur faible, mon jeune frère ou ma jeune sœur ; cela s'applique à chacun d'entre nous qui se confie au Seigneur Jésus-Christ seul pour son salut. Le péché qui est en nous a été parfaitement puni, parfaitement expié ; et à la fin, pas un seul péché ne sera retenu contre nous.

C'est pourquoi nous devrions rendre de nouveau grâces à Dieu pour son don ineffable, et nous réjouir en Jésus-Christ, avec une profonde gratitude pour ce que Dieu a fait pour nous en lui ! Mais bien qu'il soit important d'en tenir compte pour les affaires de la vie et les choses qui y sont liées, cela revêt une importance infiniment plus grande pour les questions éternelles, car l'enfance et la jeunesse ne durent pas, elles ont un caractère transitoire.

Le point capital est donc que, tant que nous sommes encore jeunes, nous devrions donner nos cœurs au Seigneur. Il ne faut pas remettre cela à plus tard, à tel ou tel moment. Et si ce moment ne venait jamais ? Et même s'il venait, le cœur s'endurcit naturellement de plus en plus ; c'est pourquoi on subit une perte en remettant cette décision à plus tard. De plus, les soucis de cette vie surviennent après quelque temps, et l'on est alors d'autant moins enclin à donner son cœur au Seigneur. Par conséquent, le grand objectif, tant pour cette vie que, plus particulièrement, pour le monde à venir, devrait être de faire le meilleur usage possible de l'enfance et de la jeunesse, qui passent si vite.

Avant de passer au dernier verset de notre sujet, je fais une pause et je pose encore la question : « *Combien ont donné leur cœur au Seigneur ?* » Je vois devant moi un certain nombre de chers jeunes gens, garçons et filles. Combien ont donné leur cœur au Seigneur ? Je vois aussi quelques personnes très jeunes, des enfants ; ont-ils donné leur cœur au Seigneur ? Je ne vous demande pas de me répondre ; mais je vous supplie et vous implore, en toute sincérité, en toute droiture, et avec une pieuse ferveur, de répondre à la question à Dieu lui-même, qui, par son Esprit, pose cette question à votre cœur : « *Es-tu à moi, ou es-tu au diable ? Es-tu pour Christ, ou es-tu pour le monde ?* » Comment peut-il y avoir une hésitation entre deux opinions ?

La jeunesse et l'enfance ont un caractère transitoire ; vous remettez les choses à plus tard, et vous pensez qu'il y a bien assez de temps. Comment savez-vous qu'il vous reste du temps ? Que se passera-t-il si, en rentrant chez vous ce soir, vous êtes terrassé par la maladie ? Que se passera-t-il si, dans la nuit, le choléra s'abat sur vous, ou si une autre maladie vous frappe et vous emporte précipitamment ? Que se passera-t-il alors ? Il sera trop tard pour tout.

Oh ! Laissez-vous supplier et implorer, chers jeunes amis. Soyez assurés de ceci : plus vous entendez l'Évangile, et plus vous rejetez les invitations de l'Évangile, plus votre cœur s'endurcit ; plus vous vous éloignez de Christ ; plus vous vous engagez dans les voies du diable ; plus vous aimez le monde. Oh ! Laissez-vous supplier et implorer.

Le dernier verset : « *Mais souviens-toi de ton créateur pendant les jours de ta jeunesse, avant que les jours mauvais arrivent et que les années s'approchent où tu diras : Je n'y prends point de plaisir.* »

Quelle est la signification de ce verset ? En premier lieu, je crois que ce que le Saint-Esprit veut présenter aux êtres humains, en particulier aux plus jeunes d'entre eux, c'est qu'ils doivent garder à l'esprit, de manière solennelle, profonde, grave et sérieuse, qu'ils ont un Créateur. Certes, dans ce pays, tous savent qu'ils sont créés.

Mais cette simple connaissance superficielle ne suffit pas ; elle a peu d'importance en comparaison de la réalité. Ce que le Saint-Esprit veut que nous gardions devant nous, c'est que nous sommes des créatures et que nous avons un Créateur.

Le verset que nous avons sous les yeux implique plusieurs points. En premier lieu, il implique ceci : « La créature est soumise au Créateur. » Nous ne saurions trop garder cela devant nos cœurs. Il implique en outre : « La créature est faite pour l'honneur et la gloire du Créateur. » Nous ne saurions trop garder cela devant nos yeux. Il implique également : Puisque la créature est faite pour l'honneur et la gloire du Créateur, elle devrait par conséquent vivre de manière à soutenir l'honneur du Créateur. De quelle manière la créature humaine peut-elle, par-dessus tout, honorer le Créateur ? En premier lieu, en acceptant le plus précieux de tous ses dons, le Seigneur Jésus-Christ ; et quiconque n'a pas accepté Christ n'a jamais honoré le Créateur.

Vous pensez que c'est une parole dure ; c'est possible. Je le répète solennellement : quiconque ici présent n'a pas accepté Christ, qu'il ait quinze ans, vingt ans ou vingt-cinq ans, n'a jamais, ne serait-ce qu'une seule fois dans toute sa vie, honoré le Créateur. Il est absolument impossible que nous honorions le Créateur alors que le don le plus précieux, le don le plus inestimable, ce don ineffable qui lui a tant coûté, son propre Fils unique, n'est pas accepté. Rentrez chez vous avec cette certitude : vous qui avez quinze, vingt ou vingt-cinq ans, vous n'avez jamais, pas même pour une seule minute dans toute votre vie, honoré Dieu, parce que vous n'avez pas accepté Christ.

Il ne s'agit pas d'une déclaration hâtive. C'est ma conviction réfléchie : en tant qu'homme de Dieu, je la donne comme ma conviction réfléchie. Tout ce que vous avez fait et tout ce que vous avez dit, n'a jamais tendu à l'honneur de Dieu tant que vous n'avez pas reçu l'Évangile. C'est pourquoi, la première chose à faire, si vous voulez honorer Dieu le Créateur, si vous voulez comprendre ce que signifie se « souvenir » de lui, c'est de vous attacher à Christ. Vous devez accepter l'Évangile ; vous devez prononcer votre propre condamnation en tant que pécheur ruiné, coupable et perdu, et croire au Seigneur Jésus-Christ pour le salut de votre âme. Vous devez placer toute votre confiance, et votre seule confiance, dans la mort expiatoire du Seigneur Jésus-Christ. C'est cela, et cela seulement, que Dieu considérera comme le fait de vous souvenir de lui.

Ensuite, si vous avez reçu l'Évangile, demeurez en Christ. Cherchez à plaire à l'Éternel Jésus, qui a prononcé la parole ; tout ce qui existe a été amené à l'existence par lui, et il est le bâtisseur de l'univers. Demeurez en lui ; cherchez à lui plaire ; cherchez à agir selon sa pensée. **C'est ce qu'il considère comme la manière la plus précieuse et la plus inestimable de vous souvenir de votre Créateur.**

Puis enfin : « *avant que les jours mauvais arrivent et que les années s'approchent où tu diras : Je n'y prends point de plaisir* » (Ecclésiaste 12.1). C'est l'exact opposé de ce que dit naturellement un jeune homme : « *Je suis très jeune ; j'ai bien le temps ; quand je serai vieux, je m'occuperai de ces choses !* »

C'est l'exact opposé de ce que dit Dieu : « *avant que les jours mauvais arrivent* » ; telle est la volonté du Seigneur. Lorsque les hommes avancent en âge, le danger de ne pas s'occuper de ces choses survient : parce que le cœur s'est tellement endurci, parce que les soucis de cette vie excluent Christ, à cause d'innombrables problèmes, d'une famille nombreuse, d'un certain nombre d'enfants à établir dans la vie.

C'est pourquoi cette affaire, la plus capitale de toutes, ne doit pas être remise à plus tard. Oh ! Combien Dieu est sage, infiniment sage. Mais vous voyez, le diable est toujours contre Dieu ; il présente toujours les choses sous un jour diamétralement opposé. Dieu dit : « *Avant que ces jours arrivent.* » L'homme dit : « *Je remettrai cela à plus tard, quand je serai un vieil homme ou une vieille femme !* » Le diable murmure : « *Il sera bien temps quand tu seras sur ton lit de mort !* » Comment savez-vous que vous arriverez un jour sur votre lit de mort ? La prochaine fois que vous voyagez, un choc ! et en un instant vous êtes emporté dans un accident de train ; la prochaine fois que vous montez en voiture, le cheval s'emballe, et en un instant vous êtes projeté dehors, et vous voilà dans l'éternité ; la prochaine fois que vous sortez, une tuile tombe du toit sur votre tête, et en un instant vous êtes dans l'éternité.

Oh ! Comment savez-vous que vous vivrez un seul jour de plus ? Combien il est totalement illusoire de remettre cela à la vieillesse, à tel ou tel moment ! L'instant présent, et l'instant présent seulement, est le bon moment ; et par conséquent, seul l'instant présent nous appartient ; nous ne pouvons nous vanter de disposer de temps.

Une fois encore, chers jeunes amis, hommes ou femmes, chers hommes et femmes plus âgés, laissez-moi vous supplier et vous implorer, avec toute la ferveur possible, de chercher le Seigneur pendant qu'il se trouve, et de l'invoquer tandis qu'il est près. Et soyez certains de ceci : si vous faites un seul pas, c'est Jésus qui fait une douzaine ou une centaine de pas vers vous.

Il se tient là, pour ainsi dire, les bras ouverts pour vous recevoir. C'est la joie et le délice mêmes de son cœur de vous accueillir ; c'est pourquoi, ne tardez pas. Oh ! Laissez-vous supplier et implorer.

18. RETENIR FERMEMENT L'ÉVANGILE.

Notes d'un sermon prononcé à la chapelle Bethesda, Bristol, le 1er mars 1874.

« Je vous rappelle, frères, l'Évangile que je vous ai annoncé, que vous avez reçu, dans lequel vous avez persévéré, et par lequel vous êtes sauvés, si vous le retenez tel que je vous l'ai annoncé ; autrement, vous auriez cru en vain » (1 Corinthiens 15:1-2).

Ceux qui sont un tant soit peu familiers avec la première lettre écrite par le Saint-Esprit, par l'intermédiaire de l'apôtre Paul, à l'Église de Corinthe, savent qu'il y avait trois raisons particulières pour lesquelles cette lettre a été rédigée.

- Pour répondre à certaines questions ; comme par exemple, ce que devaient faire ceux qui n'étaient pas mariés, et ceux qui avaient des conjoints non-croyants.
- Pour relever la méchanceté flagrante et l'incohérence morale qui s'étaient glissées parmi ces véritables enfants de Dieu ; et, ce faisant, non seulement les reprendre sévèrement à cause de ces choses, mais aussi les instruire sur la manière de s'en purifier.
- Mais il avait un autre objectif particulier en écrivant cette lettre : attirer l'attention sur de graves erreurs qui s'étaient introduites parmi eux, et nous en avons particulièrement remarqué une dans ce chapitre, à savoir le reniement de la résurrection.

L'apôtre leur montre comment cela touchait au fondement même de leur sainte foi. S'il n'y avait pas de résurrection, il n'y avait plus du tout de bonne nouvelle ; aucune vérité dans toutes ces choses, s'il n'y avait pas de résurrection. Mais il démontre qu'il y a bien une résurrection, et non seulement cela, mais il s'attarde sur la bénédiction qui y est attachée.

Le mot « *de plus* » (rendu par « je vous rappelle » dans la traduction française) fait le lien avec les autres sujets sur lesquels il s'était attardé. « Je vous déclare », au sens de : je vous rappelle ; je ravive votre mémoire ; je vous rappelle l'Évangile que je vous ai annoncé.

Le mot « Évangile » est un mot qui nous est tous familier, et pourtant il est si profondément important que nos cœurs en aient une juste compréhension, et qu'ils saisissent le sens plein du mot « Évangile ».

Alors maintenant, bien que nous soyons tous familiers avec cette expression, et que nous l'ayons entendue depuis notre plus tendre enfance, cherchons à la méditer et à en saisir le sens.

« Évangile » : bonne nouvelle, heureuse nouvelle (glad tidings). Une bonne nouvelle à propos de quoi ? Une heureuse nouvelle ; quelle heureuse nouvelle ? Celle-ci : alors que par nature nous sommes perdus, ruinés et condamnés, et que nous aurions dû le rester pour l'éternité, Dieu, dans les richesses de sa grâce, dans son abondante miséricorde, contrairement à toute attente humaine, contrairement à toute attente angélique, s'avance dans les richesses de sa grâce, et dans la puissance merveilleuse de son amour, pourvoit un plan pour le salut de nos âmes.

Quel plan merveilleux que celui-ci : non pas donner l'univers entier pour le salut de nos âmes, car ce ne serait qu'une simple broutille ; mais il donne, quoi ? Son Fils unique, il donne son Saint Enfant Jésus, son serviteur parfait ; il donne l'Homme-Dieu Jésus-Christ pour être suspendu à la croix, pour mourir à la place d'hommes méchants, coupables et rebelles. Oh, quelle grâce merveilleuse que celle-ci !

Et il ne marchandait pas pour cela ; il ne dit pas : « *Si vous faites ceci, ou si vous me donnez cela, je vous donnerai mon Saint Enfant Jésus !* » La seule condition qu'il pose, c'est que le pécheur accepte le don ineffable, le Seigneur Jésus-Christ ; et s'il le fait, il ne perdra plus jamais la bénédiction.

Oh, cette grâce merveilleuse, cette grâce ineffable ! Dieu donne le don le plus précieux qu'il avait à offrir ; et il n'exige absolument rien de la part du pécheur le plus vil, le plus endurci, qui a vécu dix, vingt, trente ans ou plus dans le péché, s'il reçoit seulement Christ, s'il place sa confiance en lui, s'il dépend de lui pour son salut.

Dès l'instant où il le fait, toutes ses transgressions lui seront pardonnées ; on les cherchera et on ne les trouvera pas ; elles seront jetées derrière le dos de Dieu ; jetées au fond de la mer. Notre grand adversaire les cherchera et ne pourra pas les trouver. Voilà la bonne nouvelle et l'heureuse nouvelle. Et le pécheur peut l'avoir maintenant. Il n'a pas à attendre jusqu'au jour du jugement dernier, mais il obtient instantanément le pardon de ses péchés ; car il est écrit, concernant le Seigneur Jésus, dans le 10^e chapitre des Actes des Apôtres, au 43^e verset : « *quiconque croit en lui reçoit par son nom le pardon des péchés.* » Le salut est une bénédiction présente, le pardon des péchés est une bénédiction présente.

Dès l'instant où le pécheur reconnaît qu'il est un pécheur, il obtient le pardon total, gratuit et éternel de ses innombrables transgressions. Même si ses péchés étaient un million de fois plus nombreux que les cheveux de sa tête, tous seront instantanément pardonnés lorsqu'il se confie au Seigneur Jésus pour le salut de son âme. Ce n'est pas tout : par la réception même de cet Évangile, par la croyance même en cet Évangile, nous devenons les enfants de Dieu. C'est par la foi que nous naissons de nouveau, et que nous devenons ainsi les enfants de Dieu.

Nous sommes ainsi introduits, par la réception de l'Évangile, dans la famille céleste, séparés de la famille du diable, séparés du royaume des ténèbres, et transportés dans le royaume du Fils bien-aimé de Dieu. Nous sommes régénérés, engendrés de nouveau, par cette foi même au Seigneur Jésus-Christ ; nous devenons héritiers de Dieu et cohéritiers avec Christ ; nous serons manifestés comme les enfants de Dieu, et nous partagerons la gloire avec le Seigneur Jésus-Christ.

Voilà la bonne nouvelle que l'Évangile proclame. Aucun effort n'est requis pour obtenir ces bénédictions, aucun pèlerinage à Rome n'est nécessaire, aucun pèlerinage tout court. Instantanément, en croyant à l'Évangile, nous recevons tous ces bénédictions pour le temps présent et pour l'éternité. Aucun diable ne sera capable de nous voler ces bénédictions que nous recevons par la foi.

L'Évangile est appelé de divers noms. Dans Romains 10.15, il est appelé l'Évangile de la paix, et il n'est pas très difficile de comprendre pourquoi. Par nature, nous sommes en désaccord avec Dieu, nous manifestons ce désaccord en faisant des choses contraires à sa pensée. Par cet Évangile, l'aliénation entre nous et Dieu est supprimée. Nous obtenons une nature nouvelle, une vie céleste, une vie divine, et c'est ainsi que nous sommes en paix avec Dieu ; maintenant nous aimons Dieu, alors qu'autrefois nous le haïssions.

Il est également appelé « *l'Évangile de la grâce de Dieu* » (*Actes 20.24*). Il est appelé ainsi parce que cette heureuse nouvelle a tout particulièrement trait à la grâce de Dieu, et non pas tant à la justice de Dieu, ni à la sainteté de Dieu, bien que la sainteté de Dieu et la justice de Dieu soient intimement liées à l'Évangile. Mais cette heureuse nouvelle nous présente particulièrement cet attribut du Dieu vrai et vivant. Il nous accorde ces bénédictions par la voie de la grâce, de la faveur imméritée, en meurtrissant et en brisant son Fils bien-aimé à la place du pécheur, en faisant de lui un sacrifice à la place du pécheur. C'est ainsi que Dieu nous pardonne nos péchés par la voie de la faveur imméritée.

Le mérite n'a absolument rien à voir avec cette bonne nouvelle. Si la condition était que vous deviez accomplir ne serait-ce que la dixième partie de la loi, ce ne serait plus par la voie de la grâce. **Si nous avons la moindre chose à faire pour le salut de nos âmes, ce ne serait plus par la voie de la grâce.** Les œuvres ont leur place juste et appropriée, et nous ne saurions trop insister sur les œuvres dans leur place juste et appropriée. Mais la place juste des œuvres est la suivante : nous devons avoir le pardon de nos péchés, nous devons avoir la paix avec Dieu, être en communion avec Dieu, avant qu'il ne puisse se trouver en nous une seule bonne œuvre à laquelle Dieu puisse prendre plaisir.

Tout est sans bénédiction de la part de Dieu tant que nous n'avons pas accepté l'Évangile. C'est pourquoi la première grande affaire de chaque homme, femme et enfant est d'accepter l'Évangile. À moins que ce ne soit le cas, vous pouvez être moniteur à l'école du dimanche, ou vous pouvez distribuer des traités, mais aucune de ces choses n'est agréable à Dieu. Vous devez d'abord recevoir Christ. Mais après avoir reçu Christ, alors les œuvres viennent à leur place appropriée ; non pas travailler pour obtenir la vie, mais travailler à partir de la vie, après être né de nouveau, après avoir obtenu la vie divine et céleste. Alors, nous ne saurions trop travailler pour Dieu, nous ne saurions être trop morts au monde, nous ne saurions trop manifester que nous sommes morts au monde et vivants pour Dieu.

Il est aussi appelé « *l'Évangile de votre salut* » dans Éphésiens 1.13, parce que cette heureuse nouvelle n'apporte pas simplement de bonnes affaires, ou la santé du corps, ou le confort familial, ou des perspectives d'aucune sorte concernant uniquement cette vie présente, mais elle nous apporte le salut de l'âme. Cette heureuse nouvelle, c'est que le pécheur perdu, ruiné, celui qui aurait dû rester pour l'éternité dans un état de misère et de condamnation, et qui ne pouvait s'attendre à rien d'autre qu'à la seconde mort, à l'étang ardent de feu et de soufre ; que ce pécheur vil, perdu, ruiné, méritant l'enfer, peut être sauvé de toute la misère, de la détresse et du malheur qu'il aurait dû endurer pour les siècles des siècles. Voilà la bonne nouvelle qui annonce une bénédiction pour l'éternité, le salut de nos âmes.

Il est également appelé « *Évangile du royaume* » (*Matthieu 24.14*). C'est là une expression assez remarquable. Une heureuse nouvelle concernant le royaume. De nos jours, on le comprendrait bien mieux si on l'appelait le royaume de l'Évangile. Mais nous devons nous attacher fermement à ce que dit Dieu, et non à ce que dit l'homme, ou à ce que disent des milliers de chrétiens. Si nous ne le faisons pas, ce sera une chose misérable pour nous à la fin. Les jours viennent où il n'y aura ni achat ni vente, à moins que nous n'ayons la marque de l'Antéchrist sur nos fronts ou sur nos mains.

Telle est la bonne nouvelle ou l'heureuse nouvelle du royaume du Messie, l'apparition du Seigneur Jésus-Christ. Ce Saint béni est en route.

Le royaume du Messie aurait été établi lors de son apparition, n'eût été le rejet du Messie par les Juifs. Mais les royaumes de ce monde deviendront un jour les royaumes de notre Dieu et de son Christ ; et la manifestation des fils de Dieu est liée à tout cela. Les faibles, ceux qui sont cachés, ceux qui sont méprisés, partageront le trône de gloire avec Christ. À toutes ces bonnes nouvelles, à toutes ces heureuses nouvelles en particulier, est rattachée la certitude que Jésus aura la gloire, et que quiconque croit en lui y prendra part.

Ensuite, il est dit : « *que vous avez reçu* ». Ces Corinthiens étaient dans un état de faiblesse, dans un état de connaissance comparativement faible ; il y avait de nombreux manquements parmi eux. Néanmoins, ils avaient reçu l'Évangile. Or, dans quelle mesure cela est-il vrai de mes chers amis qui se trouvent dans la galerie ? Est-ce vrai de tous mes chers jeunes amis, de mes chers amis plus âgés ? Vous l'avez entendu d'innombrables fois.

Le Saint-Esprit a peut-être frappé à la porte de vos cœurs encore et encore ; mais avez-vous reçu l'Évangile ? Oh ! La solennité de cette pensée, la dimension terrible de cette pensée : reçu, ou non reçu. C'est la volonté de Dieu que vous le receviez. Si vous ne recevez pas l'Évangile, vous rejetez la bénédiction de Dieu, vous méprisez la plus précieuse de toutes les bénédictions que Dieu a à accorder. Laissez-moi insister tout particulièrement sur ce point auprès de vous, chers jeunes : avez-vous reçu l'Évangile, ou l'avez-vous rejeté ?

Avant d'aller plus loin, tournons-nous vers un ou deux passages où cela est particulièrement souligné.

Romains 10.16 : « *Mais tous n'ont pas obéi à la bonne nouvelle* » (ou à l'Évangile). Vous comprenez par-là que c'est la volonté de Dieu que l'Évangile soit reçu, cru et obéi. Ce n'est pas une question de choix de notre part, ni la question de savoir si nous devons ou non y croire. C'est tout autant un commandement de Dieu que de ne pas voler, ou de ne pas commettre de meurtre.

Lisez également 2 Thessaloniens 1.8 : « *pour punir ceux qui ne connaissent pas Dieu et ceux qui n'obéissent pas à l'Évangile de notre Seigneur Jésus-Christ.* » (littéralement : « *tirer vengeance de ceux...* »).

Voilà ce qui en résultera, au milieu d'une flamme de feu ; il punira ceux qui ne croient pas au Seigneur Jésus-Christ, car c'est la seule et unique voie pour obtenir le pardon des péchés et pour échapper à la colère de Dieu qui sera déversée sur les impies.

Par conséquent, vous tous qui n'avez été que des auditeurs de l'Évangile, et non des croyants en l'Évangile, oh ! Laissez-vous supplier de croire à l'Évangile, d'obéir à l'Évangile. Tant que vous êtes dans un état d'incrédulité, vous faites partie de ceux qui n'obéissent pas à l'Évangile. Voilà ce qui vous attend ; oh ! Pensez-y. D'un autre côté, si vous croyez au Seigneur Jésus-Christ, si vous recevez le Seigneur Jésus-Christ, si vous êtes entrés en ce lieu comme le plus vil des pécheurs, le pécheur le plus endurci, à la plus grande distance de Dieu, vous pouvez être instantanément pardonnés, vous pouvez devenir un enfant de Dieu à l'instant même, et vos perspectives deviendront radieuses et réjouissantes.

« Dans lequel vous avez persévéré » ? Qu'est-ce que cela signifie ? Cela signifie que nous continuons à croire à l'Évangile, que nous continuons à nous confier au Seigneur Jésus-Christ, à nous reposer sur le Seigneur Jésus-Christ pour le salut de nos âmes. Il est possible de recevoir l'Évangile, puis de l'abandonner par la suite. Nous le voyons dans l'Épître aux Galates. Ils avaient été tellement influencés par de faux docteurs qu'ils avaient abandonné l'Évangile de Christ.

Soyons tous sur nos gardes pour éviter cela ; il est d'une importance capitale non seulement de recevoir l'Évangile en toute simplicité, mais aussi de persévérer du début à la fin, ne connaissant rien d'autre que Christ pour ce qui concerne notre salut. C'est ainsi que nous devons avancer jusqu'au terme de notre pèlerinage terrestre. Pour ce qui est de plaire à Dieu, nous avons besoin de Christ en nous ; mais pour ce qui concerne notre salut, nous ne devons connaître rien d'autre que Christ pour nous.

C'est là le point essentiel : que nous tenions ferme dans l'Évangile ; nous devons nous attacher fermement à Christ, dépendre de l'œuvre et des souffrances de Jésus-Christ. Et cela est particulièrement important de nos jours où, par la ruse du diable, le ritualisme sévit et où le diable voudrait introduire le cléricisme. Face à ces choses, combien il est important que nous nous accrochions et nous attachions au Seigneur Jésus-Christ, et que nous ne connaissions rien d'autre que lui en ce qui concerne notre salut.

« *Par lequel vous êtes sauvés, si vous le retenez tel que je vous l'ai annoncé.* » Qu'est-ce que cela nous enseigne ? Non seulement qu'il est nécessaire de le recevoir, ou que pour le moment nous tenons ferme, mais que, jusqu'à la fin de notre course, nous devons nous attacher fermement à Christ.

« *Autrement, vous auriez cru en vain.* » Qu'est-ce que cela nous enseigne ? C'est une parole adressée aux jeunes croyants, aux jeunes convertis et à ceux qui ont été poussés à se soucier de leur âme : ils doivent faire preuve de sérieux, afin que Dieu leur donne la capacité de s'accrocher et de s'attacher au Seigneur Jésus, et de ne connaître rien d'autre que Christ en ce qui concerne leur salut.

Ceux qui connaissent le Seigneur depuis longtemps devraient également veiller avec amour et bonté sur ceux qui ont été poussés à chercher le Seigneur Jésus, afin qu'ils puissent s'accrocher et s'attacher davantage à lui. Nous nous réjouissons lorsque nous voyons des personnes poussées à se soucier de leur âme ; mais c'est une chose de commencer, c'en est une autre de tenir ferme jusqu'à la fin de la course.

Ainsi, tout en nous réjouissant, nous nous réjouissons avec tremblement ; car la victoire n'est pas encore remportée, la bataille ne fait que commencer.

19. COMMENT VIVRE UNE VIE HEUREUSE.

George Müller de Bristol, Lui qui a dit : « *Je suis un homme paisible et heureux depuis ces soixante-dix dernières années !* »

« *Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur ; je le répète, réjouissez-vous. Que votre douceur soit connue de tous les hommes. Le Seigneur est proche. Ne vous inquiétez de rien ; mais en toute chose faites connaître vos besoins à Dieu par des prières et des supplications, avec des actions de grâces. Et la paix de Dieu, qui surpasse toute intelligence, gardera vos cœurs et vos pensées en Jésus-Christ* » (Philippiens 4.4-7).

Ces quatre versets ont été écrits par le Saint-Esprit à l'intention des frères et sœurs bien-aimés en Christ ici présents. Nous avons tous, plus ou moins, besoin du conseil, de l'avis et de l'exhortation qui nous sont donnés ici. Puisseons-nous chercher maintenant à écouter la voix de Dieu le Saint-Esprit à travers eux.

« *Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur* » (verset 4). Cette exhortation s'adresse aux croyants, car seuls de tels hommes et femmes peuvent se réjouir dans le Seigneur. Pour pouvoir s'y conformer, nous devons d'abord avoir été amenés à voir notre condition de personnes perdues et ruinées ; nous devons l'avoir reconnu devant Dieu, pour ensuite avoir placé notre entière confiance pour le salut dans le Seigneur Jésus-Christ. En agissant ainsi, nous sommes justifiés, nous sommes régénérés, nous sommes pardonnés, nous devenons héritiers de Dieu et cohéritiers avec Christ ; nous sommes placés sur le chemin du Ciel, et le Ciel sera finalement notre demeure.

C'est en saisissant cela que la joie dans le Seigneur commence, mais elle ne fait que commencer, car elle ne pourra atteindre son paroxysme que dans la gloire. Cependant, la joie du Ciel commence alors dans une petite mesure ; et plus nous nous saisissons par la foi de ce que nous avons obtenu en Jésus-Christ, plus notre paix et notre joie en Dieu seront grandes, et plus notre réel et véritable bonheur sera grand alors même que nous sommes encore dans le corps. Pour que cette joie dans le Seigneur puisse perdurer, nous devrions tout particulièrement y associer la lecture attentive, diligente et habituelle des Saintes Écritures. Nous devrions chercher à mettre en pratique dans notre vie ce que Dieu nous fait connaître dans sa précieuse Parole, afin de pouvoir répondre à la seconde partie de cette exhortation : « *je le répète, réjouissez-vous.* »

C'est un point à noter tout particulièrement : la joie commence lorsque l'on prête attention à ce que je viens de mentionner ; mais cette joie nous sera conservée, nous serons toujours heureux si, par la foi, nous nous arrêtons sur l'œuvre du Seigneur Jésus et nous l'approprions.

Nous savons combien on a parlé de cette joie dans le Seigneur. L'épître aux Philippiens, en particulier, en est remplie. Au début du chapitre 3, nous retrouvons cette parole : « *Au reste, mes frères, réjouissez-vous dans le Seigneur.* » Puis elle est répétée ici, mais avec cet ajout particulièrement lourd de sens : « *Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur* » ; et ensuite, comme si tout cela ne suffisait pas, elle est répétée une fois encore : « *je le répète, réjouissez-vous.* » S'il y a tant d'insistance sur ce point, c'est parce qu'il contribue grandement à la gloire de Dieu de rendre témoignage au monde qu'il n'est pas vain d'être un croyant au Seigneur Jésus-Christ. Cela montre au monde tout ce que nous obtenons par cette foi en lui, et, en y prêtant attention, nous fortifions également les mains de nos compagnons de foi.

« *Que votre douceur soit connue de tous les hommes* » (verset 5). La plupart des frères et sœurs bien-aimés ici présents savent que le sens du mot traduit par « douceur » est « l'esprit de conciliation » (ou « l'esprit de concession »). Cela ne signifie pas que nous puissions aller trop loin dans les choses de Dieu. Cela n'a jamais été le cas. Nous ne pouvons jamais trop prier, trop faire confiance, trop aimer, ni trop mettre en pratique la pensée de Christ. C'est impossible. Mais, comme je l'ai dit, le sens est « l'esprit de conciliation ».

Cela signifie que, bien que croyants en Christ, nous ne devrions pas insister sur nos propres droits, mais être prêts à céder face au monde et à nos frères en Christ ; et en manifestant cet esprit doux, cet esprit de conciliation, nous glorifions Dieu. Naturellement, nous pourrions être enclins à dire : « *Si je fais cela, les gens du monde abuseront largement de moi !* »

Ce serait le cas si nous n'avions pas un Père céleste qui prend soin de nous, si le Seigneur Jésus-Christ n'était pas notre Ami et notre Secours. Et juste après, nous lisons : « *Le Seigneur est proche.* » Remettez vos affaires entre les mains de Dieu, abandonnez-vous entre ses mains ; il veillera sur vous, prendra soin de vous, et s'assurera que les gens du monde ne vous écrasent pas et ne profitent pas trop de vous. Puisque vous avez un Père céleste, et que le Seigneur Jésus-Christ est votre Ami intime et votre Secours, il ne saurait en être ainsi.

Viennent ensuite deux autres versets des plus précieux : « *Ne vous inquiétez de rien* » (verset 6). Comme nous le savons tous, cela ne signifie pas : « *Soyez insouciants et totalement indifférents à l'égard de vos affaires familiales et professionnelles, de votre travail et de votre labeur pour le Seigneur !* » ; mais, comme nous l'avons entendu maintes et maintes fois, cela signifie : « *N'ayez d'anxiété pour rien.* » C'est le grand privilège de l'enfant de Dieu de ne pas être anxieux. Et il est possible d'y parvenir même dans cette vie ; oui, au milieu de grandes difficultés et de grandes épreuves. On peut y parvenir, et un bon nombre d'enfants de Dieu y parviennent. Et, par la grâce de Dieu, je suis l'un de ceux qui, depuis de très nombreuses années, n'ont pas été anxieux ;

Pendant plus de soixante-dix ans, je n'ai pas été anxieux.

Je me suis déchargé de mes fardeaux sur le Seigneur, et il les a portés pour moi. Le résultat c'est que « *la paix de Dieu, qui surpasse toute intelligence* » (Philippiens 4.7), a gardé mon cœur et mes pensées. Si nous sommes anxieux, cela donne un air sombre, et un air sombre déshonore grandement Dieu et dissuade fortement les inconvertis de chercher le Seigneur, car ils se disent : « *Cet homme, cette femme, est tout aussi misérable que moi quand il est dans la peine !* »

Mais quand ils voient que nous traversons de lourdes épreuves, de lourdes afflictions, et que pourtant nous gardons un visage serein, notre apparence même est un encouragement pour les inconvertis, et elle fortifie également les mains de nos compagnons de foi en Dieu. C'est pourquoi, bien-aimés, visons ce but : ne soyons pas anxieux. Comme je l'ai déclaré, on peut y parvenir, mais nous ne pouvons l'obtenir par nos propres résolutions, en nous disant : « *Je vais traverser cela avec courage !* » Dans notre faiblesse et notre impuissance, nous devons nous décharger de nos fardeaux sur Dieu ; c'est alors qu'il se produit que nous avons la paix de Dieu.

Laissez-moi presser affectueusement ce point sur le cœur de mes frères et sœurs bien-aimés en Christ, car si nous portons nous-mêmes nos propres épreuves et nos propres fardeaux, cela engendre une vie misérable. Même les épreuves et les fardeaux les plus légers s'avéreront trop lourds pour nous si nous les portons par nos propres forces, et nous obligeons ainsi notre Père céleste à intervenir pour rendre le fardeau plus lourd.

Si, dans notre folie et notre prétention, nous essayons de porter le fardeau nous-mêmes, alors, pour parler à la manière des hommes, le poids de dix livres en fera cinquante ; et si, dans notre orgueil, nous essayons encore de le porter, il en fera cent ; et si

nous pensons follement que nous pouvons toujours porter le fardeau, il sera rendu encore bien plus lourd, afin que Dieu puisse nous faire voir à quel point nous sommes faibles, et que nous ne pouvons pas porter le fardeau nous-mêmes.

La chose suivante que je désire affectueusement recommander pour le profit de vos âmes est ce conseil : « *mais en toute chose faites connaître vos besoins à Dieu par des prières et des supplications, avec des actions de grâces* » (verset 6). Cela signifie qu'il ne faut pas prier seulement lorsque l'épreuve est extrêmement grande, mais aussi pour les petites choses, les affaires ordinaires de la vie, il faut toutes les présenter devant Dieu.

Et le résultat de cela est : « *Et la paix de Dieu, qui surpasse toute intelligence, gardera vos cœurs et vos pensées en Jésus-Christ.* » Bien que ce monde soit une vallée de larmes, nous sommes ainsi capables de le traverser avec joie. C'est mon habitude constante, pour les petites choses, de les présenter devant Dieu. Je n'essaie jamais de porter aucun fardeau moi-même ; je m'en décharge sur Dieu et je lui en parle. Le bien-aimé M. Wright et moi-même, la première chose que nous faisons lorsque nous nous rencontrons chaque matin, c'est de prier au sujet des affaires de notre œuvre et de tout présenter devant notre Dieu ; nous présentons les affaires les plus infimes devant Dieu, nous nous en déchargeons sur lui, sans essayer de les porter nous-mêmes.

Et je donne ici une illustration que certains n'ont peut-être jamais entendue de ma bouche. Lorsqu'il y a soixante-deux ans, Dieu a particulièrement mis sur mon cœur de prendre soin d'orphelins démunis, la première chose a été de chercher à m'assurer de la pensée de Dieu pour savoir si je devais m'engager dans cette œuvre.

Après avoir beaucoup prié, je suis arrivé à la conclusion que c'était la volonté de Dieu. J'ai sondé mes motivations, et je suis invariablement arrivé à la conclusion suivante : « *C'est pour la gloire de Dieu que je cherche à m'engager là-dedans !* » J'ai alors commencé à prier pour les divers aspects pour lesquels j'avais besoin de l'aide de Dieu. J'ai demandé à Dieu de l'argent, une maison, des assistants pour s'occuper des enfants, et il m'a donné tout cela. Et pour les différents articles de mobilier, j'ai demandé à Dieu de me guider et de me diriger, ne m'estimant ni assez intelligent ni assez sage pour me les procurer moi-même.

Alors, tout fut prêt pour les orphelins, et j'ai fixé deux heures pendant lesquelles je serais dans la sacristie pour recevoir les demandes d'admission pour des orphelins. Je me suis assis là pendant deux heures, et personne n'est venu. J'ai donc quitté la sacristie et je suis rentré chez moi à pied.

En chemin, ce verset précis m'est venu à l'esprit : « *en toute chose* », et je me suis dit : « *Tu as demandé de l'argent, tu l'as obtenu ; tu as demandé des assistants, tu les as obtenus ; tu as demandé une maison convenable, tu l'as obtenue ; et pendant que tu la meublais, tu as demandé à Dieu, étape par étape, pour chaque chose, qu'il te guide et te dirige, mais tu n'as jamais demandé d'orphelins à Dieu !* »

Ce n'était pas un oubli volontaire et intentionnel, mais il ne m'était jamais venu à l'idée de prier pour avoir des orphelins. Je m'étais dit : « Il y a des dizaines de milliers d'orphelins démunis ; il n'y aura aucune difficulté à en trouver », et c'est pourquoi je n'avais jamais prié à ce sujet. J'ai alors compris à quel point j'avais agi de manière pécheresse dans cette affaire. En rentrant chez moi, j'ai verrouillé la porte de ma chambre et je me suis jeté à plat ventre sur le sol, confessant mon péché, reconnaissant comment je n'avais pas respecté la Parole de Dieu sur ce point particulier.

Et je suis resté allongé sur le sol pendant deux ou trois heures, dans la confession et l'humiliation devant Dieu. Finalement, après avoir une fois de plus sondé mon cœur, j'en suis venu à ceci : « *C'est pour ta gloire, Seigneur, que j'ai commencé ceci. Si tu devais être davantage glorifié en réduisant tout à néant et en me couvrant de honte devant mes semblables et mes compagnons de foi, réduis tout à néant si tu peux en être davantage glorifié. Mais si cela sert ta gloire, daigne me pardonner, et envoie-moi des orphelins !* »

Et je me suis relevé avec joie du sol sur lequel j'étais resté étendu dans la prière et la supplication. Le lendemain matin à onze heures, on m'a présenté la première demande pour un orphelin ; avant qu'un mois ne se soit écoulé, quarante-deux étaient arrivés, et depuis, plus de douze mille, preuve évidente qu'il y avait bien assez d'orphelins à accueillir.

J'ai donné ces détails pour montrer ce qu'il faut entendre par « *en toute chose* » : présenter nos affaires devant Dieu, sans jamais essayer de porter nos fardeaux nous-mêmes. Je ne saurais vous dire quelle bénédiction cela a été pour moi de me décharger de chacun de mes fardeaux sur Dieu, sans jamais tenter de les porter par moi-même. Je l'avais déjà fait auparavant, mais cette petite circonstance m'a si parfaitement enseigné la leçon que je ne l'ai plus jamais perdue de vue depuis lors.

« *Par des prières et des supplications* » (verset 6). Une prière ordinaire et souvent répétée ne suffit pas ; nous devons demander à la manière d'un mendiant qui réclame l'aumône, qui nous suit parfois sur cinquante mètres et ne nous lâche pas avant qu'on ne lui ait donné quelque chose. C'est à peu près de cette manière que nous devons présenter nos affaires devant Dieu pour obtenir la bénédiction.

Et remarquez en outre que cela doit être fait « *avec des actions de grâces* ». Pour ainsi dire, nous devons poser un bon fondement de louanges et d'actions de grâces, et bâtir ensuite là-dessus la prière et la supplication. Car quelle que soit notre situation dans la vie, aussi grandes, diverses et multiples que puissent être nos épreuves et nos afflictions,

Pourquoi ? Parce que notre Père céleste nous reste. Quoi qu'il nous manque, il ne nous est pas enlevé ; il nous reste. Et notre précieux Seigneur Jésus, notre Ami céleste, nous reste, même si nos propres amis venaient à nous abandonner. Aussi lourdes, grandes et diverses que soient nos épreuves et nos difficultés, il nous reste, et le Saint-Esprit nous est donné et nous reste ; nos corps sont toujours un « temple du Saint-Esprit », et la Parole de Dieu nous reste.

Par conséquent, nous avons toujours d'abondantes raisons de louer et de rendre grâces, et nous ne devrions pas perdre de vue ces bénédictions qui nous restent. Quel en serait alors le résultat ? Nous serions apaisés, calmés ; nous dirions : « *Je serai encore heureux ; mon Père céleste ne m'abandonnera pas, mais il m'aidera et me gardera près de lui tant que je serai dans mon corps !* »

Et, comme il est déclaré ici, le résultat de tout cela sera : « *Et la paix de Dieu, qui surpasse toute intelligence, gardera vos cœurs et vos pensées en Jésus-Christ* » (verset 7).

« *La paix de Dieu !* » cet état de cœur calme, tranquille et confiant qui est appelé « *la paix de Dieu* ». Elle est tellement bénie que le plus grand orateur ne pourrait la décrire sans l'avoir connue, le plus grand poète du monde ne pourrait la représenter en poésie s'il ne la connaissait pas par expérience, et le plus grand peintre ne pourrait peindre cette paix de Dieu sur une toile à moins de la connaître par une heureuse expérience. Mais elle peut être connue par chaque croyant, par la grâce de Dieu. Et par la grâce de Dieu, j'en jouis habituellement depuis soixante ans ; c'est pourquoi, sachant qu'elle peut être obtenue alors même que l'on est dans le corps, je supplie et implore affectueusement mes frères et sœurs bien-aimés en Christ d'y aspirer. Elle s'obtient par le moyen qui vient d'être exposé.

Vient ensuite la précieuse conclusion de cette affaire, le fruit de tout cela : « *Et la paix de Dieu, qui surpasse toute intelligence, gardera vos cœurs et vos pensées en Jésus-Christ.* » Dans le texte original, le mot traduit par « gardera » s'applique littéralement à une force militaire, comme si nous étions gardés par une force militaire ; et, pris dans un sens spirituel, cela signifie que nous devrions être gardés en Jésus-Christ, nos pensées et nos cœurs étant heureux en Jésus-Christ.

C'est exactement ce que désirent tout particulièrement les vrais et authentiques croyants : qu'en aucune circonstance ils ne chutent ou ne déshonorent Dieu, mais qu'ils soient gardés de la chute. **Or, nous ne chuterons pas tant que nos cœurs et nos pensées seront gardés en Jésus-Christ, et ce, comme par une force militaire.** Tout comme une garnison est envoyée pour garder une forteresse contre la puissance de l'ennemi, de la même manière, par la puissance du Saint-Esprit, par l'intermédiaire de la paix de Dieu que nous obtenons en suivant cette exhortation, nous serons gardés en Jésus-Christ.

N'est-ce pas là une chose des plus précieuses ? Et ne nous efforcerons-nous pas de l'obtenir en prêtant attention à cette exhortation ? Oh, cela en vaut la peine !

Si vous me permettez de me référer encore une fois à ma propre expérience, je pourrais vous dire à quel point je suis un homme paisible et heureux depuis ces soixante-dix dernières années.

Et chacun de mes frères et sœurs bien-aimés en Christ qui n'a pas encore cette paix habituelle peut aussi l'avoir, c'est pourquoi j'y reviens si continuellement. Cette paix de Dieu « *qui surpasse toute intelligence* » peut être savourée non seulement de temps à autre, mais mois après mois, année après année, et pendant de très longues années, tout comme je l'ai moi-même depuis plus de soixante-dix ans. Que mes frères et sœurs bien-aimés en Christ, qui ne l'ont pas encore comme un don et une bénédiction habituels de Dieu, la recherchent, et ils pourront l'avoir. Je n'ai pas le moindre doute qu'il y a parmi nous un très grand nombre de personnes qui, comme moi, jouissent de cette paix de Dieu, mais ce ne devrait pas être seulement quelques-uns, ce devrait être tout le monde.

Que Dieu accorde que ce soit là le fruit de notre méditation.

Fin

*« Que l'Éternel te bénisse, et qu'il te garde !
Que l'Éternel fasse luire sa face sur toi, et qu'il t'accorde sa grâce !
Que l'Éternel tourne sa face vers toi, et qu'il te donne la paix ! »*
Livre des nombres chapitre 6 versets 24 à 26